



École Pratique des Hautes Études

**Mémoire en vue de l'obtention d'un Master II
en sciences historiques, philologiques et religieuses
(parcours géohistoire et géopolitique)**

**LA THÉORIE DES CYGNES NOIRS FACE À L'HISTOIRE :
GARIBALDI ET L'EXPÉDITION DES MILLE**

**Préparé par le Commandant Roberto Diana
sous la direction du Professeur Martin Motte**

Membres du jury :

- **Prof. Yves Bruley**
- **Prof. Martin Motte**
- **Col. Fabrice Beaugrand**

Présenté le 30 juin 2020

ANNÉE UNIVERSITAIRE 2019 – 2020

Résumé:

Le paradigme du Cygne Noir représente l'un des points d'arrivée les plus féconds du courant de pensée empirique-sceptique à la base du cadre théorique adopté avec ce mémoire. Ce paradigme intègre les concepts de hasard, probabilité et incertitude, en permettant d'identifier le rôle essentiel de la puissance de l'imprévisible en tant que moteur de l'histoire: une histoire probabiliste, qui place au cœur de son analyse l'indépendance et la complexité des choix et du domaine d'action de l'homme et qui arrive finalement à identifier ces deux caractéristiques, indépendance et complexité, comme étant eux-mêmes les déterminants clés du hasard. Sur la base des résultats de cette réflexion théorique, nous avons identifié six différentes catégories de hasard: objectif, subjectif, frictionnel, chaotique, type 1 et type 2.

Ce mémoire a été notamment consacré à l'application de ces réflexions théoriques à l'Expédition des Mille de Garibaldi, l'entreprise militaire qui a conduit à l'unification politique de l'Italie en 1861, après plusieurs siècles de divisions et de domination étrangère. La question fondamentale à laquelle nous avons tenté de répondre est la suivante: en quoi et jusqu'à quel point l'Expédition des Mille peut elle-même être considérée comme un Cygne Noir de l'Histoire?

Toutes les phases de l'Expédition sont caractérisées par des événements conformes à la première caractéristique d'un Cygne Noir. Il s'agit en effet d'une succession rapide, voire frénétique d'événements isolés, aberrants, qui se situent en dehors du cadre des attentes ordinaires: l'élément d'aberration est déterminé par le rôle prépondérant du hasard, associé très souvent à un élément supplémentaire d'aberration, introduit délibérément par la stratégie de Garibaldi.

La deuxième caractéristique d'un Cygne Noir, le fait que l'événement isolé, aberrant ait un impact extrêmement important en déclenchant des effets exponentiels (type 2), a également été identifié pour les deux quantités scalables les plus importantes en jeu: la première est l'accueil et le soutien de la population sicilienne à l'Expédition et aux idéaux du *Risorgimento* qu'elle incarne, la seconde est le niveau de cohésion, de discipline et de moral dans le champ d'influence de l'Armée des Bourbons.

La troisième caractéristique d'un Cygne Noir est que l'événement isolé, aberrant doit aussi être considéré rétrospectivement prévisible, explicable, selon les dynamiques psychologiques associées aux biais cognitifs, qui conduisent à une interprétation incorrecte de la réalité due à une sous-estimation systématique du rôle du hasard et à une mauvaise compréhension de la dynamique impliquant des quantités scalables. Ce problème a influencé profondément les sources des deux principaux courants, celle mythique du *Risorgimento* et celle pro-bourboniens, et elle s'est largement prolongée dans l'historiographie italienne de l'Expédition des Mille et plus généralement du *Risorgimento*.

De l'analyse effectuée, la grande utilité de la théorie du Cygne Noir en tant qu'instrument supplémentaire pour l'analyse historique apparaît pleinement. En cohérence avec l'approche intellectuelle empirique-sceptique adoptée dans ce Mémoire, cette conclusion ne doit pas toutefois être considérée comme une confirmation du fait que l'Expédition des Mille est un Cygne Noir, mais plutôt comme une puissante réfutation des narrations idéologiques et révisionnistes qui encore prévalent.

En conclusion du mémoire, nous avons introduit des réflexions sur l'application des résultats de l'analyse historique au domaine des stratèges et des chefs militaires, appelés à « lire et comprendre » les événements dans la direction opposée à celle des historiens: du présent au futur. Cela nous a permis d'apprécier l'utilité générale du cadre théorique adopté comme « outil supplémentaire » tout aussi pour le stratège et le chef militaire, outre que pour l'historien, afin d'anticiper, mitiger et exploiter le rôle du hasard. Nous avons notamment individué dans le comportement de Garibaldi tout au long de l'Expédition des choix récurrents, des régularités qui peuvent être liés à une stratégie précise. Il s'agit de quatre caractéristiques, et autant de déclinaisons des principes cardinaux de la stratégie dans un contexte spécifique, celui à fort caractère aléatoire dans lequel les Cygnes Noirs peuvent apparaître. Ce sont également quatre leçons sur la façon de conduire une armée dans ce contexte, leçons d'un grand homme et d'un grand Général, qui nous semblent particulièrement actuelles et très pertinentes dans certains des scénarios de guerre contemporains.

AVERTISSEMENT

Ce travail est rédigé sous l'entière responsabilité de son auteur. Il ne saurait en aucune manière engager le ministère de la Défense ou l'Ecole de Guerre.

Remerciements

Je souhaite remercier en premier lieu ma famille, qui m'a toujours soutenu pendant cette aventure voyant avec moi, une fois de plus, le *possible* qui se cache derrière le voile de l'*improbable*.

Mes remerciements vont également au professeur Martin Motte, mon directeur de mémoire, dont la patience, la confiance et l'orientation éclairée m'ont été indispensables. Je lui suis extrêmement reconnaissant.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance aussi au Colonel Fabrice Beaugrand, mon professeur de groupe, pour sa constante attention, compréhension et flexibilité, sans lesquelles je n'aurais pas pu atteindre cet objectif.

J'exprime, enfin, ma plus grande gratitude à l'École de Guerre, pour les précieux talents dont elle m'a fait don pendant un an: la liberté de *penser*, le privilège de pouvoir le faire *autrement*.

Grazie.

INTRODUCTION

Nous sommes confrontés à une réalité sociale, politique et militaire de plus en plus volatile, ambiguë, complexe et incertaine, ce qui fait que le rôle du hasard, du risque, et des événements imprévisibles a un impact qui devient toujours plus important: l'histoire a toujours été incertaine et marquée par l'imprévisibilité, mais la vitesse et le rythme avec lequel cette incertitude s'impose à nous constitue un phénomène sans précédents. D'ailleurs, il s'agit d'un défi intellectuel qui est né avec l'homme et qui a toujours stimulé la réflexion des historiens et philosophes de l'histoire, appelés à « lire et comprendre » les événements et leur sens dans la direction du processus d'analepse, du présent au passé. Ce défi a été relevé et mis au centre de la réflexion par une minorité d'entre eux, qui ont intégré les concepts de hasard, probabilité et incertitude dans leur vision intellectuelle. Ils n'ont pas renoncé, pour autant, à leur foi en la raison humaine et en son pouvoir de compréhension de la réalité: au contraire, ils ont poussé ce dernier à ses limites.

L'analyse d'une sélection de ces auteurs nous permettra de définir un cadre théorique de référence cohérent auquel confronter une analyse historique centrée sur l'Expédition des Mille dans le contexte du *Risorgimento* et de l'unification de l'Italie (période 1859-1861). Cet ancrage théorique constituera l'élément d'originalité principal de l'analyse, visant à contribuer aux plus récents efforts pour trouver un fécond point d'équilibre entre des courants historiographiques qui ont pendant longtemps oscillé entre mythe, idéologie et révisionnisme.

Quelle était l'« espérance historique » de Cavour et Garibaldi en 1860? Quels ont été leur « calculs de probabilité » et leur « possibilités d'action »? Quel rôle ont joué la « fortune » et les différentes catégories de hasard pendant la navigation de Quarto à Marsala et pendant la conquête de la Sicile et puis du sud de l'Italie? Est-il possible d'appliquer le concept de quantité « scalable » au succès de l'Expédition? En quelle mesure les stratégies offensives et défensives de Garibaldi et Cavour ont été contre aléatoires pendant l'Expédition? En quoi et jusqu'à quel point l'Expédition des Mille peut être considérée comme un Cygne Noir de l'Histoire?

La réponse à ces questions constituera le cœur du présent mémoire, fondé sur l'étude d'un corpus de sources et une bibliographie représentative des principaux courants historiographiques couvrant le *Risorgimento* et l'Expédition des Mille. Par ailleurs, ce premier niveau de réponses ouvrira d'autres interrogations: quel rôle ont joué les biais cognitifs, les « erreurs de narration », la « probabilité subjective et rétrospective », la « cécité aux grands déviations » dans la reconstruction des sources et dans le débat historiographique successif à l'Expédition des Mille et à l'unification italienne?

La recherche se conclura avec des réflexions liées à l'application des résultats de l'analyse historique effectuée au domaine des stratèges et des chefs militaires, appelés à « lire et comprendre » les événements dans la direction opposée à celle des historiens: du présent au futur, selon le processus de prolepse.

PLAN

Chapitre I – hasard et probabilité dans l’histoire

Dans ce chapitre, nous concentrerons tout d’abord notre analyse sur une sélection de cinq auteurs majeurs qui ont intégré les concepts de hasard, probabilité et incertitude dans leur vision intellectuelle en l’appliquant à l’étude de l’histoire et de la guerre: Niccolò Machiavelli, Carl Von Clausewitz, Pierre Vendryès, et Nassim Nicolas Taleb. En particulier on va analyser et développer:

- la définition du rapport entre la théorie et la pratique dans la vision de Clausewitz et Vendryès, en liaison directe avec les concepts de hasard et histoire théorique ;
- les concepts de « hasard objectif », « hasard subjectif » et « espérance historique » dans la vision de Vendryès et celui de « fortune » de Machiavelli;
- le concept de « hasard » de Clausewitz, de « hasard chaotique », « hasard type 1 » et « hasard type 2 » de Taleb;
- les concepts de « quantité scalable », comme Taleb le définit, en liaison avec ceux d’« ascension aux extrêmes » et de « point culminant » de Clausewitz.

Chapitre II – le hasard en action: Cygnes Noirs et stratégies contre aléatoires

Dans ce chapitre nous poursuivrons l’analyse des mêmes auteurs concernant le concept de « Cygne Noir », de « réserve contre aléatoire défensive » et de « stratégie contre aléatoire offensive ». Nous montrerons comment leurs études s’intègrent et se complètent dans leur objet et dans leurs conclusions, ce qui nous permettra d’établir l’existence d’un profond lien entre leurs visions et de reconstruire un cadre théorique cohérent, un commun fil rouge, qui assume l’existence des biais cognitifs, est fondé sur la réfutation et intègre systématiquement les concepts de hasard et probabilité.

Chapitre III – l’Expédition de Quarto à Marsala

Ce chapitre ouvrira la partie principale du mémoire, centré sur l’analyse historique de l’Expédition des Mille confrontée au cadre théorique défini dans le deux premiers Chapitres. Nous présenterons la situation en Italie en mars 1860 et dans ce contexte, nous analyserons les « espérances historiques » (combinaison entre enjeux et possibilité d’action) dans les calculs de Cavour et Garibaldi en mars 1860.

Nous approfondirons ensuite le rôle qu’ont joué la fortune et les différents typologies de hasard pendant la navigation de Quarto à Marsala, en approfondissant en particulier la décision de Garibaldi de lancer l’Expédition, les difficultés de ravitaillement au large des côtes de Talamone et a Orbetello, la réussite de la traversée en évitant la flotte des Bourbons, le risque d’accident entre les navires *Lombardo* et *Piemonte* au large de Marettime, le choix du port de débarquement en Sicile, l’absence de l’armée bourbonienne à Marsala.

Chapitre IV: De la bataille de Calatafimi à Palerme

Dans ce Chapitre nous analyserons les effets de type 2 qui commencent à prendre forme après le débarquement à Marsala. En particulier, nous prendrons en considération les deux quantités scalables les plus importantes en jeu: le soutien de la population sicilienne à l'Expédition et le niveau de cohésion, de discipline et du moral dans le champ d'influence de l'Armée des Bourbons. Nous approfondirons, ensuite, le déroulement de la bataille de Calatafimi, en identifiant les raisons de son issue dans une combinaison de hasard, dans le champ d'influence des Bourbons, et de manœuvre contre aléatoire offensive, dans le champ d'influence de Garibaldi.

Le Chapitre se conclura avec l'analyse des conséquences de la bataille de Calatafimi et sur la situation des deux champs d'influence qui se confrontent jusqu'à l'arrivée de Garibaldi aux portes de Palerme.

Chapitre V: La Bataille de Palerme

Ce Chapitre s'ouvrira avec une analyse approfondie de la manœuvre de diversion de Garibaldi avant la bataille de Palerme, à Piana dei Greci: fut-elle une stratégie délibérée, ou plutôt le résultat du hasard? Nous aborderons ensuite le sujet du soutien de la Grande Bretagne et des Etats-Unis à Garibaldi avant la bataille de Palerme, pour nous concentrer enfin sur l'analyse détaillée de cette dernière. Quelle a été la stratégie du Général? Quels ont été les éléments de similitude et de différenciation par rapport à celle adoptée à Calatafimi? Quel rôle a joué la chance?

Le Chapitre se conclura avec des réflexions sur les conséquences à long terme que l'absence d'une stratégie contre aléatoire défensive de la part de Garibaldi a eu pour l'expansion du phénomène du crime organisé et celle du *brigantaggio* en Sicile et dans le reste du Sud de l'Italie.

Chapitre VI: La conquête du sud de l'Italie

La première partie de ce Chapitre sera dédiée à la propagation extrêmement rapide du soutien au champ d'influence de Garibaldi après la bataille de Palerme: ce phénomène peut-il être considéré comme un exemple du concept d'effet type 2 adopté dans notre cadre théorique? Nous poursuivrons avec l'analyse de la bataille de Milazzo et du débarquement de Garibaldi en Calabre, centrée sur la compréhension du rôle du hasard et des stratégies contre aléatoires adoptés par Garibaldi. Nous examinerons ensuite l'effondrement totale du champ d'influence Bourbonnien après la chute de Reggio Calabria et la gestion de la transition politique dans la ville de Naples, un exemple de stratégie contre aléatoire défensive efficace.

Le Chapitre se conclura avec l'analyse détaillée de la dernière bataille conduite par Garibaldi, celle de Capua, à la lumière de la corrélation que nous avons identifiée dans notre cadre théorique entre les effets de type 2, déclenchés sur des quantités aléatoires scalables, et le concept de point culminant de l'attaque, tel que défini par Clausewitz.

Chapitre VII: L'Expédition des Mille : un Cygne Noir de l'histoire?

Dans ce chapitre, nous analyserons en quoi et jusqu'à quel point l'Expédition des Mille peut-elle même rentrer dans la catégorie des Cygnes Noirs en la rapportant aux caractéristiques fondamentales de ces derniers (événements isolés, aberrants, ayant un impact extrême, qui se situent en dehors du cadre de nos attentes ordinaires, qui sont explicables et prévisibles seulement rétrospectivement). Cette analyse nous permettra d'évaluer l'utilité générale du cadre théorique adopté pour l'Expédition des Mille comme « outil supplémentaire » pour l'historien, apte à individuer le rôle du hasard et des Cygnes Noirs et comprendre leur rôle dans l'histoire, en enrichissant et intégrant la perspective historique et en ouvrant de nouvelles perspectives de recherche.

Le dernier paragraphe sera consacré à l'analyse de la stratégie adoptée par Garibaldi pendant son Expédition. Comment fait-il face à le hasard? Quels sont les choix qu'il fait pour modeler la partie de la chance qu'il peut contrôler? Est-il possible d'individuer des régularités, les traces d'un comportement, d'une logique stratégique cohérente? La réponse à ces questions qui nous permettra d'évaluer l'utilité générale du cadre théorique adopté tout aussi comme « outil supplémentaire » pour le stratège et le chef militaire, afin d'anticiper, mitiger et exploiter le rôle du hasard.

Chapitre I

HASARD ET HISTOIRE

1. Pourquoi une histoire probabiliste?

Pour ceux qui vivent le monde de l'action et de la décision, les études historiques qui intègrent les concepts d'incertitude et probabilité présentent des éléments de grand intérêt de par leur similitude avec la réalité de leur vécu quotidien. En acceptant l'évidence que l'on ne peut tout expliquer, dans le passé comme dans le présent, ils nous plongent dans une histoire qui devient ainsi plus vivante, peut-être moins lisible, mais plus proche. Suivre les traces de ces études et de leurs auteurs est d'autant plus intéressant en relation avec l'objet parmi les plus difficiles et obscurs pour un historien: la guerre, phénomène où les écarts entre la réalité et les idées, entre la théorie et l'expérience empirique, entre les régularités de la causalité et le chaos de l'incertitude atteignent leur point culminant. Les historiens, comme les chefs militaires et les stratèges, se sont toujours trouvés au centre de ce rapport dialectique, de cette contradiction, mais appliquer les concepts d'incertitude et probabilité a toujours été pour eux un défi intellectuel majeur. Nous concentrerons nos études sur une sélection de ces auteurs qui représentent les formes les plus élevées et réussies de conceptualisation de l'incertitude et de la probabilité en liaison avec l'histoire et la guerre.

Dans ce premier chapitre, nous identifierons en particulier les principales définitions du hasard qu'ils ont développées et mises au centre de leur réflexion, en ouvrant avec une première analyse introductive de l'œuvre de Carl Von Clausewitz dans ce domaine. Comme souligné par le Général Benoit Durieux dans son œuvre dédiée à la réception de l'auteur prussien en France, ses principaux commentateurs lui reprochent une certaine difficulté et obscurité¹. Le Général Durieux attribue cette difficulté à trois raisons fondamentales: les circonstances de la publication de son *Vom Kriege*, laissé incomplet à cause de la mort prématurée de l'auteur; les difficultés de la traduction, et enfin la plus importante: la méthode même de l'auteur, « *l'un des seuls à conjuguer une véritable expérience du champ de bataille à une pensée théorique à la richesse sans doute inégalée* »². Un auteur dont la méthode « *passé donc bien par une soumission à l'incertitude caractérisant la guerre* »³. En adhérant à cette analyse, nous émettons ici l'hypothèse qu'un tel reproche de difficulté et obscurité ne soit en réalité que le reflet d'un besoin intellectuel de simplification, qui conduit finalement à l'adhésion à modèles, clôtures, certitudes, recettes, règles. Au contraire, Clausewitz ne donne aucun précepte, en

¹ Benoit Durieux, *Clausewitz en France: deux siècles de réflexion sur la guerre*, Economica, Paris, 2008, p. 759

² *Ibid.*, p. 760

³ *Ibid.*, p. 761

se différenciant ainsi nettement des nombreux stratèges et chefs militaires qui ont développé des doctrines sur la base d'observations partielles, en prétendant les appliquer à l'ensemble des opérations et des situations et en expliquant les écarts successifs par des exceptions. Sauf que, très souvent, ce sont des exceptions qui déterminent la différence entre victoire et défaite. Ce n'est donc pas Clausewitz qui est obscur, c'est l'objet de sa réflexion qui l'est: sa théorie est descriptive, et non prescriptive. Elle n'énonce presque pas de principes généraux: en cela, elle est empirique. Pour Clausewitz, il n'y a pas de différence entre théorie et pratique. Pour lui, *« rien n'oblige une théorie à être forcément une doctrine positive, c'est-à-dire une méthode d'action [...]. Elle est destinée à éduquer l'esprit du futur chef de guerre, disons plutôt à guider son auto éducation et non à l'accompagner sur le champ de bataille [...] En adoptant ce point de vue la théorie devient possible, et cesse d'être en opposition avec la pratique. Ce point de vue ouvre la voie à une théorie satisfaisante de la conduite de la guerre, c'est-à-dire à une théorie utile qui ne sera jamais en contradiction avec la réalité, et il suffira de savoir la manier avec intelligence pour l'adapter à la pratique et pour que l'absurde différence entre théorie et pratique disparaisse complètement, différence qui fut souvent le résultat d'une théorie dépourvue de bon sens, étrangère à la saine raison »*⁴. Cette conception du rapport entre théorie et pratique a des conséquences cruciales sur sa conception de l'histoire, qui devient pour lui une source inépuisable d'exemples de grande valeur empirique, tout particulièrement dans le domaine de l'art de la guerre. Cependant, Clausewitz nous invite à considérer les événements historiques avec grande précaution, notamment pour leur manque de force démonstrative. Très souvent, à son avis, les historiens utilisent des exemples pour démontrer la validité d'une relation de cause à effet, qui pourrait toutefois être réfutée par des exemples non considérés : *« A celui qui nous citera une douzaine de défaites dues à l'attaque par colonnes séparées, nous opposerons une douzaine de victoires où l'on a usé de cet ordre de bataille. Il est évident que l'on n'aboutit à rien de cette manière »*⁵.

Si l'approche intellectuelle qui a forgé la théorie de la guerre de Clausewitz peut donc être considérée comme empirique, il est également ouvert à l'incertitude, et au hasard: en cela, il est sceptique. Pour lui, la guerre se déroule *« pour ainsi dire dans une sorte de crépuscule qui confère souvent aux choses comme un aspect nébuleux ou lunaire, une dimension exagérée, une allure grotesque. Le défaut de visibilité qu'entraîne cet éclairage affaibli doit être compensé par le talent de divination, ou abandonné à la chance. En l'absence d'une sagesse objective, il faut donc, là encore, se fier au talent, voire à la faveur du hasard »*⁶. Le concept de hasard, ici introduit comme conséquence directe du brouillard de la guerre, sera développé dans la suite de ce chapitre. Ce qui nous intéresse, pour le moment, est de souligner comment, pour Clausewitz, le concept de hasard est indissolublement lié à la théorie de la probabilité, la nature de ce lien étant déterminée par le facteur temporel. Si dans l'action de combat l'interaction directe entre le talent du commandant et le hasard est directement et immédiatement décisive pour la victoire, pendant la phase précédente, de paix ou de pause entre différents combats,

⁴ Carl Von Clausewitz, *De la Guerre*, Les Editions de Minuit, Paris, 1955, p. 134

⁵ *Ibid.*, p. 174

⁶ *Ibid.*, p. 133

l'utilisation de la théorie de la probabilité intervient comme instance médiatrice entre talent et hasard. Elle devient elle-même un instrument du commandant, une expression de son talent pour atténuer le rôle de la chance et du hasard. « *Plus l'action militaire se déroule avec lenteur, plus les périodes d'inaction sont longues et fréquentes [...], plus les hypothèses du commandant deviendront fermes, et plus il restera de ce fait en deçà de la ligne des extrêmes, en fondant toute son activité sur des probabilités et des conjectures : le cours plus ou moins lent de l'action militaire accorde donc un temps plus ou moins long à ce que la nature du fait concret exige, c'est à dire à un calcul de probabilités en fonction des circonstances données* »⁷. Pourtant, l'élément mathématique ne suffit pas à éliminer l'incertitude: le rôle du hasard reste intrinsèquement connaturel au fait guerrier, ce qui fait que, en conclusion, l'interaction entre les principaux protagonistes d'un combat et le hasard assume les caractéristiques typiques d'un jeu de cartes: « *Aucune activité humaine ne dépend si complètement et si universellement du hasard que la guerre [...]. Il s'y mêle d'emblée un jeu de possibilités et de probabilités, de bonne et de mauvaise fortune, qui [...] fait de la guerre l'activité humaine qui ressemble le plus à un jeu de cartes* »⁸.

Au moment où Clausewitz écrit son traité, la théorie de la probabilité avait en effet fait de nombreux progrès grâce à des penseurs comme Blaise Pascal, Pierre de Fermat, Christiaan Huygens, Jacob et Daniel Bernoulli, Pierre Simon Laplace. Pourtant, elle était restée souvent cantonnée au domaine des mathématiques et de la philosophie, sans que la fécondité de son application au domaine des sciences sociales et en particulier de la guerre, ait jamais été explorée à fond. Fait toutefois exception Antoine-Augustin Cournot qui, à la même période que Clausewitz, introduit une conception probabiliste de l'histoire, sans pour autant arriver à une interprétation suffisamment aboutie⁹. Ce ne sera qu'avec Pierre Vendryès, dans la deuxième moitié du XX siècle, que l'on arrivera à une tentative systématique d'application de la théorie de la probabilité à l'histoire et à la guerre. Pierre Vendryès se propose de « *définir les idées qui permettront de comprendre les faits de l'histoire, de même que, par les idées de nombre, de figure géométrique ou de vecteur, la physique a essayé de comprendre la nature* »¹⁰. L'écho de la pensée de Clausewitz au sujet du lien entre théorie et observation pratique nous semble évident quand le médecin-philosophe français affirme que « *comprendre, c'est créer les idées qui soient en accord avec les données de l'expérience* »¹¹. Pour que cette compréhension soit possible, il définit et distingue avant tout la science rationnelle de la science probabiliste, en déclinant et précisant les différences entre les deux en termes de présupposés, objet et modèles de référence. Si ces deux approches ont en commun d'envisager les faits et leurs relations, elles se distinguent l'une de l'autre par leurs présuppositions implicites sur ces relations: la science rationaliste les considère comme nécessaires, démontrables selon des rapports de cause à effet. La science probabiliste admet, au contraire, que ces relations peuvent être aléatoires, ce qui l'oblige à ajouter à son objet primaire un objet secondaire:

⁷ *Ibid.*, p. 64

⁸ *Ibid.*, p. 64, 65

⁹ Cité par **Pierre Vendryès**, *De la Probabilité en Histoire*, Economica, Paris, 1998, p.10

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

pour pouvoir utiliser la probabilité comme une façon de comprendre les relations aléatoires, il faut que tout d'abord elle devienne elle-même un objet de la science.

Pour la science rationnelle le modèle est la démonstration, un procédé logique qui permet de passer de certitude à certitude jusqu'à l'identification d'un lien de nécessité ou de causalité. En introduisant le caractère aléatoire d'un fait, on passe au contraire de possibilité en possibilité sans pouvoir déterminer des liens de causalité, mais seulement des corrélations probables. Pour Paul Vendryès, « *l'erreur du rationalisme a été de croire qu'il représentait toute la science; et l'erreur de la science a été de se confondre avec le rationalisme* »¹². C'est exactement cette erreur, corrigée dans le domaine des mathématiques et des sciences physiques et naturelles, que l'œuvre de Vendryès vise à corriger aussi dans le domaine des sciences humaines et de l'histoire.

L'idée centrale de Vendryès est que le caractère aléatoire de l'interaction entre entités et systèmes est très fortement corrélé au niveau d'indépendance entre eux. « *C'est par la nature même des choses que les systèmes réels sont en relation soit rationnelles soit probabilistes. C'est une question de dépendance ou d'indépendance. Entre les systèmes qui sont liés les uns aux autres, les relations sont rationnelles et ne se font que selon un seul mode [...]. A l'opposé, entre les systèmes qui sont indépendants les uns des autres, les relations sont aléatoires, et peuvent se faire de plusieurs façons possibles. La théorie de l'état gazeux, dont les molécules sont indépendantes les unes des autres, est probabiliste* »¹³. Dans l'histoire, il y a donc un bruit de fond, un premier niveau d'aléatoire dû au niveau d'indépendance entre des hommes qui peuvent être modélisés, à ce niveau d'analyse, comme individus complètement indépendants les uns des autres. Pour expliquer scientifiquement ce premier niveau, Vendryès développe le concept théorique de « foule », que l'on approfondira dans la suite de ce chapitre. Mais les hommes ne sont pas une « foule » d'entités complètement indépendantes: ils sont immergés dans un milieu de « champs d'influence » naturels aussi bien que sociaux : les « champs d'influence » naturels conditionnent la « foule » selon certaines directions non aléatoires. Les « champs d'influence » de nature humaine et sociale ont le même effet : ils sont créés par les hommes eux-mêmes pour essayer de mitiger l'aléatoire associé à l'état de « foule ». Ces deux typologies de « champs d'influence » constituent donc un ensemble de forces ayant un effet primaire contre aléatoire sur la « foule ». En même temps, en revanche, ils sont eux-mêmes de nouvelles entités indépendantes les unes des autres, et cette indépendance ajoute un deuxième niveau d'aléatoire. Leur effet secondaire est par voie de conséquence une augmentation du niveau d'aléatoire. Le deuxième paragraphe de ce chapitre sera dédié à l'approfondissement théorique de ces concepts, mais avant de conclure cette première vue d'ensemble sur la théorie de la probabilité appliquée à l'histoire, il est nécessaire d'introduire une précision fondamentale: « *théorie de la probabilité ne veut pas dire calcul de la probabilité [...]. L'évènement, en théorie des probabilités, comporte plusieurs cas possibles. [...] C'est parce qu'ils sont plusieurs que les cas possibles n'ont, chacun,*

¹² *Ibid.*, p.12

¹³ *Ibid.*, p.13

qu'une part de probabilité. Et alors, il faut distinguer deux variétés de probabilités, selon que ce coefficient est ou non mesurable. Lorsqu'il l'est, on définit par lui la probabilité du cas possible. Sinon, je parle de sa possibilité incommensurable »¹⁴. Appliquer la théorie de l'état gazeux avec ses équations de type « courbe en cloche » à l'humanité comme « foule » d'individus indépendants, comme Vendryès le fait dans son analyse, n'est donc qu'un premier niveau de simplification conceptuelle, utile pour comprendre un des aspects qui rendent l'histoire aléatoire. Pour l'auteur, la combinaison de toutes les forces qui dans la réalité ont une influence sur l'indépendance entre entités, et donc sur le niveau d'aléatoire, fait de l'histoire le domaine de la possibilité incommensurable. « La théorie des probabilités est plus vaste que le calcul des probabilités, qui est réservé au cas où une probabilité mathématique peut être définie. Elle montre aussi qu'on aura besoin de raisonner sans nombres, sans opérations, sans fonctions, sans lois, sans espaces, sans liaisons rationnelles. L'autonomie physiologique et l'autonomie mentale des hommes empêcheront les historiens de raisonner par groupes d'opérations »¹⁵.

Comme nous l'avons vu dans ce premier paragraphe, Pierre Vendryès applique cet ensemble d'idées sur la probabilité pour développer une histoire ni descriptive ni philosophique, mais bel et bien théorique, c'est à dire une histoire qui intègre des idées qui permettent d'accorder notre interprétation intellectuelle de la réalité avec les données de l'expérience. C'était déjà l'objectif de Clausewitz: réduire, annuler la distance entre théorie et pratique.

2. « Hasard « objectif » et « fortune », hasard « subjectif », choix d'action et espérance historique

On a jusqu'ici introduit la notion de hasard sans pour autant nous poser une question fondamentale: est-il possible de définir ce qu'est le hasard, quelle est sa nature, et d'en donner une première définition théorique utile pour son application à l'histoire? Dans la vision de Vendryès, le temps, en passant, transforme une multiplicité d'événements possibles, n'ayant pas encore une forme définie, et concrétise une seule de ces possibilités en la fixant dans l'espace. « *Le moment présent, au cours duquel l'évènement perd la multiplicité de ses cas possibles et se réalise sous la forme unique de l'un d'eux, coupe le passé de l'avenir* »¹⁶. Le but de l'historien pourrait donc sembler simple: analyser la succession de ces moments de coupure, qui devraient lui permettre de reconstruire les faits tels qu'il se sont passés. Le problème est que cette coupure n'est pas lisible, elle a une dimension spatiale, que l'on peut arriver à rationaliser, mais elle a aussi une dimension crépusculaire, pour utiliser une image Clausewitzienne: pour la compréhension humaine, ces moments de coupure conservent leur nature de multiplicité, de cas possibles, même après le passage du temps. Le hasard, pour Vendryès, est donc l'élément qui forge et

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 286

¹⁶ *Ibid.*, p. 262

définit la forme contingente, crépusculaire, de cette coupure, la cause de son illisibilité. «*Ramifié entre des cas possibles et non linéaire, contingent et non nécessaire, discontinu et non continu, le temps de l'histoire n'a pas les caractères du temps rationnel. Le concept de temps est donc complexe. Sa forme rationnelle est apparentée à l'espace, et sa forme contingente au hasard*»¹⁷.

Une fois saisie la complexité de la nature du hasard, on peut passer à une deuxième étape: l'analyse des différentes conceptualisations du hasard qui ont été développées par les différents auteurs que nous avons sélectionnés.

La première catégorie de hasard qu'on va analyser est celle de « hasard objectif », introduite par Vendryès. Comme l'on a vu, dans sa conception le hasard est fondamentalement lié à l'indépendance des êtres humains les uns par rapport aux autres. Il est utile, afin de comprendre le rôle du hasard dans l'histoire, d'imaginer en premier lieu des individus complètement indépendants, qui ne créent aucun « champ d'influence » social et qui ne subissent la force d'aucun « champ d'influence » physique ou naturel. Cet ensemble d'individu est appelé par Vendryès « foule » et « *L'intérêt de considérer un groupe humain à l'état de foule tient à ce que la théorie mathématique de la foule est d'essence probabiliste* »¹⁸.

Il s'agit, jusqu'ici, d'un hasard apprivoisé, qui spontanément porte à une distribution de probabilité que l'on peut calculer et représenter par une courbe, la « courbe en cloche de Gauss » : la concentration majeure d'une quantité aléatoire correspond à sa valeur moyenne: « *la densité d'une foule tend, spontanément, perpétuellement et irréversiblement, vers l'homogénéité. Et cette tendance est aléatoire et s'accorde avec une courbe théorique* ». ¹⁹

Dans son œuvre *Le Prince*, Niccolò Machiavelli dédie un entier chapitre à « la fortune »: au moment où il écrit, il vient d'être forcé de quitter Florence à une époque de grandes transformations et guerres en Italie. Il est dès lors bien conscient du pouvoir du hasard sur son destin et, en général, sur le destin de l'homme. Machiavelli, sans arriver au niveau de conceptualisation théorique de Paul Vendryès, introduit une idée de « fortune » qui nous semble intégrer le concept de « hasard objectif » à celui de « champs d'influence ». Ne pouvant admettre que le libre arbitre soit réduit à néant, Machiavelli, concède que « *la fortune est l'arbitre de la moitié de nos actions* »²⁰, tout en défendant l'idée que sur l'autre moitié le pouvoir reste en nos mains. Machiavelli précise par ailleurs que la fortune agit « *là où aucune résistance n'a été préparée* », et que son champs d'action est d'autant plus vaste que les défenses sont faibles. Il explique ainsi les défaites italiennes par l'absence de préparation : sans défenses, l'Italie s'abandonne à son sort en laissant le hasard prendre pied. Il y a, ici, une conception du hasard lié à la capacité

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.* p. 265

¹⁹ *Ibid.*, p. 268

²⁰ **Niccolò Machiavelli**, *Le Prince*, Gallimard, Paris, 1995 p. 303

humaine de créer des « champs d'influence » positifs: c'est aux vertus morales, politiques et diplomatiques du « Prince » (Lorenzo de' Medici, « *Il Magnifico* ») que Machiavelli pense quand il affirme « *je juge assurément qu'il vaut mieux être impétueux que prudent, parce que la Fortune est femme, [...], qu'elle aime les jeunes gens parce-que ils sont moins réservés, plus violent et qu'avec plus d'audace il la commandent* »²¹. Quatre siècles après, Vendryès semble se référer au même concept lorsqu'il écrit: « *Il est pourtant évident que cette chance n'explique, en rien, l'œuvre de Bonaparte. Si j'examine les dangers si nombreux, si divers, auxquels Bonaparte échappa dans tant d'entreprises, les hasards qu'il a affrontés, les chances qu'il a courues, je conçois que d'autres aient cette croyance ; mais, ayant étudié longtemps celui qu'on a nommé l'homme du destin, j'ai vu que ce qu'il appelait sa fortune était son génie, que son bonheur résultait de sa haute perspicacité, de ses calculs rapides comme l'éclair, de la simultanéité de son action avec sa pensée, et de la conviction qu'il avait que l'audace est souvent de la sagesse* »²².

L'homme n'est donc pas une simple « foule » parce que outre un premier niveau d'indépendance, que nous pourrions qualifier de biologique, il faut considérer un deuxième facteur d'indépendance et donc d'aléatoire, l'autonomie mentale et le « choix des actions », que Vendryès introduit dans son œuvre: « *Pour qu'il y ait histoire, il faut l'homme, et son autonomie mentale [...]. L'histoire est une création des hommes, qui peuvent, à l'avance penser leurs actions [...]. La première manifestation de l'autonomie mentale est dans la conception et le choix des actions* »²³. C'est avec le choix de ses actions que l'homme devient protagoniste de la coupure entre passé et futur: c'est par son choix qu'une multiplicité d'événements possible prend la forme d'un seul d'entre eux. La forme contingente de cette coupure, déterminée par le choix de l'homme, représente évidemment une catégorie de hasard présentant des caractéristiques différentes, dont la cause est l'homme avec son autonomie, ses choix, sa subjectivité. Vendryès n'arrive pas à définir ce deuxième type de hasard, mais la notion de « hasard subjectif » nous semble adaptée. Ce qui est le plus important, ici, c'est en tout cas de souligner cette relation qu'il identifie entre choix d'action et hasard, ce qui nous permettra d'ouvrir ultérieurement notre réflexion. Le sujet d'étude choisi par Vendryès pour pouvoir définir et appliquer les concepts de son histoire théorique est l'expédition que Napoléon entreprit en Égypte pendant les années 1798-1801, une expédition pendant laquelle « *souvent, le fond d'aléatoire pur de l'histoire affleure. Les traversées de la Méditerranée par Bonaparte, à l'aller comme au retour, n'ont réussi que par hasard; par elles, et pour longtemps, le cours de l'histoire fut pourtant changé. La tempête qui empêcha Bruix d'attaquer lord Keith devant Cadix, fut un accident fortuit; elle laissa la Méditerranée aux Anglais* »²⁴.

C'est exactement sur ce fond d'aléatoire que le choix d'action, le « hasard subjectif » intervient. Dans la perspective de Napoléon, cette action est contre aléatoire: c'est lui qui coupe le passé du futur, avec un critère qu'il connaît et qu'il maîtrise, aux

²¹ *Ibid.*, p. 311

²² Pierre Vendryès, *De la Probabilité en Histoire*, Economica, Paris, 1998, p. 269

²³ *Ibid.*, p. 270

²⁴ *Ibid.*, p. 270

moins en partie. « *Si Bonaparte dut respecter une certaine concordance entre les formes possibles de son action et les circonstances dans lesquelles il agissait, il s'est servi des conditions présentes au moins qu'il les a subies* »²⁵. Pour son ennemi, au contraire, et pour les historiens appelés à lire et comprendre le sens de son action, cette action introduit un élément d'aléatoire. On peut essayer d'expliquer les choix d'action de Napoléon, mais il y aura toujours pour nous un élément insaisissable. Les actions rationnelles peuvent être plus lisibles, mais le niveau d'aléatoire augmente significativement si l'on considère qu'aucune action humaine n'est totalement rationnelle, et que les actions rationnelles en valeur, aussi bien que les actions affectuelles²⁶, jouent un rôle fondamental dans l'histoire, comme dans nos vies. « *Les actions possibles correspondent aux cas possibles. Comme les cas, les actions sont à l'état de futur possible ; et, comme les cas, elles sont multiples. Par cette pluralité des choix, l'action humaine est rendue aléatoire. La multiplicité des actions possibles rend les événements de l'histoire aussi imprévisibles que ceux de la théorie des probabilités* »²⁷.

Le concept de « choix d'action » nous permet donc d'identifier les deux « paramètres » de la possibilité incommensurable, qui s'ajoutent au calcul de la probabilité qui s'appliquerait dans l'abstrait si l'on considérait l'homme comme un simple individu biologique. « *La possibilité d'utiliser ses possibilités dans un sens qui diffère de celui des probabilités élève le degré de complexité des actions humaines. Cette liberté enlève à l'histoire tout caractère expérimental. La méthode expérimentale a pour principe que les causes d'un fait le déterminent; et l'autonomie des hommes rompt cette causalité, et à un degré supérieur* »²⁸. Selon Vendryès, le concept de « choix d'action » est aussi bien indissolublement lié à celui d'autonomie: « *Plus un homme dispose de possibilités, plus il est autonome, et plus sa conduite devient probabiliste. Cette possibilité et cette probabilité sont bien liées. [...] Il faut donc prévoir une théorie des possibilités, qui jouera, en histoire, le même rôle que la théorie des probabilités dans les sciences physiques et biologiques. Une possibilité d'action n'est pas, en général, mesurable. N'ayant pas de valeur mathématique, elle ne peut pas être transformée en probabilité et elle reste à l'état de possibilité incommensurable* »²⁹. Nous rappelons ici le fait que, comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent, les choix d'action des hommes créent aussi des « champs d'influence » qui réduisent le niveau d'aléatoire entre individus mais, en raison de leur indépendance, l'augmentent en général comme effet secondaire.

²⁵ *Ibid.*, p. 269

²⁶ On reprend ici la terminologie utilisée par Max Weber, qui identifie quatre catégories d'action sociale: traditionnelle, affectuelle, rationnelle en valeur ou rationnelle en finalité. L'action traditionnelle correspond aux types d'actions quasi « mécaniques », qui sont le produit de l'habitude. L'action affectuelle est le type d'acte commis sous le coup d'une émotion. L'action rationnelle en valeur correspond aux actions par lesquelles un acteur cherche à accomplir une valeur. Ce type d'action est irrationnel pour son but, les moyens choisis par l'acteur ne le sont pas. L'action rationnelle en finalité correspond aux types d'action pour lesquels l'acteur détermine rationnellement à la fois les moyens et les buts de son action. (cfr. **Max Weber**, *Economia e società*, Edizioni di comunità, Milano, 1961, Vol. I)

²⁷ **Pierre Vendryès**, *De la Probabilité en Histoire*, Economica, Paris, 1998, p. 270

²⁸ *Ibid.*, p. 274

²⁹ *Ibid.*

Le point d'aboutissement final de l'analyse de Vendryès sur la nature probabiliste de l'histoire est celui d'espérance historique. Vendryès reprend la définition d'espérance mathématique donnée par Laplace (produit de la somme espérée par la probabilité de l'obtenir) et l'adapte au cadre théorique qu'il a défini: l'espérance historique est donc la combinaison entre la possibilité d'action et la valeur des enjeux. Dans la théorie mathématique « *Laplace conseille d'égaliser au moins le produit du bien que l'on espère par sa probabilité, au produit semblable relatif à la perte* »³⁰ mais c'est un calcul impossible à faire dans l'histoire probabiliste, pour les raisons que nous avons examinées. La grande importance du concept d'espérance historique ne réside donc pas dans le fait que ce calcul soit possible, où correct, mais qu'il est néanmoins à la base du processus décisionnel de l'homme et, très souvent, est le déclencheur (prétendu rationnel), de leur choix d'action, et donc un critère très utile pour essayer de comprendre leur raisons: « *Bonaparte et les Directeurs n'ont pas décidé l'expédition d'Egypte en évaluant seulement la valeur nationale de cette conquête et ses exactes chances militaires et navales. Bonaparte et les Directeurs se disputaient le pouvoir, secrètement. Et si l'un espérait accroître ses chances en trouvant une nouvelle occasion de gloire, les autres espéraient accroître les leurs en éloignant un dangereux compétiteur. Les chances de réussir restaient les mêmes, mais les enjeux personnels, en s'ajoutant à l'enjeu national, provoquaient une surenchère d'espérance historique en faveur de l'expédition* »³¹.

3. « Hasard frictionnel », « hasard chaotique », « hasard type 1 » et « hasard type 2 »

On a donc jusqu'ici identifié un hasard « pur » ou « objectif », qui peut faire l'objet d'un calcul des probabilités et qui est dû à l'indépendance des hommes en tant que simples individus biologiques, et un hasard « subjectif » qui ne peut pas être calculé, puisqu'il s'agit d'une possibilité incommensurable due à l'autonomie mentale des hommes, à leur choix et possibilité d'action. On peut donc maintenant analyser une troisième catégorie de hasard, celle évoquée par Clausewitz, qui nous semble pouvoir s'inscrire dans la catégorie de « hasard subjectif », mais avec une spécificité: le hasard de Clausewitz est généré par l'interaction entre deux « hasard subjectifs », ceux des deux combattants qui se confrontent avec leur choix d'action en bataille. Et cela dans un milieu à son tour exposé au hasard des conditions du terrain et de la météorologie³². Clausewitz reprend son concept de hasard au sein de celui, fondamental pour toute sa pensée, de « friction » de la guerre: « *ce frottement excessif que l'on ne peut, comme en mécanique, concentrer sur quelques points, se trouve donc partout en contact avec le hasard ; il engendre alors des phénomènes imprévisibles, justement parce qu'ils appartiennent en grande partie au hasard* »³³. Effectivement, en suivant notre définition du hasard comme

³⁰ *Ibid.*, p. 274

³¹ *Ibid.*

³² nous verrons dans la suite de ce paragraphe comment le facteur météorologique peut rentrer dans la catégorie du hasard « chaotique »

³³ Carl Von Clausewitz, op. cit., 1955, p. 110

forme contingente de la coupure entre passé et présent, il est vrai que pendant une bataille, confrontation directe entre le talent des commandants, ces coupures se multiplient exponentiellement avec chaque action et réaction, ce qui fait de la maîtrise du hasard, encore plus que de la maîtrise de la violence, l'essence de l'art de la guerre. Nous pourrions qualifier cette conception clausewitzienne de « hasard frictionnel ». Il est particulièrement intéressant de noter comment, dans sa réflexion sur la guerre comme « étonnante trinité »³⁴, le domaine privilégié du commandant militaire et de son armée n'est pas selon Clausewitz la violence, mais exactement cette catégorie de hasard.

Nous avons associé au hasard du terrain et de la météorologie des caractéristiques différentes de celles qui définissent le « hasard frictionnel ». De quelles caractéristiques s'agit-il ? La théorie du chaos, développée par Edward Lawrence pendant les années 1960³⁵, nous permet en effet d'introduire un concept de hasard ultérieur, déterminé par l'extrême sensibilité de tous les systèmes dynamiques aux conditions initiales (« effet papillon »). Pour de tels systèmes, des différences infimes dans les conditions initiales entraînent des résultats totalement différents, rendant toute prévision impossible à long terme; il est important de souligner que cela concerne mêmes les systèmes purement déterministes : leur comportement est entièrement déterminé par les conditions initiales, mais on ne peut pas connaître ces conditions avec une précision infinie et leur comportement ne peut donc pas être prévu, même si le hasard n'y joue aucun rôle.

Dans la réalité de l'histoire, nous retrouvons une interaction constante entre « hasard objectif » et « hasard chaotique ». Les deux peuvent introduire une perturbation des conditions initiales d'un système d'interaction humaine dont les conséquences sont imprévisibles. Et les mêmes conséquences, non prévisibles, se manifesteraient tout aussi dans le cas où les perturbations initiales seraient introduites non par hasard, mais de façon délibérée. Il serait impossible d'isoler une cause: pour un observateur final, ces conséquences auraient une apparence aléatoire, même si le système en question est de type déterministe. *« Comme nous l'avons vu, une entrée infime dans un système complexe peut conduire à des résultats non aléatoires conséquents, en fonction de conditions très spéciales. Un malheureux papillon battant des ailes à New Delhi peut être la cause certaine d'une tornade en Caroline du Nord, même si celle-ci se produira un ou deux ans plus tard. Cependant, étant donné une tornade observée en Caroline du Nord, on peut*

³⁴ «La guerre est aussi, comme phénomène d'ensemble et par rapport aux tendances qui y prédominent, une étonnante trinité ou l'on retrouve d'abord la violence originelle de son élément, la haine et l'animosité, qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle, puis le jeu des probabilités et du hasard qui font d'elle une libre activité de l'âme, et sa nature subordonnée d'instrument de la politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur. Le premier de ces trois aspects intéresse particulièrement le peuple, le second, le commandant et son armée, et la troisième relève plutôt du gouvernement. Les passions appelées à s'embraser dans la guerre doivent préexister dans les peuples en question ; l'ampleur que prendra l'ampleur du courage et du talent dans le domaine du hasard et de ses vicissitudes dépendra du caractère du commandant et de l'armée ; quant aux objectifs politiques, le gouvernement seul en décide [...]. Ces trois tendances, qui apparaissent comme autant de législatrices, sont profondément enracinées dans la nature de l'objet, tout en variant de grandeur. La théorie qui voudrait en laisser un de côté, ou qui établirait entre elle un rapport arbitraire, se mettrait immédiatement dans une telle contradiction avec la réalité qu'il faudrait la considérer comme nulle pour cette seule raison. Le problème consiste donc à maintenir la théorie au milieu de ces trois tendances, comme en suspension entre trois centres d'attraction». **Carl Von Clausewitz**, op. cit., p. 69

³⁵ **Edward N. Lorenz**, *Deterministic non periodic flow*, Journal of the Atmospheric Sciences (1963), pp. 130-141, cité en **Nassim Nicholas Taleb** *Le Cygne Noir*, Paris, Les Belles Lettres, 2018 p. 256

douter d'arriver à en comprendre les causes avec la moindre précision : il y a des milliards de milliards de phénomènes aussi infimes qu'un papillon battant des ailes à Tombouctou ou que des chiens sauvages éternuant en Australie qui pourraient en être la cause»³⁶.

L'œuvre de Nicholas Taleb nous permet d'approfondir davantage le concept philosophique et théorique de « hasard ». Taleb identifie et définit encore deux types de hasard, le « hasard de type 1 » et le « hasard de type 2 », qui interviennent sur des questions appartenant à deux idéaltypes de monde: respectivement, celui du « non-scalable », qu'il appelle Mediocristan, et celui du « scalable », ou Extremistan. Taleb nous explique ainsi le concept de « scalabilité » d'une quantité aléatoire: « Dans la province utopique du Mediocristan, chaque évènement ne représente pas grand-chose pris individuellement, seulement collectivement. Je peux énoncer comme suit la loi suprême du Mediocristan : quand l'échantillon est large, aucun élément ne peut modifier de manière significative l'agrégat ou le tout. [...] Mais il existe un autre environnement dans lequel on ne peut exclure aussi facilement les variations extrêmes [...] En Extremistan, les inégalités sont telle qu'un seul et unique phénomène observé peut avoir un impact disproportionné sur l'agrégat ou le tout. » Presque toutes les questions sociales relèvent de l'Extremistan. [...]»³⁷. Il est intéressant de noter l'extrême utilité de l'application de ces concepts à la guerre, phénomène social extrême en soi.

Il est maintenant possible d'identifier de nombreux exemples pour mieux comprendre la nature des deux types de hasard :

- hasard type 1 : intervient dans le monde du Mediocristan et sur les quantités aléatoires comme « la taille, le poids, la consommation de calories, le revenu d'un boulanger, du propriétaire d'un petit restaurant, d'une prostituée ou d'un orthodontiste ; les gains réalisés au jeu, en admettant que la personne aille au casino et parie constamment la même somme, les accidents de voiture, les taux de mortalité »³⁸
- hasard type 2 : intervient dans le monde de l'Extremistan et sur les quantités aléatoires comme « la richesse, le revenu, les ventes de livres par auteur, les citations de livres par auteur, l'identification de son nom comme étant celui d'un auteur connu, le nombre de fois où son nom est référencé sur Google, les populations urbaines, l'utilisations des termes d'un lexique, le nombre de personne qui parlent chaque langue, les dégâts causés par les tremblements de terre, le nombre de morts occasionnés par la guerre, le nombre de morts dus à des attentats terroristes »³⁹

L'approche de Nicholas Taleb est particulièrement intéressante parce qu'il ne se focalise pas sur la nature du hasard, mais sur ses effets, et il complète donc l'analyse conduite jusqu'ici : si le « hasard objectif » reste plutôt lié à des effets « type 1 », les hasards « subjectif », « frictionnel » et « chaotique » peuvent déclencher (de façon non déterministe) indifféremment un effet « type 1 » ou un effet « type 2 ».

³⁶ Nassim Nicholas Taleb *Le Cygne Noir*, Paris, Les Belles Lettres, 2018, pp. 256-261

³⁷ *Ibid.*, op. cit. pp. 62-64

³⁸ *Ibid.*, pp. 65-66

³⁹ *Ibid.*, p. 66

Il est également intéressant de noter comment beaucoup des concepts introduits par Taleb sont en lien avec les phénomènes étudiés par Clausewitz : pour Taleb, l'existence des quantités « scalables » est à relier à leur nature sociale, informative, interactive et récursive. Le lien avec le concept clausewitzien d'« ascension aux extrêmes » et de « première, deuxième et troisième action réciproque »⁴⁰ sont intéressants. Tout aussi intéressantes sont les corrélations entre les quantités « scalables » et le concept de « point culminant de l'attaque ». Si d'une part la quantité « scalable » peut avoir un impact disproportionné sur l'agrégat ou le tout, d'autre part cette disproportion ne peut pas être infinie: le point de culmination coïncidera alors avec le point où l'augmentation non linéaire de la quantité « scalable » s'arrête: *« Comme le but de l'attaque est de s'emparer du territoire ennemi, il en découle que l'avance doit continuer jusqu'à ce que la supériorité soit épuisée : on est donc ainsi poussé vers son but et l'on peut facilement être conduit au-delà. Si l'on réfléchit au nombre d'éléments dont il faut tenir compte en comparant les forces en opération, on comprend à quel point il est difficile en bien des cas d'apercevoir quel est celui des deux adversaires qui a la supériorité. Tout est souvent suspendu au fil de soie de l'imagination. Ainsi, tout dépend d'un délicat jugement instinctif ; qui reconnaît intuitivement le point culminant »*.⁴¹

⁴⁰ Première action réciproque / Première extrémité : *« La guerre est un acte de violence et il n'y a pas de limite à la manifestation de cette violence. Chacun des adversaires fait la loi de l'autre, d'où résulte une action réciproque qui, en tant que concept, doit aller aux extrêmes »*. Deuxième action réciproque / Deuxième extrémité : *« la guerre n'est pas l'action d'une force vive sur une masse morte, mais, comme la non-résistance absolue serait la négation de la guerre, elle est toujours la collision de deux forces vives, et ce que nous avons dit du but suprême des actes de guerre s'applique implicitement aux deux parties. Ici encore l'action est réciproque. Tant que je n'ai pas abattu l'adversaire je peux craindre qu'il m'abatte. Je ne suis pas mon propre maître, car il me dicte sa loi comme je lui dicte la mienne »*. Troisième action réciproque / Troisième extrémité : *« si l'on veut battre l'adversaire, il faut proportionner l'effort à sa force de résistance [...] . A supposer que notre évaluation du pouvoir de résistance ennemi soit à peu près vraisemblable, nous pourrions alors y adapter nos efforts à proportions, les augmenter de façon à nous assurer la prépondérance, ou, si nous n'en avons pas les moyens, faire de notre mieux. Mais l'adversaire fait la même chose; d'où une nouvelle compétition qui, en théorie pure, implique une fois de plus une poussée aux extrémités »*.

⁴¹ Carl Von Clausewitz, op. cit., p. 612

Chapitre II

LE HASARD EN ACTION

Après avoir analysé, dans le Chapitre I, les différentes conceptualisations du « hasard », ayant ainsi couvert une dimension que l'on pourrait définir « statique » (qu'est-ce que le hasard ? Comment pouvons-nous le définir ?) nous poursuivrons dans ce Chapitre l'analyse du hasard mais dans sa dimension « dynamique », c'est-à-dire en essayant de comprendre son « comportement » dans le déroulement des événements et de l'histoire (comment le hasard agit dans l'histoire ? Et comment les hommes agissent pour mitiger son rôle ?)

Nous approfondirons donc les concepts de « Cygne Noir », de « réserve contre aléatoire défensive » et de « stratégie contre aléatoire offensive ». En conclusion de ce chapitre, nous montrerons comment les études des auteurs étudiés s'intègrent et se complètent dans leur objet et dans leurs conclusions, ce qui nous permettra d'établir l'existence d'un profond lien entre leurs visions et de reconstruire un cadre théorique cohérent.

1. Qu'est-ce qu'un Cygne Noir ?

Nous avons maintenant tous les éléments pour définir le concept de « Cygne Noir » tel que Nicholas Taleb l'a développé. Il s'agit d'un événement qui présente les trois caractéristiques suivantes :

- a. il s'agit d'un événement isolé, considéré une aberration au moment où il se matérialise : à l'aune de ce qu'on connaît sur le hasard, il ne s'agit pas nécessairement d'un événement improbable, mais aussi d'un événement dont la possibilité est incommensurable;
- b. son impact est extrêmement important, c'est-à-dire que l'on se trouve dans le domaine de l'Extremistan en présence de quantités « scalables »;
- c. dans la perspective naturelle du stratège et du chef militaire, celle du « processus de prolepse », le Cygne Noir se situe en dehors du cadre de nos attentes ordinaires, car rien dans le passé n'indique de façon convaincante qu'il a des chances de se produire. Dans la perspective de l'historien, celle du « processus d'analepse », notre nature humaine nous pousse à élaborer après-coup des explications concernant sa survenue, le rendant ainsi erronément explicable et prévisible (probabilité rétrospective).

Après avoir compris la définition des Cygnes Noirs, il s'agit, maintenant, de comprendre pourquoi nous avons tendance à être ponctuellement surpris par leur matérialisation, pourquoi nous sommes systématiquement sujets à une « cécité » vis à vis d'eux. Nous poursuivrons donc notre analyse en identifiant les obstacles psychologiques qui nous empêchent de voir chacune de leurs caractéristiques:

- a. Aberration / évènement isolé: la première raison pour laquelle on comprend avec difficulté les évènements isolés et les « aberrations » est que la narration de l'histoire a tendance à cacher le rôle du hasard. Il s'agit du problème de Diagoras : « *On montra à un certain Diagoras, un athée, des tablettes peintes représentant des dévots qui avaient prié et survécu à un naufrage qui leur était arrivé ensuite. Sous-entendu : prier protège de la noyade. Diagoras demanda alors : « où sont les portraits de ceux qui avaient prié et qui sont morts ? » [...] Le terme « biais » indique également la nature potentiellement quantifiable de la condition : on peut arriver à calculer la déformation et à la corriger en ne prenant pas seulement en compte les vivants, mais aussi les morts* »⁴². Quand nous avons accès à un document, un témoin, une narration du passé plausible et qui nous semble rationnelle, nous avons la tendance à en exagérer la pertinence, écartant des explications liées au rôle du hasard qui pourraient être plus plausibles mais qui ne sont pas documentées.

La deuxième raison de notre « cécité » vis à vis des Cygnes Noirs est liée à ce que Nicholas Taleb appelle erreur de narration : « *Nous aimons les histoires, nous aimons résumer et simplifier, c'est-à-dire réduire la dimension des choses. [...] Cet erreur est liée à notre propension à l'excès d'interprétation et au fait que nous préférons les histoires compactes aux vérités brutes. Elle déforme considérablement notre représentation mentale du monde, et est particulièrement grave quand il s'agit d'évènements rares.* »⁴³ Pour étayer cette analyse, Taleb cite le fonctionnement du cerveau humain : alors que le cerveau gauche est associé à la connaissance des règles et tend à percevoir le général, la forme, la Gestalt, le cerveau droit est associé aux nouveautés, aux détails, aux faits: où le cerveau gauche voit une forêt, le cerveau droit voit des arbres. Ce qui est intéressant est qu'aux deux hémisphères du cerveau est associée une quantité différente de dopamine, une hormone qui augmente la perception des formes et a en même temps un effet positif direct sur l'humeur. Sans surprise, sa concentration est plus grande dans l'hémisphère gauche. En poursuivant son analyse, Taleb identifie une raison encore plus profonde de l'erreur de narration qui a trait à la gestion et au stockage des informations. « *Plus une suite de mots ou de symboles est ordonnée, non aléatoire, structurée et plus elle fait l'objet de narrations, plus il est facile de la stocker dans son esprit [...] Les entreprises tant humaines que scientifiques résultent de notre besoin de réduire les dimensions et d'imposer un ordre aux choses. [...] Roman, histoire, mythe ou conte... tous quatre ont la même fonction : ils nous évitent d'être confrontés à la complexité du monde et nous protègent du hasard. Les*

⁴² Nassim Nicholas Taleb, *Le Cygne Noir*, Paris Les Belles Lettres 2018 pp.145-147

⁴³ *Ibid.*, pp.100-101

mythes mettent de l'ordre dans le désordre de la perception humaine et ce que nous ressentons comme le chaos de l'expérience humaine»⁴⁴.

En lien avec l'erreur de narration et les difficultés psychologiques inhérentes à la gestion mentale des informations, Taleb analyse aussi le problème de leur toxicité: *« Montrez à deux groupes de personnes une image floue d'une bouche d'incendie – suffisamment floue pour qu'elles ne puissent reconnaître ce dont il s'agit. Pour l'un des groupes, augmentez lentement la résolution, en dix temps. Faites de même pour le second groupe, mais plus rapidement – en cinq temps. Quand les deux groupes ont accès à la même image, cessez d'intervenir sur la résolution et demandez à chacun d'entre eux de dire ce qu'il voit. Les membres du groupe qui auront vu moins d'étapes intermédiaires identifieront probablement beaucoup plus vite la bouche d'incendie. Moralité? Plus on donne d'informations à une personne, plus elle va faire d'hypothèses, et plus cela va lui être préjudiciable. Elle verra plus de bruit aléatoire et le prendra pour de l'information [...]. Plus on va avoir une connaissance détaillée de la réalité empirique, plus on va voir le bruit (c'est-à-dire l'anecdote) et le prendre pour l'information proprement dite. [...]. L'apport d'informations se révélait donc nocif⁴⁵ ».* L'information est pouvoir, mais l'excès d'information peut nous amener sur des détails pas décisifs, à nous focaliser sur les arbres sans voir la forêt, et cela est vrai même quand il s'agit d'informations qui ne sont pas fausses. L'information en guerre (ou concernant une guerre) devient donc encore plus toxique : parce-que, comme le disait Clausewitz, *« les nouvelles qui vous parviennent en temps de guerre sont en grande partie contradictoires, et fausses »⁴⁶.*

- b. Impacts extrêmes et quantités scalables: les raisons les plus importantes de notre cécité vis à vis des quantités scalables et aux grandes déviations sont liées, dans l'analyse de Taleb, à l'erreur ludique (du latin *ludus*, jeux). Il s'agit de l'une des plus puissantes erreurs, de par son pouvoir de distorsion de perception de la réalité, et elle consiste à assimiler les risques (et les opportunités) du hasard à ceux du jeu. En réalité, nous dit Taleb, *« le jeu aseptise et apprivoise l'incertitude. Au casino, on connaît les règles, on peut calculer les chances [...] Dans la vraie vie, vous ne connaissez pas toutes les chances ; il vous faut les découvrir, et les sources d'incertitude ne sont pas définies⁴⁷ ».* Dans le jeu, on n'est pas dans le domaine du « scalable ». On est dans un cas de « hasard type 1 », en Mediocristan, tandis qu'une grande partie de notre vie, et de la guerre, se développe dans un contexte de « hasard type 2 », en Extremistan. Nous ne pouvons pas calculer les probabilités, nous sommes dans le domaine des possibilités incommensurables. Vendryès arrive à s'approcher de ce concept lorsqu'il précise que *« la théorie des probabilités est plus vaste que le calcul des probabilités, qui est réservé au cas où une probabilité mathématique peut être définie »⁴⁸,* tandis que Clausewitz,

⁴⁴ *Ibid.*, pp.106-107

⁴⁵ *Ibid.*, pp.197-198

⁴⁶ Carl Von Clausewitz, op. cit., p.108

⁴⁷ Nassim Nicholas Taleb, op. cit., pp. 177-178

⁴⁸ Pierre Vendryès, op. cit., pag. 286

lui-même, nous semble être victime de l'erreur ludique quand il affirme que « *la guerre l'activité humaine qui ressemble le plus à un jeu de cartes*⁴⁹ ». Clausewitz comprend l'existence et l'importance du hasard, mais en l'associant uniquement au jeu, et donc au hasard « type 1 » et au monde du Mediocristan, il ne réussit pas à voir son lien profond avec les concepts d'ascension aux extrêmes.

En lien étroit avec l'erreur ludique, au cœur de la réflexion de Taleb, se trouve l'analyse de ce qu'il définit comme « *l'une des plus grandes escroqueries intellectuelles de nos temps* ». Ce biais consiste en la tendance, profondément ancrée dans notre psychologie, à appliquer la « courbe en cloche de Gauss » à tous les types de hasard, tandis qu'elle peut décrire correctement seulement les phénomènes aléatoires dus au « hasard objectif » et « hasard type 1 ». La courbe en cloche associe le montant maximum d'une quantité aléatoire à sa valeur moyenne (celle avec la fréquence la plus élevée), ce qui n'a aucun sens en Extremistan, avec le hasard type 2. Comme on l'a vu en analysant les différentes typologies de hasard, si l'on tentait d'appliquer « la courbe en cloche » à la valeur nette d'un échantillon de 1000 personnes incluant Bill Gates, on aurait une représentation totalement erronée de la réalité: le montant plus élevé de la valeur ne se concentre pas sur une quantité moyenne fréquente, mais sur une quantité extrême isolé. En Extremistan, la concentration majeure de la quantité observée est plus proche à une singularité extrême qu'au nombre élevé d'occurrences d'une quantité moyenne. Pour clarifier encore plus efficacement à travers un exemple toujours adopté par Taleb, nous pouvons faire référence à la quantité aléatoire "taille d'un homme". Il est évident que nous nous trouvons au Médiocristan: la plupart des "centimètres de taille" se concentrent sur un nombre très élevé de personnes entre 1,60 mètres et 1,90 mètres, tandis que très peu de personnes font plus de deux mètres (ou moins d'un mètre et demi). Une telle distribution statistique est parfaitement décrite par une courbe en cloche. Et bien, l'Extremistan est un monde où la plupart des "centimètres de taille" sont concentrés, au contraire, sur des valeurs extrêmes: ici, nous trouverions beaucoup d'hommes de plusieurs kilomètres de haut, et très peu ou pas de gens dont la taille moyenne. Dans une telle distribution, la courbe en cloche est un outil totalement inutile. La conséquence de cette erreur est donc une cécité vis à vis des grandes déviations et des « grands impacts » avec des effets énormes sur l'étude de l'histoire: l'Extremistan, et la guerre, peuvent produire exactement ce type d'évènements : déclenchés par hasard et avec un effet « type 2 ».

Nous ne voyons pas le hasard à cause du problème de Diogenes, des erreurs de narration, de la toxicité des informations, nous ne voyons pas ses effets type 2 à cause de l'erreur ludique et de notre tendance à lire tous les phénomènes aléatoires selon une distribution « courbe en cloche ». C'est pour cette raisons que nous ne voyons pas les Cygne Noirs, qui résultent exactement d'un effet « type 2 » causé par le hasard, fût-il « objectif », « subjectif », « frictionnel », ou « chaotique ».

⁴⁹ Carl Von Clausewitz, op. cit., p. 64, 65

- c. Probabilité rétrospective: le problème de Diagoras, l'erreur de narration, la toxicité des informations, l'erreur ludique, et la cécité vis à vis des grandes déviations ont donc un impact majeur sur la façon dont nous lisons et essayons de comprendre notre passé. Pierre Vendryès décrit cette question comme un problème de « probabilité subjective », avec une connotation qui correspond à celle de « probabilité rétrospective » introduite au début de ce chapitre en définissant le Cygne Noir. La « probabilité subjective » est en effet, pour Vendryès, un jugement personnel sur la probabilité d'une relation de cause à effet que l'historien développe pendant une analyse. Mais nous avons vu que cette probabilité peut être le résultat de la combinaison de plusieurs facteurs qui empêchent une compréhension exhaustive: erreur de jugement, disponibilité de documents sur des événements pas décisifs et, au contraire, indisponibilité de documents historiques sur des événements clés, subjectivité des récits, fiabilité des sources: « *la cause d'erreur la plus sournoise est dans le mensonge volontaire [...], la dissimulation, l'hypocrisie, la trahison [...] Si l'historien doit se méfier de son autonomie mentale, il doit, plus encore, se méfier de celle des autres*⁵⁰ ».

Comme nous dit Taleb, l'historien, pour comprendre réellement le passé, devrait avoir les pouvoirs qu'avait Helenus dans l'Énéide: « *Helenus avait le don de prédire le passé avec une grande précision, sans qu'on lui ait donné aucun détail à ce sujet. Il faisait des prédictions inverses. Notre problème n'est pas uniquement de ne pas connaître l'avenir, mais de ne pas beaucoup connaître le passé non plus.* »⁵¹. Si nous nous plaçons dans la perspective du présent et pensons au futur, nous arrivons facilement à comprendre la difficulté de prévoir les événements, d'associer des effets sûrs aux actions qui les causent. Comme mentionné plus haut, la même combinaison d'actions, de « causes » dans le présent, peut avoir des effets complètement différents pour l'intervention du hasard type 1, type 2, ou de facteur déterministes qui nous sont inconnus. D'un présent, différents futurs alternatifs peuvent se matérialiser. Au contraire, si nous nous plaçons dans la perspective du présent comme conséquence du passé, ce n'est pas naturel pour nous de comprendre que la difficulté est exactement la même: un même présent pourrait être la conséquence de plusieurs passés, de différentes combinaisons de causes déterministes inconnues avec le hasard; néanmoins, la probabilité subjective, rétrospective, nous pousse à réduire cette complexité. « *Il existe une asymétrie entre le passé et le futur, et elle est trop subtile pour que nous la comprenions naturellement. La première conséquence de cette asymétrie est que, dans l'esprit des gens, la relation entre passé et futur ne tire aucun enseignement de la relation entre le passé et le passé antérieur à ce dernier. Il y a un angle mort : quand nous pensons à demain, nous ne le concevons pas en termes de ce que nous pensions d'hier ou d'avant-hier. Ce manque d'introspection fait que nous n'arrivons pas à tirer la leçon de la différence entre nos prévisions passées et leurs résultats subséquents* ». Non seulement nous ne voyons pas le Cygnes Noirs, mais nous nous dédouanons après coup de cette erreur avec des explications fondées sur la probabilité rétrospective.

⁵⁰ Pierre Vendryès, op. cit., p. 263

⁵¹ Nassim Nicholas Taleb, op. cit., p. 231

2. Stratégie contre aléatoire offensive et réserve contre aléatoire défensive

Comme l'on a vu, le développement de l'histoire est guidé aussi par le hasard (objectif, subjectif, frictionnel, chaotique) et par ses effets (type 1, type 2). Après avoir compris la nature des Cygnes Noirs (hasard avec effets type 2) et avoir analysé les raisons psychologiques pour lesquelles nous avons tendance à en négliger le rôle, nous approfondirons maintenant l'analyse sur les stratégies adoptées pour mitiger le rôle du hasard. Nous nous focaliserons, à cette fin, sur l'œuvre de Vendryès et sur son étude de la campagne de Napoléon en Egypte.

« Si l'histoire se réduisait à une énergétique probabiliste, les possibilités relatives de deux adversaires décideraient, à elles seules, de leurs chances respectives. [...] Or, Bonaparte a maintes fois démontré qu'il était capable de compenser l'infériorité de ses chances par l'usage qu'il savait faire de ses forces. [...] Dans ces conflits d'autonomies, il utilisait sa propre liberté de telle manière qu'il puisse supprimer celle des autres. Puisque la liberté s'interprète par la probabilité, son action était contre aléatoire.»⁵². Dans le choix d'action de Napoléon il est possible d'isoler toutes les caractéristiques clés d'une stratégie contre aléatoire offensive efficace, qui consiste en la capacité de devenir un Cygne Noir pour son adversaire, une capacité bien entendu qui reste en partie soumise au rôle du hasard. Napoléon planifie, choisit et crée un type de manœuvre « isolée » et « aberrante » ayant un impact extrême, en jouant sur quantités « scalables »: en ayant créé la manœuvre, il est plus simple pour lui d'imaginer les réactions possibles (aléatoires) de son adversaire et de les anticiper, que pour son adversaire d'anticiper les siennes. L'adversaire, de son côté, reste prisonnier des erreurs de narration, de la toxicité des informations, de l'erreur ludique, de la cécité vis à vis des grandes déviations. La limite de la stratégie contre aléatoire offensive efficace réside évidemment dans l'impossibilité d'annuler complètement les hasards (subjectif, frictionnel, chaotique) en action, aussi bien que dans la capacité de gérer les quantités « scalables » en s'arrêtant au bon moment, au point de culmination.

Comment faire face à un échec causé par le hasard, donc? Pour répondre à cette question, Vendryès introduit le concept de « réserves contre aléatoires défensives ». Pour illustrer son propos, il utilise des exemples liées à la physiologie humaine : « pour annuler les variations possibles du Ph sanguin des corps tampons sont accumulées dans le sang en réserve alcaline ; pour annuler les variations possible dans l'apport de l'oxygène aux cellules, de l'oxygène est mis en réserve dans les hématies sous forme d'oxyhémoglobine [...] »⁵³; ce concept est néanmoins extrêmement utile appliqué à l'organisation militaire, dont les structures défensives principales peuvent être associées à une réserve contre aléatoire. « Grace à ses régulations, l'organisme maintient constantes ses conditions

⁵² Pierre Vendryès, op.cit., pag. 287

⁵³ Ibid.

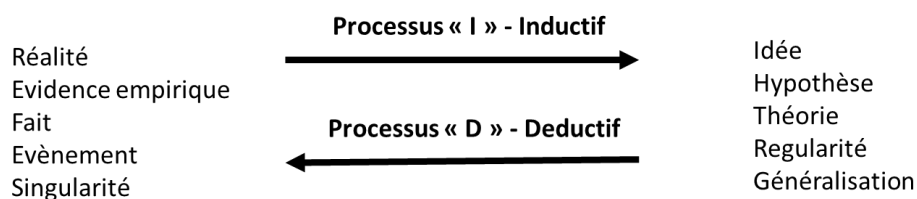
physiologiques malgré les aléas de ses relations avec le milieu extérieur. [...] Maintenu constantes, ces conditions échappent aux variations du milieu extérieur ; et l'animal a une vie libre. La régulation confère l'indépendance par rapport au milieu extérieur. Elle supprime une dépendance. Elle rompt une causalité. Par leur action contre aléatoire, les réserves libèrent l'animal des fluctuations aléatoires. La régulation contre aléatoire confère l'indépendance par rapport au hasard »⁵⁴.

Il s'agit d'un concept très intéressant pour ses applications à l'histoire, parce qu'il permet de corréliser à l'absence de réserves contre aléatoires un haut risque en cas d'échec de la stratégie offensive et une haute probabilité de conséquences complètement inattendues, liées au hasard, même en cas de réussite.

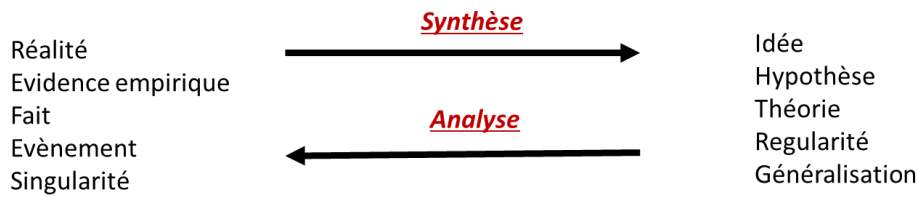
3. Le cadre théorique

Les études des auteurs examinés à propos des concepts de « hasard », « probabilité » et « incertitude » appliqués à l'histoire s'inscrivent dans une tradition philosophique et épistémologique dont on essaiera maintenant de suivre les traces. Sans aucune prétention d'exhaustivité, nous tenterons d'en montrer les éléments fondamentaux, pour compléter la définition du cadre théorique que nous envisageons d'appliquer à notre analyse historique.

Les concepts de hasard, incertitude et probabilité (et donc ceux de surprise, d'aberration, d'exception) répondent à la nécessité intellectuelle de combler les contradictions, les écarts, les déviations entre la « réalité empirique » et le « monde des idées » censées la comprendre, l'expliquer et la prévoir. Ces contradictions ont été, depuis l'Antiquité, le moteur de la philosophie et, plus tard, de la science. Dans sa constitution essentielle, la dialectique qui est à la base de toute pensée philosophique et connaissance humaine peut être simplifiée en identifiant deux directions élémentaires, ayant une origine commune dans la dialectique de Socrate : soit on part de l'observation de la réalité pour ensuite, formuler une hypothèse et trouver une règle générale, une idée qui puisse l'expliquer (processus inductif, ou « I ») ; soit on part d'une idée, d'un postulat, d'une théorie générale pour ensuite en tirer des conclusions sur le phénomène qui devrait se concrétiser (processus déductif, ou « D »).



⁵⁴ *Ibid.*



John Boyd⁵⁵, dans ses études, clarifie comment ces deux directions élémentaires correspondent respectivement aux processus de synthèse et d'analyse, tandis que Peirce⁵⁶ reprend la notion philosophique aristotélicienne d'« abduction » et la développe en l'identifiant comme le vrai moteur du progrès scientifique. Avec le processus d'induction, on part de deux évidences empiriques (cause possible et effet possible) et on arrive à formuler une règle générale qui explique leur liaison logique en termes de cause et d'effet; avec l'abduction la direction reste la même (de la singularité à la généralisation) sauf que le moment d'identification de l'effet possible suit celui de l'identification de la règle générale censée l'expliquer, au lieu de l'anticiper.

Au XVI^e siècle, avec la révolution de Galileo Galilei et sa méthode scientifique, les deux directions élémentaires de la dialectique entre réalité et théorie (induction, déduction) cessent d'être linéaires, elles deviennent des lignes courbes qui partent l'une après l'autre et forment un cycle qui, en tournant, marque la direction du progrès de la connaissance. On observe un phénomène, on formule des hypothèses pour l'expliquer, puis ces hypothèses deviennent des théories pour expliquer la réalité, jusqu'au moment où elles sont confirmées.



⁵⁵ Frans P.B. Osinga, *Science, Strategy and War – The Strategic theory of John Boyd*, Routledge, New York 2007, p. 145

⁵⁶ Charles Sanders Peirce, *Opere*, a cura di M.A. Bonfantini, Bompiani, Milano 2003

Nos routines de vie quotidienne nous dispensent normalement de la nécessité d'utiliser les trois processus logiques que nous avons identifiés et de réconcilier leur rapport dialectique. Nos journées se développent pour la plupart du temps soit dans la seule dimension de la réalité, du fait concret, du problème pratique que l'on résout directement de façon « empirique », sans que nous ressentions forcément le besoin de théories générales ou de procès de synthèse, soit dans la dimension des « idées » et des « opinions » (du dernier match de notre équipe de football aux opinions politiques, à la religion), sans que nous ressentions forcément la nécessité d'un lien avec la réalité des faits ou d'un processus d'analyse.

En revanche, l'expérience intellectuelle de la réalité ainsi que sa compréhension tournent autour de ces deux processus, et la question concernant la primauté d'une direction sur l'autre, sous ses différentes formes et déclinaisons, a été le fil rouge du débat épistémologique jusqu'au XXe Siècle. Le débat sur la « primauté » a constitué le fond de la fracture philosophique entre Platon et Aristote, entre l'empirisme (qui fait dériver la compréhension scientifique de l'observation de la réalité) et l'idéalisme (qui au contraire fait découler la réalité du monde des idées et de la pensée pure); une fracture philosophique dont l'œuvre monumentale de Immanuel Kant représentera une tentative de synthèse et de recomposition et qui, *in fine*, se développera au sein même de l'empirisme :

- d'un côté, la conception déterministe de Francis Bacon, dont le rationalisme de Descartes et le « positivisme » d'Auguste Comte constitueront des continuations, qui deviennent elles-mêmes « déductivistes » au moment où elles ouvrent à une conception déterministe de la réalité ; dès qu'une règle générale est identifiée, celle-ci devient irréfutable et prétend expliquer la réalité pour toujours;
- de l'autre côté, la conception de l'empirisme sceptique de David Hume, qui pose le problème fondamental de l'induction en reprenant un principe formulé pour la première fois par Sextus Empiricus. Si une théorie doit être confirmée par l'observation, de combien de vérifications positives ai-je besoin pour la confirmer: une, mille, deux mille ? D'un point de vue philosophique, qu'est-ce qu'une exception?

C'est avec Karl Popper que la tradition philosophique et épistémologique intégrant les concepts d'incertitude, exception et hasard trouve son plus haut point d'aboutissement. Karl Popper arrive à résoudre le problème de l'induction par une conclusion fondamentale: le nombre de confirmations nécessaires à établir une règle générale à partir d'un phénomène réel devrait être infini, il est impossible d'arriver avec certitude à saisir et comprendre complètement, une fois pour toutes, la réalité.

Pour Karl Popper, la force qui permet le mouvement du « cycle de la science », le vrai moteur de la science est la réfutation des hypothèses par la réalité, pas leur confirmation. Rien n'est donc plus loin du relativisme et du nihilisme que sa pensée : même s'il est impossible d'arriver à comprendre complètement la réalité, il reste possible de s'approcher de sa compréhension scientifique: on ne peut pas savoir avec certitude ce qui est vrai, mais on peut savoir avec certitude ce qui est faux. La théorie la plus proche à

de la réalité n'est jamais la plus confirmée, mais la moins réfutée. Le sous-entendu, dans cette affirmation, est que la réfutation est toujours possible: on ne l'a simplement pas encore expérimentée. Si l'on accepte cette assertion, on peut bien comprendre la profonde aversion de Karl Popper vis à vis de la conception de l'histoire comme une science⁵⁷ : combien de réfutations peut-on trouver à la simple affirmation « les événements historiques suivent une règle générale qui nous permettrait de les prévoir » ? Et pourtant, Popper reste un partisan du principe de l'unité de la méthode scientifique : ses conclusions devraient donc pouvoir s'appliquer également aux sciences sociales.

En effet, alors que les conquêtes intellectuelles qui ont été à la base des réflexions de Karl Popper et de son héritage ont été assimilées dans le domaine de la science et de la physique, la situation dans le domaine des sciences sociales reste plus complexe. La fracture « processus I » / « processus D » s'est développée de façon encore plus profonde. Tout au long de leur développement, jusqu'à nos jours, ces sciences sont restées souvent piégées par les deux directions élémentaires analysées ci-dessus : d'un côté, la direction déductive (en sociologie et en relations internationales « constructiviste ») avec sa tendance à rester linéaire, risque de vouloir refuser un contact « empirique » avec la réfutation, en raison du fait que la réalité elle-même serait forgée par les idées. De l'autre côté, la direction « empiriste » inductive déterministe (en sociologie « positiviste » et en relations internationales « réaliste »), elle aussi avec sa tendance à rester « linéaire » : une fois que sa théorie fondamentale, basée sur l'observation, est posée, elle risque de vouloir s'appliquer une fois pour toutes en excluant la réfutation de la réalité empirique. Dans la plupart des cas, dans le domaine des sciences sociales, les deux « directions » élémentaires sont restées des segments et lorsqu'ils ont finalement formé un cercle, ce cercle a avancé avec beaucoup de difficultés, parce que le mécanisme de la réfutation empirique n'a pas été normalement intégré.

Les dernières décennies d'avancées décisives dans le domaine de la psychologie nous permettent d'identifier, clarifier et développer organiquement la nature des forces perturbatrices qui s'opposent au cycle des sciences humaines, grâce aux études de psychologie cognitive conduits par Amos Tversky et Daniel Kahneman pendant les années 1970 – 1980. Ces études, appliquées dans le domaine de l'économie, sont devenues la base de la finance comportementale et ont été reprises, complétées et très efficacement divulguées par Daniel Kahneman dans son livre *Thinking, Fast and Slow* en 2011, publié neuf ans après la reconnaissance de sa contribution scientifique par un Prix Nobel. En partant d'une distinction introduite pour la première fois par les psychologues Keith Stanovich et Richard West⁵⁸, Kahneman définit les deux systèmes de la façon suivante :

⁵⁷ **Popper Karl R.**, *La Logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris 1989, **Popper Karl R.**, *Conjectures and refutations: the growth of scientific knowledge*, Routledge, London 1995, **Popper Karl R.**, *Misère de l'historicisme*, Presses Pocket, Paris 1988

⁵⁸ **Keith E. Stanovich et Richard F. West** *Individual differences in reasoning: implications for the rationality debate*, Behavioral and brain sciences 23 (2000), cité par **Daniel Kahneman**, *Thinking, Fast and Slow*, Penguin Books, New York 2011, p.450

- Système 1 : fonctionne automatiquement et rapidement, sans perception d'effort et de contrôle volontaire. Dans cette acception, on peut parler de système agile, à basse inertie mentale. Il s'agit d'une « machine pour sauter aux conclusions »⁵⁹, et elle fonctionne par « biais », distorsions systématiques et automatiques de la perception de la réalité, et « heuristiques », opérations mentales rapides et intuitives. Biais de confirmation, biais WYSIATI⁶⁰ (le même mécanisme que dans le problème de Diagoras mentionné plus haut) incapacité d'encadrer correctement un problème statistique (régression à la moyenne⁶¹, loi des grands nombres⁶², réelle représentativité des petits échantillons statistiques⁶³). Heuristique de substitution: si confronté à un problème complexe qui nécessiterait l'intervention du système 2, le système 1 intervient à sa place en substituant des questions simples⁶⁴ (auxquelles il peut répondre) aux questions complexes (auxquelles il ne sait pas répondre). Heuristique de causalité: si confronté avec deux ou plusieurs phénomènes complexes qui évoluent dans le temps, le système 1 a une tendance systématique à chercher des causes, des régularités et ne prend pas en compte la causalité, le hasard. Malgré ses défauts, le système 1 est fondamental pour notre survie, il est le résultat d'une sélection évolutive naturelle précise: c'est le système qui nous permet de réagir automatiquement aux dangers, en appliquant des solutions expérimentées à des problèmes connus.

- Système 2 : fonctionne lentement, et demande un effort mental de concentration et de réflexion, incluant des opérations mathématiques complexes. Il est lent, peut formuler des questions, falsifier les hypothèses, affronter des problèmes complexes, calculer, suspendre le jugement, les conclusions. Dans cette acception, on peut parler de système lourd, à haute inertie mentale. Le concept d'inertie nous est particulièrement utile pour comprendre pourquoi Kahneman parle d'un système paresseux⁶⁵, difficile à mobiliser. Ce qui comporte, aussi, qu'il est difficile de l'arrêter une fois qu'il est parti. Le psychologue Mihaly Csikszentmihalyi introduit ici la catégorie très efficace de *state of flow*⁶⁶, une «*situation de concentration et attention sans effort et de longue durée si profonde que l'on perd le sens du temps, la conscience de nous-mêmes* », associée à de précis signaux physiologiques (notamment, la dilation des pupilles). C'est une situation qui, dans son acception physique les athlètes d'endurance connaissent très bien. Une fois que le système 2 est parti, il est difficile de l'arrêter : sa direction est donc très importante. Le rôle du système 2 serait, en effet, celui de contrôler, de corriger le système 1, mais comme il est paresseux et fortement inerte, il a tendance à devenir une machine pour approuver, justifier et rationaliser les

⁵⁹ Daniel Kahneman, *Thinking, Fast and Slow*, Penguin Books, New York 2011, p.79

⁶⁰ WYSIATI: *What You See Is All There Is*, tendance à se focaliser sur les évidences disponibles, ou trouvées après une première recherche, sans prendre en compte de nouveaux éléments.

⁶¹ *Ibid.*, p.175

⁶² *Ibid.*, p.110

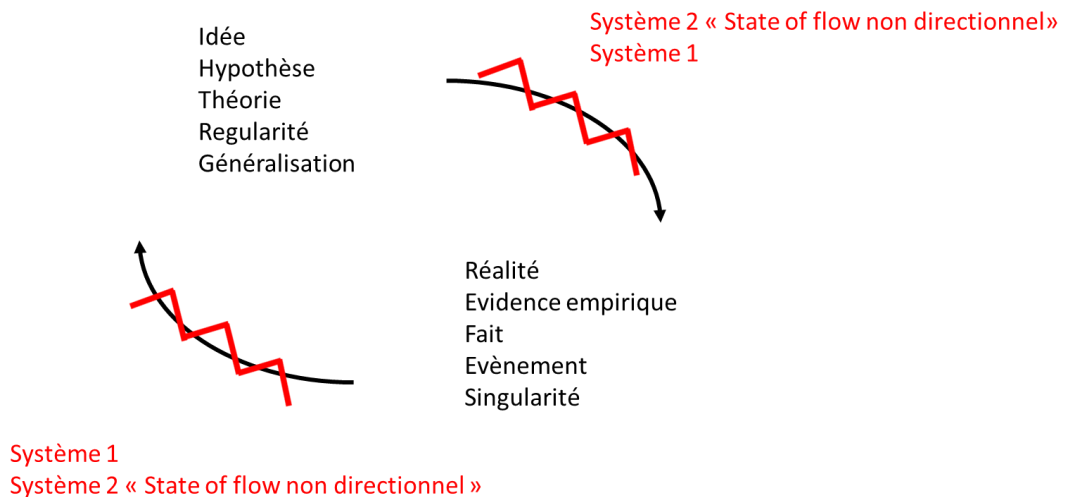
⁶³ *Ibid.*, p.146

⁶⁴ *Ibid.*, p. 98

⁶⁵ *Ibid.*, p. 31, 44

⁶⁶ Mihaly Csikszentmihalyi, *Flow : The Psychology of Optimal Experience*, New York : Harper, 1990, cité en Daniel Kahneman, op. cit., p.40

conclusions du système 1⁶⁷. Pour les buts de cette analyse, il est donc particulièrement utile d'introduire deux types de « state of flow » : le « state of flow non directionnel » (lorsque la direction est déterminée par le système 1 e pas corrigé) et le « state of flow directionnel » (lorsque la direction est déterminée par le système 2, ou par une correction constante du système 1).

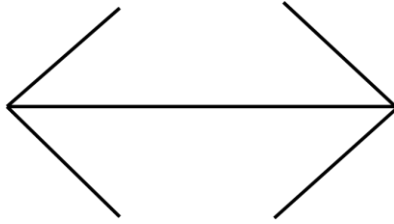
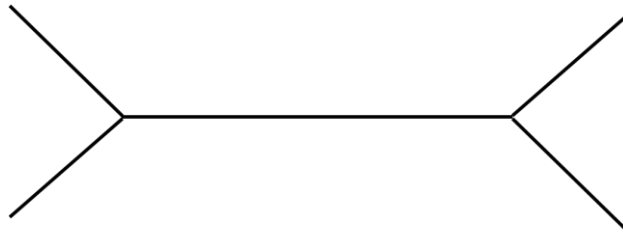


Daniel Kahneman n'est pas excessivement optimiste sur la possibilité de contourner les problèmes que la friction déterminée par les Systèmes 1 et 2 peut générer. Dans ses conclusions, beaucoup d'espoir est donné au rôle que les organisations peuvent avoir pour réduire cette friction, en ayant la possibilité d'intervenir collectivement, de l'extérieur, sur un procès cognitif individuel erronée. D'ailleurs, les développements technologiques associés à l'intelligence artificielle semblent susceptibles d'avoir un impact positif dans la mesure où nous arriverons à comprendre que l'efficacité de ses applications (liées à la possibilité qu'elles donnent de dépasser les biais et les heuristiques humaines) constitue en même temps sa principale limite.

En attendant, l'acte fondamentale du Système 2 pour déclencher un « state flow directionnel » reste la conscience du pouvoir des biais, la difficulté de les dépasser. Cette image nous le rappelle : lequel des deux segments horizontaux est le plus long⁶⁸?

⁶⁷ *Ibid.*, p. 415

⁶⁸ *Ibid.*, p. 27



Chapitre III

L'EXPÉDITION DE QUARTO À MARSALA

1. L'espérance historique de Garibaldi, Cavour et Vittorio Emanuele II

En se penchant sur l'Expédition des Mille, il est avant tout très intéressant d'analyser les espérances historiques des trois hommes dont les choix d'action ont été les plus importants pour la décision de lancer l'Expédition: Garibaldi, le Président du Conseil du Royaume de Sardaigne, Camillo Benso, comte de Cavour, et le Roi Vittorio Emanuele II. Le concept d'espérance historique, que nous avons introduit dans le premier Chapitre, est défini par Vendryès comme la combinaison entre enjeux et possibilité d'action, les deux étant éléments incommensurables. La grande importance de ce concept ne réside pas dans la circonstance qu'un calcul soit possible mais qu'il est néanmoins à la base du processus décisionnel de l'homme, le déclencheur, prétendu rationnel, de leur choix d'action.

Pour Garibaldi, l'espérance historique associée au succès de l'Expédition, au début de 1860, est très élevée. Certes, le Général était parfaitement conscient que la probabilité de succès d'une Expédition en Sicile étaient très faibles: les rapports de force avec le Royaume des deux Sicile lui étaient clairement défavorables; en plus, toutes les précédentes tentatives de révolte en Sicile⁶⁹, et les expéditions similaires⁷⁰, avaient échoué tragiquement. La situation sociale sur l'île restait en outre très incertaine. Des secteurs importants de la bourgeoisie et de la noblesse souhaitaient l'indépendance de la Sicile, et non de l'Italie, tout comme la grande partie de la population prête à se mobiliser aspirait en

⁶⁹ Le 15 juin 1820, les indépendantistes siciliens se soulèvent une première fois contre les Bourbons. Le Prince François de Bourbon, Duc de Calabre est Lieutenant Général de Sicile, est contraint de quitter l'île pour Naples le 27 juin. Un gouvernement est établi à Palerme, qui restaure la Constitution sicilienne de 1812. Le 30 août, le roi Ferdinand envoie une armée d'abord sous les ordres du général Florestano Pepe, puis du général Pietro Colletta, qui reconquiert la Sicile par des batailles dramatiques et rétablit la monarchie le 7 novembre, en soumettant l'île.

En 1837, des révoltes populaires éclatent à nouveau sur l'île, alimentées par le mécontentement créé par une épidémie de choléra. Les émeutes ont éclaté à Siracusa, Catania, Paternò et dans d'autres centres, également alimentées par la propagande des libéraux anti-Bourbon. Les troupes envoyées de Naples sous le commandement du général Francesco Saverio del Carretto répriment encore une fois les révoltes dans le sang.

Un autre mouvement révolutionnaire éclate à Palerme en janvier 1848, avec une révolte populaire contre l'oppression des Bourbons menée par Rosolino Pilo et Giuseppe La Masa. Une fois les Bourbons chassés, le Parlement sicilien est reconstitué, qui proclame la renaissance du Royaume de Sicile avec un nouveau gouvernement et une nouvelle Constitution. Le roi Ferdinand II répond avec le bombardement de la ville de Messine en septembre 1848. En mai 1849, il a repris possession de toute la Sicile après plusieurs batailles et effusions de sang. Rosolino Pilo, Giuseppe La Masa et Francesco Crispi sont exilés.

⁷⁰ Il s'agit des Expéditions des Frères Bandiera (1844) et de Carlo Pisacane (1857). Les frères Bandiera avaient essayé sans succès de profiter d'une révolte à Cosenza, en Calabre: après avoir débarqué à Crotona et avoir appris que la révolte avait été réprimée efficacement par les Bourbons, les deux frères avaient décidé de continuer l'opération. Trahis par l'un des volontaires, le brigand Boccheciampe, il sont capturés et condamnés à mort.

Pisacane était parti le 25 juin 1857 de Gênes avec 24 volontaires sur le pyroscaphe de la société Rubattino *Cagliari* en service sur la ligne de Tunis. Il arrive à l'île de Ponza, où selon le plan il libère 323 détenus qui se joignent à son expédition. Mais quand ils arrivent à Sapri, en Calabre, il n'y trouvent pas les masses d'insurgés qu'ils attendaient. Attaqués par les Bourbons, ils sont tous tués ou capturés.

réalité à une révolution agraire, et non à la révolution libérale du *Risorgimento*. Garibaldi, en effet, ne cache pas dès le début son profond scepticisme et n'accepte pas, dans un premier temps, les premières incitations à lancer l'Expédition qui viennent de Francesco Crispi⁷¹, Giuseppe Mazzini⁷² et Rosolino Pilo⁷³. Pourtant, ce dernier part pour la Sicile le 25 mars 1860⁷⁴, avec l'intention de fomenter la révolution afin de préparer le terrain pour Garibaldi, tout en lui assurant le soutien des propriétaires terriens et de leurs *picciotti*⁷⁵, les jeunes volontaires qui, deux mois après, auront un rôle important pendant la bataille de Palerme. Pour Garibaldi, en revanche, les chances de réussir à conquérir la Sicile restaient comparables à celles qu'il aurait eues en attaquant directement l'État pontifical à Rome. C'est la raison pour laquelle, comme nous le verrons, avant de partir de Talamone vers la Sicile, il lancera en parallèle l'expédition Zambianchi. Parmi les révolutionnaires, l'opinion la plus partagée était que «à Rome et non à Palerme, nous devons et pouvons résoudre la question de l'unification de l'Italie»⁷⁶. Pour la même raison, Garibaldi avait également préparé une opération dans la région des Marche, et il renoncera à cette idée uniquement sur l'opposition directe du Roi Vittorio Emanuele II⁷⁷.

Si les probabilités objectives sont considérées comme faibles par Garibaldi, la perception des enjeux de l'Expédition est néanmoins pour lui très élevée, étant liée à l'affirmation des idéaux du *Risorgimento* et à son prestige personnel en tant que commandant militaire au service du Royaume de Savoie. Mais c'est aussi la perception de la possibilité d'action qui, même si elle est fragile au début, reste en lui toujours vivante et présente. En partie liée à son caractère, à la confiance en ses qualités de commandant développées au cours des années de succès militaires qui avaient constamment nourri son mythe, cette perception d'une possibilité d'action élevée découle également du soutien constant que lui apportaient tous les révolutionnaires qui lui étaient profondément fidèles et les réseaux de la Maçonnerie.

Pour Cavour, par contre, l'espérance historique liée au succès de l'Expédition en Sicile était très faibles. Le Premier ministre du Royaume de Sardaigne avait, bien entendu, une forte aspiration générale à accroître le pouvoir et le prestige de la monarchie, mais il ne

⁷¹ Né à Gênes, il participe, après une jeunesse aventureuse, aux soulèvements révolutionnaires de sa ville en 1848. En 1849, il combat pour la défense de la République romaine, puis en 1859 avec les Chasseurs des Alpes contre l'Autriche. Dans l'Expédition des Mille, il aura un rôle très important et on l'appellera "le deuxième des Mille". En 1870, il participe à la prise de Rome et devient ensuite Sénateur dans le Royaume d'Italie.

⁷² Homme politique, philosophe et journaliste, né à Gênes. Grand patriote du *Risorgimento*, ses idées et son action politique ont contribué de manière décisive à la naissance de l'État unitaire italien. Les théories de Mazzini ont été d'une grande importance dans la définition des mouvements européens modernes pour l'affirmation de la démocratie dans le cadre de la forme républicaine de l'État.

⁷³ Patriote sicilien, promoteur de la révolte de Palerme de 1848 contre le régime des Bourbons. Avec la répression et l'échec des révoltes, Rosolino Pilo part en exil à Marseille puis à Gênes, où il rencontre Giuseppe Mazzini. À Gênes, il rencontre également Carlo Pisacane, et il adhère avec enthousiasme aux préparatifs son expédition (cfr. note 70 de ce Chapitre). Pilo embarque sur un bateau qui se dirige vers l'île de Montecristo avec plusieurs volontaires et avec des armes utiles à l'expédition, avant le départ de Carlo Pisacane. Mais pendant la traversée, une tempête le contraint à rentrer à Gênes. Il meurt juste avant la bataille de Palerme touché par une balle dans la nuque pendant un affrontement avec les Bourbons.

⁷⁴ **Cesare Bertolotti**, *Il Risorgimento visto dall'altra sponda*, Napoli, Berisio Editore, 1967, pp. 196-197

⁷⁵ **Lorenzo del Boca**, *Maledetti Savoia*, Piemme, Milano, 1988, pp. 79-81

⁷⁶ **Leone Fortis**, *Francesco Crispi*, Editore Enrico Voghera, 1895, pp. 166-167

⁷⁷ **G.M. Trevelyan**, *Garibaldi e i Mille*, Zanichelli, Bologna, 1910, p. 154-155

l'associait pas au succès d'une expédition aussi risquée militairement et politiquement. Pour les raisons exposées ci-dessus, Cavour estimait que la probabilité qu'une expédition en Sicile puisse avoir succès était extrêmement faible. De son point de vue politique, il était également conscient de la profonde opposition de la France à un renforcement excessif du Royaume de Savoie, qui, dans la conception de Napoléon III, devait rester un petit État satellite. Par rapport à Garibaldi, la différence était donc que Cavour « *pensait comme un homme d'État, qui mesure les probabilités et y cherche la confirmation de l'action* »⁷⁸. Autrement dit Cavour, contrairement à Garibaldi, s'arrête au calcul de la probabilité, prétendu objectif, et ne voit aucune possibilité d'action. Pour lui, l'Expédition en Sicile ne devait pas être organisée, il n'y voyait aucun enjeu: les risques politiques auraient été trop élevés, confrontés à des probabilités extrêmement faibles de succès. Face à l'ambiguïté du Roi Vittorio Emanuele II qui, comme nous le verrons, ne s'opposera pas à l'Expédition, il se résigne finalement à envoyer Garibaldi en Sicile parce qu'il s'agit pour lui d'une opportunité de se débarrasser de la gênante présence du Général, et parce qu'il y voit une possibilité de l'empêcher de conquérir Rome, menaçant directement les relations du Royaume de Sardaigne avec Napoléon III. Cavour avait en effet depuis longtemps une profonde aversion pour Garibaldi, et cette aversion culmine exactement dans les semaines précédant le début de l'Expédition, en raison de la question de la cession de Nice et de la Savoie⁷⁹ : le 12 avril 1860 le Premier ministre du Royaume de Savoie a une confrontation très dure au Parlement avec Garibaldi lui-même, et c'est Cavour qui en sort battu en termes de prestige. Cavour, finalement, se résigna au départ de Garibaldi pour la Sicile non pas parce qu'il espérait son succès mais parce que, au contraire, il était convaincu qu'il échouerait.

Comme nous l'approfondirons au cours de notre analyse historique, Cavour ne commença à percevoir des possibilités d'action pour la monarchie de Savoie qu'après la bataille de Palerme: à ce moment-là, le Royaume des deux Siciles était *de facto* isolé. Cavour pouvait continuer à compter sur l'allié français, à l'égard duquel il agissait comme un frein aux initiatives de Garibaldi et comme le défenseur de Rome, tout en profitant du soutien de la Grande-Bretagne, intéressée à assurer un contrepoids géopolitique à la France en Méditerranée.

Les contrastes, les ambiguïtés, les affrontements constants entre Garibaldi et Cavour, entre leurs espérances historiques opposés, ne conduisent pas à la paralysie de l'Expédition uniquement grâce au rôle du Roi. Vittorio Emanuele II est en bons termes avec Garibaldi qui, bien que proche des milieux républicains et révolutionnaires, était en contact permanent avec lui depuis longtemps. Garibaldi, en effet, en dépit de ses idées républicaines, avait accepté de collaborer avec la monarchie, convaincu que l'unification nationale n'était désormais possible que grâce au soutien de Vittorio Emanuele II. Comme lui, même les républicains les plus convaincus étaient désormais convaincus que le Roi était la seule solution possible. L'idée de la conquête de la Sicile était en effet une idée

⁷⁸ Giuseppe Cesare Abba, *Storia dei Mille*, Firenze, R. Bemporad & Figlio Librai editori, 1910, p. 22

⁷⁹ cfr. para. 2, note 82 de ce Chapitre

républicaine, chère à Giuseppe Mazzini, qui avait commencé à la proposer à Garibaldi dès 1854⁸⁰. Mais Mazzini lui-même admet, le 2 mars 1860, que « *il ne s'agit plus de république ou de monarchie : il s'agit d'unité nationale... d'être ou de ne pas être* »⁸¹.

Dans ce contexte, pour Vittorio Emanuele II, les enjeux deviennent très importants. Il finit par partager l'élan idéal qui anime Garibaldi et l'esprit du *Risorgimento*, même si c'est pour des raisons différentes : le rêve d'une Italie enfin réunie au nom de sa Monarchie. En même temps, le Roi partage tous les doutes et la prudence politique de Cavour. En fin de compte, il ne soutiendra pas Garibaldi mais ne l'entravera pas non plus, et sa perception des enjeux élevés fera pencher l'espérance historique dans son ensemble en faveur du lancement de l'Expédition.

2. Les jours à « Villa Spinola » et la décision de Garibaldi

Au printemps de 1860 Turin, la capitale *de facto* du Royaume de Sardaigne, est en état de grande agitation: les manifestations populaires s'y multipliaient après que, le 24 mars, Napoléon III et Vittorio Emanuele II avaient signé le traité de Turin pour l'annexion à la France des Régions italiennes de Nice et de la Savoie⁸². Giuseppe Garibaldi, niçois, n'accepte pas la perte de sa région et se rend le 3 d'avril à Turin afin de bloquer la ratification du traité par le Parlement, et d'organiser si nécessaire un coup de main militaire à Nice. Or, le 7 avril, le cours des événements change après que le chef du « Comité Militaire pour l'indépendance et l'Unité d'Italie », Agostino Bertani⁸³, reçoit un télégramme de Nicola Fabrizi, un vieux patriote italien qui se trouvait exilé à Malte, d'où il renseignait les révolutionnaires sur la situation en Sicile⁸⁴. Dans son télégramme, Fabrizi informe que la révolte contre les Bourbons, longtemps attendue, enflamme finalement cette région: la condition posée par Garibaldi pour lancer son opération en Sicile est ainsi réalisée, et le 7 avril Bertani lui demande ainsi dans une lettre de maintenir sa promesse. La lettre lui est apportée à Turin par Francesco Crispi et Nino Bixio⁸⁵, qui insistent à leur tour pour le lancement de l'opération. Garibaldi accepte, avec la seule réserve d'avoir des

⁸⁰ *Ibid.*, p. 210

⁸¹ **Francesco Crispi**, *Repubblica e Monarchia. Lettera a Giuseppe Mazzini*. Torino, Tipografia Vercellino, 1865, p. 21.

⁸² Avec le Traité de Plombières (juillet 1858) et le Traité d'Alliance franco-sarde (janvier 1859) France et Royaume de Sardaigne avaient prévu d'un commun accord, une fois gagné la guerre contre l'Autriche, la cession de la Savoie et de Nice à la France comme compensation pour l'obtention de la Lombardie et de la Vénétie. Mais la deuxième guerre d'indépendance italienne se conclut sans réussir à obtenir la Vénétie, et donc l'Italie conteste initialement l'application du Traité. C'est ainsi par le Traité de Turin du 24 mars 1860 que France et Royaume de Sardaigne trouvent un compromis final, qui prévoit l'application intégrale du Traité de Plombières, donc la cession à la France de la Savoie et de Nice, bien que la Vénétie soit restée entre les mains de l'Autriche. En compensation, Napoléon III accepte l'annexion au Royaume de Sardaigne des Grands-Duchés de Toscane et de Parme, Modène et Romagne.

⁸³ Médecin et membre du Parlement du Royaume de Sardaigne, il était très proche de Giuseppe Mazzini et Carlo Cattaneo. Il participe aux révoltes à Milan en 1848 et à Rome en 1849. Exilé en Suisse, il rentre à Gênes où il fonde le « Comité Militaire pour l'indépendance et l'Unité d'Italie ». Il participera à l'Expédition des Mille comme médecin.

⁸⁴ **Giuseppe Cesare Abba**, *op. cit.*, p. 60

⁸⁵ Figure majeure du *Risorgimento* italien, d'origine sicilienne, il joue un rôle important dans les soulèvements révolutionnaires de sa région en 1848. Pendant l'Expédition, il fait partie de l'état-major de Garibaldi, avec des responsabilités politiques. Il sera membre du Gouvernement du Royaume d'Italie jusqu'en 1895.

confirmations sur la situation en Sicile par le Ministre d'Angleterre à Turin, son ami sir James Hudson⁸⁶.

Après sa vigoureuse intervention au Parlement lors de la session du 12 avril, le lendemain Garibaldi laisse ainsi Turin pour se rendre près de Gênes, à Quarto, dans *Villa Spinola*, la résidence d'Augusto Vecchi, un autre important révolutionnaire⁸⁷. D'ici, Giuseppe Garibaldi se prépare à organiser l'Expédition et à rassembler les volontaires prêts à partir avec lui.

Giuseppe Bandi⁸⁸ nous décrit en détail l'atmosphère de grande attente, espoir et agitation de ces jours à *Villa Spinola*. Cavour, s'opposait fortement à l'Expédition et avait envoyé un Officier, le Colonel Frapolli, pour convaincre le Général d'abandonner définitivement l'idée d'une opération en Sicile⁸⁹. De plus, le Gouverneur de Milan, Massimo D'Azeglio, venait de séquestrer l'important approvisionnement de fusils que Garibaldi avait acheté grâce à une souscription nationale⁹⁰. Officiellement, le Royaume n'était pas au courant des préparatifs, mais Cavour avait envoyé son émissaire, Giuseppe La Farina, pour en suivre les développements. Les rencontres entre le Général et ses plus importants collaborateurs se multipliaient donc dans une atmosphère de semi clandestinité, agitation et impatience. Le Général nous est décrit comme étant préoccupé et soucieux par Abba⁹¹ et Bandi⁹²: « *Il faut beaucoup méditer avant d'entamer des opérations de ce genre... et nous ne devons pas oublier ce qui est arrivé à ceux qui l'ont essayé avant nous* »⁹³, dit-il à ses collaborateurs qui s'attendent à que le Général décide finalement que l'heure du départ est arrivée.

La date initialement prévue pour le départ était le 28 avril, mais Garibaldi change ses plans le 27 avril après l'arrivée d'un télégramme de part de Fabrizi. Le télégramme est défini par Abba « *presque lugubre* »⁹⁴. Son contenu, décodé et interprété par Francesco Crispi, selon la version d'Abba est le suivant: « *Insuccès complet à Palerme et dans les provinces; beaucoup de réfugiés sauvés par les Anglais sont arrivés à Malte* »⁹⁵. Le

⁸⁶ **Carlo Agrati**, *I Mille*, Arnoldo Mondadori, Milano 1988, pp. 24-25

⁸⁷ Exilé à Gênes et originaire de Ascoli Piceno, dans les Etats pontificaux, il avait été Officier sous Garibaldi pendant la défense de la République Romaine en 1849

⁸⁸ Officier d'origine toscane de l'Armée des Savoie, ou il servait en tant que Lieutenant à Alexandrie, il est invité personnellement à participer à l'Expédition par Garibaldi, qui l'avait eu à ses ordres pendant la deuxième guerre d'indépendance italienne, en 1859. Bandi se rend à Villa Spinola et reste à côté de Garibaldi jusqu'à la fin de l'Expédition, en devenant l'un de ses plus proches collaborateurs. Devenu un important journaliste à Livorno, il écrit son livre sur l'Expédition plusieurs années après sa fin et deviendra ainsi une des sources plus précieuses pour cette phase historique. Avant de se joindre à l'Expédition, il avait adhéré depuis longtemps à la "Giovine Italia", association politique d'inspiration républicaine protagoniste du *Risorgimento* fondée par Giuseppe Mazzini.

⁸⁹ **Giuseppe Cesare Abba**, op. cit., p. 59

⁹⁰ **Giuseppe Cesare Abba**, op. cit., p. 57 et **Francesco Crispi**, *Crispi per un antico parlamentare con il suo diario della Spedizione dei Mille*, Edoardo Perino Editore-Tipografo, Roma, 1890, p. 165

⁹¹ **Giuseppe Cesare Abba**, op. cit., p. 60

⁹² **Giuseppe Bandi**, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, con note di **Luciano Bianciardi**, Stampa Alternativa, Viterbo, 2009 p. 17

⁹³ Garibaldi fait ici référence aux Expéditions des Frères Bandiera (1844) et de Carlo Pisacane (1857). Cfr note 70 de ce Chapitre.

⁹⁴ **Giuseppe Cesare Abba**, op.cit., p. 60

⁹⁵ *Ibid.*

malheur en Sicile changeait maintenant tout, parce que le succès de l'Expédition dépendait totalement du succès de la révolte en Sicile contre les Bourbons. Garibaldi savait que sans l'aide des révolutionnaires, il ne pouvait pas espérer vaincre l'armée de François II en Sicile. Son espérance historique, ses possibilités d'action étaient profondément liées aux développements sur l'île. Le Général, par conséquent, « *ordonne d'abandonner les plans, et décide de retourner le 2 mai en Sardaigne. Cavour, qui avait appris la nouvelle, rassura Napoléon III: il n'avait plus à s'inquiéter. Aucune Expédition n'aurait jamais lieu* »⁹⁶. La décision de Garibaldi démoralise tous ses volontaires. Beaucoup d'entre eux accusent le Général de faiblesse et de manque de courage, mais Garibaldi ne change pas d'avis, et les jours suivants sont des jours d'inquiétude et désespoir.

Pourtant, Francesco Crispi, Nino Bixio et quelques autres n'abandonnent pas l'idée de l'Expédition et le 30 avril ils organisent une sorte de Grand Conseil pendant lequel ils montrent au Général « *d'autres messages et documents selon lesquels les insurgent avaient pris la ville de Marsala* »⁹⁷, en essayant de le convaincre que la situation en Sicile était en réalité en faveur des insurgés. Sur la véracité de ces informations, Giuseppe Vecchi a de forts doutes et confie à Baldi que « *à son avis, Crispi cachait quelque chose; et, en effet, beaucoup d'autres personnes aussi pensaient qu'il avait tout inventé* »⁹⁸. Et pourtant, pendant le Conseil, Garibaldi s'exclame d'emblée: « *C'est décidé: on part!* ». Il s'agit bien d'un passage fondamental, d'une contradiction décisive, qui ne passe pas inaperçue dans le récit des différentes sources analysées. Notamment, dans son œuvre *I Mille*, Giuseppe Agrati essaye de comprendre le réel contenu du télégramme de Fabrizi, le comportement de Crispi et les vraies raisons de la décision de Garibaldi⁹⁹. Les informations que Bixio et Crispi montrent au Général pour le convaincre consisteraient principalement en un nouveau télégramme de Fabrizi qui arrive le 29 avril et dont le texte serait le suivant: « *insurrection vaincue à Palerme, mais elle continue dans les autres provinces* »¹⁰⁰. Ce télégramme aurait été la réponse à Francesco Crispi, qui avait eu des doutes sur l'interprétation que lui-même avait donnée du premier télégramme de Fabrizi et, le 29 matin, il lui avait à son tour envoyé un télégramme en lui demandant de mieux expliquer la situation en Sicile. Pourtant, « *il est prouvé que le télégramme de réponse de Fabrizi arrive à Turin seulement après quatre jours* »¹⁰¹, et il est donc impossible que celui présenté à Garibaldi par Francesco Crispi le 29 avril soit authentique. L'hypothèse suggérée par Agrati est donc que Crispi n'aurait pas falsifié le télégramme, mais qu'il se serait aperçu d'une erreur qu'il avait commise pendant le décodage du premier télégramme et en aurait donc rectifié le texte, en simulant qu'il s'agissait d'un nouveau message. Le texte des deux messages, pourtant, est complètement différent et il est difficile de penser qu'une simple erreur de décodage et d'interprétation aurait pu complètement en inverser le sens. Agrati essaye d'apporter des confirmations à son hypothèse, mais semble se rendre compte lui-même de sa faiblesse au moment où il conclut: « *il n'est pas facile d'éclairer ce*

⁹⁶ *Ibid.*, p. 61

⁹⁷ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 30

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ **Carlo Agrati**, op. cit., pp. 46-51

¹⁰⁰ **Carlo Agrati**, op. cit., pp. 51

¹⁰¹ **Carlo Agrati**, op. cit., p. 50

sujet, ni comprendre la raison pour laquelle Garibaldi change définitivement d'avis, ni quelles sont les informations qu'il reçoit entre le 28 et le 29 avril »¹⁰².

Rétrospectivement, il pourrait apparaître normal que Garibaldi change soudainement d'avis en basant ses décisions sur des informations qui restent, dans la meilleure des hypothèses, ambiguës. Des informations que Crispi avait falsifiées ou mal décodées et que ses plus proches collaborateurs soupçonnaient être fausses. Mais il s'agit bien d'un paradoxe, d'une aberration, d'une singularité: pour quelle raison Garibaldi change-t-il d'avis, et décide-t-il de lancer d'une opération de cette importance et si risquée sur une base si peu solide? Parce qu'il croit naïvement aux informations de Crispi, ou à celles du Ministre anglais Hudson¹⁰³? Peut-être, mais cette hypothèse-ci est facile à réfuter: à la fin du mois d'avril la révolte en Sicile avait effectivement échoué¹⁰⁴: il faudrait donc se figurer que le Ministre anglais ait poussé Garibaldi à partir alors qu'il ne connaissait pas la situation réelle en Sicile. Ou, en alternative, qu'il la connaissait et ait malgré tout trompé Garibaldi, comme Crispi. Dans les deux cas, Garibaldi aurait été manipulé, ou trompé. Mais Garibaldi avait une capacité d'intuition, de comprendre les hommes, une intelligence, une lucidité incompatible avec une telle naïveté. L'hypothèse qui nous semble la moins réfutable est, plutôt, que la décision finale de lancer son Expédition en Sicile est prise par Garibaldi sur la base d'une information que même lui savait être probablement fausse. Le témoignage de Crispi à cet égard est incomplet, peu crédible, et renforce cette dernière hypothèse: selon lui, Garibaldi lui aurait demandé pourquoi il était le seul à insister si fortement pour que l'Expédition parte, et Crispi l'aurait convaincu simplement avec cette réponse: « *Parce que je suis profondément convaincu que l'Expédition sera grandement utile à la Patrie et vous couvrira de gloire* »¹⁰⁵.

Garibaldi pourrait avoir changé d'avis simplement pour ne pas décevoir ses hommes, poussé par leur enthousiasme; parce qu'il savait que le moment parfait pour entamer une entreprise importante n'existe simplement pas; parce qu'il était un homme d'action et aimait le risque; ou simplement parce qu'il le voulait, pour des raisons peut-être pas rationnelles, qu'il n'est pas possible de reconstruire jusqu'au bout même en analysant les mémoires de Garibaldi¹⁰⁶. Finalement, le choix d'action de Garibaldi reste impondérable. Ce choix coupe le passé du futur et réduit les possibilités à une seule, celle d'un futur où l'Expédition aura effectivement lieu. Vue dans la direction d'analepse, du présent au passé, et en essayant d'annuler l'effet de la probabilité rétrospective, cette décision demeure mystérieuse: ce sont les passés possibles qui deviennent multiples. Le seul à savoir ce qu'il s'est passé serait Garibaldi, et peut-être même pas lui. Dépouillées de la narration que nous pouvons en faire rationnellement après coup, beaucoup des décisions

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ Selon **Francesco Crispi** (cfr. op. cit., p. 172), Garibaldi était constamment renseigné sur la révolte en Sicile par le Ministre britannique James Hudson

¹⁰⁴ la révolte en Sicile avait commencé le 4 avril 1860 auprès du Monastère de la Gancia; deux jeunes révolutionnaires, Francesco Riso et Salvatore La Placa, avaient organisé un groupe de volontaires et avaient eu un premier affrontement victorieux contre les milices des Bourbons; mais « *très tôt, la révolte fut matée, les rebelles tués ou capturés, l'état d'urgence déclaré et beaucoup de citoyens arrêtés à Palerme* ». Cfr. **Giuseppe Cesare Abba**, op. cit., p. 35

¹⁰⁵ **Francesco Crispi**, op. cit., p. 167

les plus importantes dans nos vies restent, même à nos propres yeux, mystérieuses. Il s'agit, plutôt, d'un passage compatible avec le concept de hasard subjectif que nous avons développé dans le Chapitre II, la forme contingente et unique d'une coupure entre plusieurs passés possibles et un seul futur.

3. Les derniers préparatifs et l'embarquement à Quarto

L'Expédition est donc décidée, et les jours à partir du 30 avril sont fondamentaux pour fixer ses derniers préparatifs: ces jours de retard permettront à Garibaldi de rassembler davantage d'hommes et d'obtenir de Giovanni Battista Fauché¹⁰⁷, l'administrateur de la société de navigation *Rubattino*, un deuxième pyroscaphe, le *Lombardo*, au lieu du seul *Piemonte* prévu par les accords initiaux¹⁰⁸. « Ces journées semblaient du temps perdu, mais elles furent au contraire providentielles, permettant une préparation moins improvisée et de gagner du temps pour rassembler davantage d'hommes¹⁰⁹: un nombre inférieur d'hommes n'aurait pas été suffisant pour gagner la bataille de Calatafimi »¹¹⁰. Ces quelques jours en plus, des changements initiaux infimes dans la complexité des événements,



L'Expédition de Quarto à Marsala – (Image C. Agrati « I Mille », op. cit.)

auront des conséquences disproportionnées: l'enchaînement d'événements qui va conduire au succès de débarquement à Marsala, comme nous le verrons, montre qu'un jour en moins, ou en plus, aurait pu déterminer une issue complètement différente. C'est un ensemble de circonstances en ligne avec les caractéristiques du hasard chaotique, comme nous l'avons défini dans le Chapitre II.

¹⁰⁶ Giuseppe Garibaldi, *Memorie autobiografiche*, ed. G. Barbera, Firenze, 1888, p. 334-335-336

¹⁰⁷ Fauché, patriote d'idées libérales, avait été choisi par Raffaele Rubattino pour ses qualités d'administrateur expert dans le moment de difficulté financière que sa compagnie traversa après la perte du pyroscaphe *Cagliari* utilisé par Carlo Pisacane pour son Expédition de 1857. Garibaldi s'était adressé à Fauché dès les premiers jours à Villa Spinola pour obtenir les deux bateaux. Après le départ de l'Expédition de Garibaldi, Fauché est renvoyé par la Compagnie qui l'accuse d'avoir opéré contre ses intérêts. Il rejoindra l'Expédition en Sicile le 30 de juin, et Garibaldi le nommera Commissaire Général de la Marine puis Ministre.

¹⁰⁸ Giuseppe Bandi, op. cit., pp. 30-31

¹⁰⁹ 1089 en total, contre le 200 initialement prévus.

¹¹⁰ Carlo Agrati, op. cit., p. 53

La nuit entre le 5 et le 6 mai Bixio avec ses hommes simule le vol des deux bateaux *Piemonte* et *Lombardo*. Ce « vol » se réalise en réalité avec l'accord de Fauché, de façon à ne pas l'exposer à la réaction de la Compagnie *Rubattino*¹¹¹, et à pouvoir rejeter toutes les accusations de complicité que Napoléon III ou François II auraient pu porter au Royaume de Savoie après avoir appris l'Expédition. Giuseppe Cesare Abba participe aux opérations de Bixio et nous décrit en détail les événements: il y avait un vieux bateau échoué, le *Joseph*, près du *Piemonte* et du *Lombardo*, à quai dans le port de Quarto. Les ordres de Bixio étaient clairs. Il devait tout d'abord s'emparer du *Joseph* et, en l'utilisant comme base d'appui « *se jeter avec les revolvers sur les deux bateaux, simuler une attaque, faire semblant de forcer l'équipage à bord à démarrer les moteurs, lever l'ancre, se préparer pour le départ* »¹¹². Mais l'opération se déroule avec difficulté¹¹³ et les bateaux sortent du port avec un grand retard, à 4 heures du matin: l'aube est désormais proche et l'opération risque d'être annulée¹¹⁴: selon les plans, tout devait se dérouler pendant la nuit et loin des zones plus contrôlées par les autorités. Carlo Agrati, examinant des documents longtemps négligés¹¹⁵, démontre qu'en réalité les autorités interviennent: alarmé par le bruit dans le *Piemonte* et le *Lombardo*, un bateau de la Capitainerie avec un Carabinier à bord, en service auprès du port de Gênes, inspecte le *Piemonte* et y trouve les hommes de Bixio armés. L'équipage prend initialement en otage le Carabinier mais ensuite le libère, et le Carabinier informe immédiatement son Commandant. Les rapports pour les autorités militaires et le Ministère sont donc préparés, mais ne sont finalement pas envoyés parce que les Carabiniers pensent qu'il s'agit d'une opération secrète autorisée par le Gouvernement, et ils ont peur de la faire échouer. « *Tout considéré, ils décident de déchirer les rapports et de maintenir le secret sur ce qui était arrivé* »¹¹⁶. L'épisode montre clairement que « *ni le commandement des Carabiniers ni la Capitainerie avaient reçu aucun ordre concernant l'Expédition [...]. La conduite des autorités était inspirée par la décision de ne pas voir, ne pas écouter, ne prendre pas d'initiatives: autorisations et prohibitions étaient également exclues* »¹¹⁷. Garibaldi dans ses mémoires s'exprimera ainsi en se référant à cet épisode: « *ces sont des faits plus faciles à décrire qu'à faire, et il fallut beaucoup de sang-froid, d'habileté et de chance* »¹¹⁸.

Pendant que Bixio et ses hommes conduisaient leur opération, Garibaldi avait confié une autre tâche à quatre de ses hommes, et envoie Bandi pour les rejoindre et aider: il s'agit d'une autre mission importante qui se révélera également rocambolesque: couper les fils du télégraphe près de Quarto, pour retarder le plus possible la transmission de

¹¹¹ Dans la reconstruction de Francesco Crispi (cfr. op. cit., p. 168), le propriétaire de la Compagnie Raffaele Rubattino lui-même autorise l'opération de Bixio.

¹¹² Giuseppe Cesare Abba, op. cit., pp. 73, 74

¹¹³ Carlo Agrati, op. cit., p. 68-72

¹¹⁴ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 43. Dans la description que fait Crispi de l'opération (cfr. Francesco Crispi, op. cit., p.168), tout se déroule au contraire sans difficultés.

¹¹⁵ Il s'agit d'une brochure comprenant les mémoires d'un des Carabiniers de la Station de Gênes et le journal de bord du *Piemonte* (cfr. Carlo Agrati, op. cit., p. 73)

¹¹⁶ Carlo Agrati, op. cit., p. 74

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 75

¹¹⁸ Giuseppe Garibaldi, *Memorie autobiografiche*, ed. G. Barbera, Firenze, 1888, p. 337

l'information du départ des deux bateaux que quelqu'un aurait pu envoyer à François II ou Napoléon III. Bandi et les autres volontaires sont repérés par deux gardes et l'opération risque d'échouer, mais Bandi porte l'uniforme d'Officier du Royaume de Savoie, les gardes hésitent et, face aux explications de Bandi et aux menaces de ses compagnons, s'éloignent en se plaignant¹¹⁹.

Les deux bateaux quittent finalement le port, en se dirigeant vers le point désigné pour l'embarquement de Garibaldi lui-même. Une fois au large, Garibaldi demande, soucieux, combien sont les hommes à bord. Quand un de ses Officiers lui répond: « *Plus de 1000, équipage inclus* »¹²⁰ il semble pousser un soupir de soulagement, heureux et incrédule en même temps, surpris lui-même par les événements. Bandi, qui à ce moment-là est près de lui, imagine la Fortune qui s'approche à son oreille en lui murmurant clairement « *Ose, et je serai avec toi, parce que je t'aime* »¹²¹.

La réussite du vol des deux bateaux, en effet, est compatible avec le concept de hasard objectif que nous avons développé dans le Chapitre II. L'ampleur de l'opération de Nino Bixio et le fait de ne pas avoir reçu aucune instruction spécifique par leur supérieurs amène les Carabiniers et le Commandant de la Capitainerie à penser qu'il s'agissait peut-être d'une opération clandestine autorisée par le Gouvernement, mais un raisonnement différent, où un peu plus de zèle, auraient facilement pu les amener à envoyer le rapport au Ministère, en bloquant ou en retardant ainsi l'Expédition. Ils ne le font pas, ce qui est une grande chance pour Garibaldi: en absence d'ordres clairs, un élément d'indépendance fait surface dans le système de vigilance des autorités piémontaises, et cette indépendance ouvre les portes au hasard objectif.

4. Le ravitaillement en fusils et munitions à Talamone

Le *Piemonte* et le *Lombardo* avaient à bord de nombreux fusils, mais ils étaient en très mauvaises conditions, et sans aucune munition. Les bons fusils avec les munitions auraient dû être fournis au large de Quarto, immédiatement après le départ¹²², mais encore une fois les événements n'avaient pas suivi le cours souhaité: au moment du rendez-vous, les bateaux portant cette cargaison n'étaient pas là. Qu'était-il arrivé? Le soir du jour précédent, le 5 mai, Nino Bixio avait demandé à un groupe de jeunes volontaires de se rendre auprès du pont de Sori où, selon les plans, ils auraient dû rencontrer deux hommes avec des caisses de munitions. Ces hommes auraient dû charger les caisses sur des bateaux et rejoindre en mer le *Piemonte* et le *Lombardo*. Pourtant, après la rencontre, les deux hommes s'échappent et laissent les volontaires et leur charge de munitions sur les bateaux, qui sont dirigés par l'équipage dans la direction de Sestri Ponente, à Ouest, opposée à celle

¹¹⁹ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 40

¹²⁰ *Ibid.*, pag. 42

¹²¹ *Ibid.*

¹²² *Ibid.*, p. 37

prévue pour se joindre au *Piemonte* et au *Lombardo* qui dirigeaient vers sud-est, au large de Portofino.

Selon la reconstruction des événements faite par Giuseppe Cesare Abba et par Garibaldi lui-même¹²³, le but des deux hommes, des contrebandiers, était simplement de profiter du bas niveau de vigilance sur les côtes de Gênes que Garibaldi avait demandé pour couvrir l'opération, afin de débarquer en toute quiétude une grande quantité de marchandises de contrebande¹²⁴¹²⁵. Des explications moins réfutables sont possibles: les deux hommes, notamment, auraient pu informer les autorités du plan de Bixio et avoir reçu l'ordre du Royaume de Savoie d'empêcher l'approvisionnement, comme Francesco Crispi semble le suspecter¹²⁶. Les Mille étaient maintenant sans munitions, et Garibaldi devait trouver une solution sur le coup, parce qu'il n'avait pas prévu de plan alternatif. Le récit des sources nous décrit un Garibaldi qui ne sait pas quoi faire. Il propose initialement à Bandi d'aller à Siena, en débarquant à Piombino, ensuite à l'Île d'Elba, puis à Portoferraio, ou à Longone, mais Bandi connaît bien ces localités et il sait qu'ils y trouveraient des commandants opposés à leur cause. L'improvisation qui règne à ce moment est bien perceptible dans le dialogue entre Garibaldi et Bandi, dont ce dernier rend compte: « *Qu'est-ce que vous pensez de Talamone ? Il y a un beau Golfe, et il devrait y avoir un fort [...], connaissez-vous quelqu'un à Orbetello ?* » Et Bandi: « *oui ! Celui qui commande le fort est Giorgini, frère d'un de nos professeurs qui fut toujours libéral, c'est un homme de bien, nous réussirons facilement à le convaincre* »¹²⁷¹²⁸.

C'est donc ainsi que Garibaldi décide de faire escale à Talamone¹²⁹, près du fort d'Orbetello, comprenant un dépôt d'armes et munitions de l'armée du Royaume de Savoie. Le Colonel hongrois Turr¹³⁰ y est envoyé avec une lettre de Garibaldi pour le Lieutenant-Colonel Giorgini. Dans cette lettre, il demande, au nom du Roi et de la grandeur de la Patrie, de lui fournir toutes les armes et les munitions possibles. Giorgini reste choqué et refuse: on lui demandait, en effet, de contrevenir à tous les ordres et les consignes qu'il avait en tant que responsable du dépôt d'armement. Le Colonel Turr fait alors recours à toutes ses qualités diplomatiques: il rappelle à Giorgini l'impossibilité de mener l'Expédition à bien sans son aide, son importance pour la Patrie, le fait qu'un échec aurait été sa responsabilité aux yeux du roi Vittorio Emanuele II, qui la voulait fortement. Et il écrit devant lui une lettre adressée à l'aide de camp du roi: « *Mon Cher Trecchi*¹³¹, dites à Sa Majesté que les munitions qui nous étaient destinées sont restées à Gênes; maintenant, nous prions Sa Majesté de bien vouloir ordonner au Commandant du fort d'Orbetello de

¹²³ Giuseppe Garibaldi, *I Mille*, Tip. E Lit. Camilla e Bertolero, Torino, 1874, p. 10

¹²⁴ Giuseppe Cesare Abba, op. cit., p. 89

¹²⁵ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Voltorno: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, p. 121

¹²⁶ Francesco Crispi, op. cit., p. 172

¹²⁷ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 46

¹²⁸ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Voltorno: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, p. 23

¹²⁹ Giuseppe Cesare Abba, *Storia dei Mille*, Greenbooks Editore (I-Book), p. 190

¹³⁰ Volontaire et rebelle hongrois, représentant d'un peuple qui partage avec l'Italie la lutte contre la domination de l'Autriche des Habsbourg. Turr avait combattu pendant la Deuxième Guerre d'Indépendance italienne avec Garibaldi dans ses "Chasseurs des Alpes".

¹³¹ Aide de Camp du Roi Vittorio Emanuele II

lui remettre tout ce qu'il pouvait de son arsenal»¹³². Giorgini est donc amené à Talamone pour voir les « Mille » et parler directement avec Garibaldi. Il confie en cette occasion ses préoccupations et son scepticisme sur la réussite de l'Expédition à Bandi, qui essaye à son tour de le convaincre¹³³. Finalement, Giorgini¹³⁴ cède: armes et munitions sont chargées sur les deux bateaux. Mais il reste un problème: les armes et les munitions sont indispensables, mais le charbon pour alimenter les chaudières des deux bateaux l'est aussi. Garibaldi, après avoir quitté Talamone, décide alors de faire une autre escale au dépôt de charbon de Santo Stefano, tout proche d'Orbetello. Ici, ce sont Bandi et Bixio qui essaient de convaincre le gardien à de leur remettre ce dont ils avaient besoin. Le gardien s'y oppose à son tour, et cette fois-ci ce n'est pas la diplomatie de Bandi qui emporte la décision, mais les méthodes plus directes et violentes de Nino Bixio, qui se jette sur le gardien et le force à ouvrir le magasin sans perdre plus de temps.

Dans cette phase, on voit bien que l'Expédition des Mille est encore très mal organisée, à bien des égards improvisée. En plus, le champ d'influence que chacun des acteurs est en mesure d'exercer est affaibli par leur action croisée sur les mêmes individus, ce qui crée des trous de pouvoir, des degrés de liberté, d'indépendance, des systèmes de loyauté concurrents. Garibaldi est en même temps un Général de l'Armée du Royaume de Savoie et un rebelle. Le Roi approuve secrètement l'Expédition, mais son Président du Conseil l'entrave. Bandi déserte de l'Armée de Savoie en Toscane mais garde son uniforme et utilise son rôle militaire pour le succès de l'Expédition, parce qu'il se sent loyal à la cause italienne, à Garibaldi et au Roi. L'aide du Lieutenant Giorgini à Talamone est possible pour des raisons similaires. On voit donc comment l'Expédition se déroule dans un environnement caractérisé par la présence et l'interaction de champs d'influence qui sont faibles et ont tous un niveau élevé d'indépendance entre eux: un environnement idéal pour que le rôle du hasard objectif soit structurant.

C'est seulement à Talamone que Garibaldi organise, pour la première fois, ses volontaires, son champ d'influence: la composition en est détaillée par Giuseppe Cesare Abba: le chef de son Quartier Général Général était le Colonel Stefano Turr, hongrois, et le Chef de son Etat-major, le lombard Colonel Giuseppe Sirtori¹³⁵. Ils encadrent leurs hommes en neuf compagnies: Nino Bixio, de Gênes, Commandant de la première; Jacopo Sgarallino, de Livorno, la seconde; Francesco Stocco, de Calabre, la troisième; Giuseppe La Masa, de Sicile, la quatrième; la Cinquième était commandée par Francesco Filippo Anfossi, de Nice, la sixième par Giacinto Carini, Sicilien, la septième par le lombard Benedetto Cairoli et la huitième par Francesco Nullo, lui aussi lombard. La compagnie des Carabiniers de Gênes, commandée par le mazzinien Antonio Mosto, était la neuvième. L'Expédition n'incluait pas, à ce moment-là, une Cavalerie, mais une unité de 23 hommes composait les « Guides », commandés par Giuseppe Missori. L'Artillerie (constituée par

¹³² Giuseppe Cesare Abba, *Storia dei Mille*, Greenbooks Editore (I-Book), p. 192

¹³³ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 42

¹³⁴ Giorgini sera arrêté suite à sa décision et ne sera libéré qu'après quelques mois, suite au succès de l'Expédition et à l'unification de l'Italie.

¹³⁵ Ancien prêtre, il avait participé à la défense de Venise pendant la Première Guerre d'Indépendance italienne. Exilé à Paris, il avait assisté à la fin de la IIe République française et à la montée en puissance de Napoléon III.

une couleuvrine apportée de Gênes et trois canons pris à Talamone) était commandée par Vincenzo Orsini et était composée par une trentaine d'hommes, dont un tiers de jeunes étudiants de mathématiques. Aux compagnies de combat, s'ajoutait un petit service d'Intendance et un Corps sanitaire. Une vingtaine d'hommes composaient enfin le Génie : il s'agissait d'ouvriers, d'ingénieurs, de mécaniciens. Les commandants des compagnies et les cadres étaient tous officiers et soldats experts et très soudés, souvent pour avoir combattu ensemble pendant la 1^{ère} Guerre d'Indépendance. Plus de la moitié des volontaires appartenaient à l'élite bourgeoise et intellectuelle : professeurs, ingénieurs, avocats, écrivains, artistes. 350 d'entre eux venaient de Lombardie, 160 de Gênes, 100 de Naples et Sicile, le reste des autres Provinces du Nord et du centre d'Italie¹³⁶. Avant de partir Garibaldi constitue aussi une petite unité de 60 hommes, commandés par Zambianchi, qu'il laisse en Toscane avec la mission d'essayer de fomenter une révolte dans l'Etat pontifical, en vérifiant en même temps si les conditions étaient favorables pour une attaque vers Rome. Même en cas contraire, la mission aurait pu empêcher une intervention du Pape en faveur de François II. À défaut d'un entraînement militaire classique et très souvent d'une vraie expérience militaire, la force des Mille réside dans leur motivation, leurs idéaux et la confiance absolue en Garibaldi, qui se lance dans cette aventure à l'âge de 52 ans et porte avec soi une aura de mythe.

5. La navigation vers Marsala

Le 9 mai, le *Piemonte* et le *Lombardo* prennent finalement de nouveau le large en direction de la Sicile. Durant la navigation, les principaux dangers auxquels l'Expédition est confrontée sont liés à la possibilité d'être interceptés par la Marine des Bourbons. « *Le Piemonte naviguait superbement, comme s'il avait conscience de la Fortune qu'il portait. Ah ! S'il croisait la Marine Napolitaine!* »¹³⁷, s'exclame Abba dans ses « Notarelle ». Garibaldi est bien conscient de ce danger, et pour l'éviter il choisit la direction de la Sardaigne et puis du Cap Bon, en Tunisie¹³⁸. Sur les raisons pour lesquelles la Marine de François II ne réussit pas à intercepter l'Expédition, les historiens ont formulé plusieurs explications possibles. Les Bourbons avaient sûrement une flotte en mesure, s'ils le voulaient, de tuer l'aventure de Garibaldi dans l'œuf. Néanmoins, ils n'y arrivent pas, ce qui ouvre différentes hypothèses: la plus réfutable est celle que la Marine du Royaume de Sardaigne, commandée par Carlo Pession di Persano, avec son groupe de trois frégates, aurait protégé l'Expédition. Bandi, à ce sujet, est très clair et s'exprime ainsi: « *Le fait que Persano surveillât de loin les deux bateaux de Garibaldi, personne ne pourra le nier. Mais qu'à cette mystérieuse escorte on devrait attribuer le succès de l'entreprise, personne qui soit sain d'esprit ne pourrait l'affirmer* »¹³⁹. Nous avons déjà vu comment Cavour et son Gouvernement s'opposaient à ce stade à l'Expédition, même si le Roi était discrètement en

¹³⁶ Giuseppe Cesare Abba, *Storia dei Mille*, Greenbooks Editore (I-Book), p. 121-128

¹³⁷ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Volturno: notarelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, pag. 26

¹³⁸ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 68

¹³⁹ *Ibid.*, p. 81

sa faveur. C'est dans ce contexte que le 18 avril, Cavour avait envoyé en Sicile deux navires de combat, le *Governolo* et le *Authion*. Les deux bateaux avaient officiellement la tâche de protéger les citoyens du Royaume face à la révolte qui venait de se déclencher sur l'île¹⁴⁰, mais en réalité leurs ordres étaient de renseigner sur les forces dans cette région. De plus, Persano avait reçu l'ordre explicite d'arrêter Garibaldi si jamais il avait fait escale en Sardaigne. Le texte du télégramme envoyé par Cavour au Gouverneur de Cagliari est le suivant: « *Garibaldi a pris la mer en direction de la Sicile avec 400 volontaires, sur deux bateaux de la compagnie Rubattino. S'il fait escale dans l'un des ports de la Sardaigne, arrêtez-le. Si nécessaire, je vous autorise à utiliser l'escadre commandé par le Comte Persano. N'arrêtez pas l'Expédition en mer, mais seulement si elle touche un port* »¹⁴¹. Le 11 mai, suite à la requête de Persano d'avoir la confirmation des ordres reçus, Cavour répond en confirmant ses dispositions¹⁴².

Une deuxième hypothèse qui expliquerait l'incapacité de la Marine des Bourbons d'intercepter les vapeurs de Garibaldi pourrait être que la Marine anglaise aurait protégé l'Expédition. En effet, le Contre-Amiral George Rodney Mundy, Commandant adjoint de la *Mediterranean Fleet* de la *Royal Navy*, avait reçu l'ordre de son Gouvernement d'utiliser la majeure partie de sa flotte pour croiser dans la mer Tyrrhénienne et dans le canal de Sicile, en faisant de nombreuses escales, à des fins dissuasives et de renseignement aussi bien que pour affaiblir la capacité de réaction des Bourbons¹⁴³. L'efficacité de cette dissuasion est d'ailleurs à remettre en question: la flotte anglaise ne pourra rien quand les 1000 volontaires du groupe de volontaires de Garibaldi *Corte*¹⁴⁴, un mois plus tard, seront interceptés et capturés par la Marine de François II¹⁴⁵.

En essayant d'avancer une troisième hypothèse, moins réfutable, nous pourrions considérer qu'après tout, la « probabilité rétrospective » pousse à exagérer l'importance de la menace que l'Expédition constituait aux yeux des Bourbons. Nous savons ce qui s'est passé après, mais pour les Bourbons, qui avaient été informés du départ de l'Expédition, il s'agissait peut-être seulement de deux bateaux avec quelques centaines de volontaires mal organisés. En suivant cette ligne logique, la marine des Bourbons n'aurait pas intercepté les deux vapeurs, même si elle avait pu le faire, parce qu'elle avait sous-estimé la menace qu'ils constituaient. Il faut considérer, en plus, que vu la route que Garibaldi avait choisie, en cas d'interception il n'aurait été pas facile pour les Bourbons de justifier une attaque ou la capture des Mille. Garibaldi aurait pu facilement tout nier et prétendre se diriger simplement vers la Sardaigne et puis en Tunisie (Garibaldi arrive en effet jusqu'à quelques

¹⁴⁰ **Roberto Martucci**, *L'invenzione dell'Italia unita: 1855-1864*, Sansoni, Firenze, 1999, p. 153

¹⁴¹ **Giuseppe Cesare Abba**, *Da Quarto al Voltorno: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, p. 130 (commentaire n. 75 par **Luigi Russo**)

¹⁴² **Carlo Pession conte di Persano**, *La presa di Ancona: Diario privato politico-militare*, Edizioni Studio Tesi, Pordenone, 1990, pp. 78-79.

¹⁴³ **Alberto Santoni**, *Storia e politica navale dell'età moderna: XV-XIX secolo*, Ufficio storico della marina militare, Roma, 1998, p. 305.

¹⁴⁴ cfr. **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 75. Partis de Gênes la nuit du 8 au 9 juin, les 1000 de Corte, embarqués sur les navires *Franklin* et *Charles and Jane*, avaient été interceptés près de Capo Corso, incarcéré à Gaeta et puis libérés. Le *Franklin* serait plus tard utilisé par Garibaldi pour le débarquement en Calabre.

¹⁴⁵ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 384 (commentaire n. 8 par **Luciano Bianciardi**)

dizaine de miles de Cap Bon)¹⁴⁶. En d'autres termes, suivant cette troisième hypothèse, la probabilité que deux bateaux et un millier d'hommes suffisent à conquérir la Sicile est bien plus faible que nous ne le pensons rétrospectivement. Au moment où elle se manifeste, elle est une aberration et donc les Bourbons la considèrent tout simplement comme impossible : mais cette troisième hypothèse est fortement réfutée par les sources. La Marine des Bourbons avait pleine conscience du danger que l'expédition pouvait représenter pour le Royaume des deux Siciles: depuis la moitié du mois d'avril, le Ministre des Bourbons à Turin tenait au courant le Roi François II des préparatifs en cours: le 20 avril, le Roi met en garde le Gouverneur de Palerme, Fabrizio Ruffo, prince de Castelcicala, sur la possibilité que Garibaldi arrive à Messina à bord d'un navire russe, où il sera rejoint par des volontaires provenant de Gênes et par cinq cents volontaires amenés en Sicile par un bateau anglais. Mais le 24 avril Castelcicala reçoit un autre message, dans lequel on le prévient que Garibaldi est peut-être déjà à Palerme sur des navires du Royaume de Savoie. Sauf que le consul de Venise informe que l'Expédition est déjà partie de Gênes, tandis que selon d'autres informations encore, Garibaldi se trouve à Tunis d'où il compte organiser son opération. Enfin, le 30 avril le Roi avise Castelcicala que cinq bateaux sont partis de Cagliari pour la Sicile et recevront 22000 fusils provenant de Marseille, tandis que Garibaldi est encore à Gênes et qu'il va débarquer sur la péninsule italienne et non pas en Sicile¹⁴⁷. On voit bien que le Royaume des Bourbons est peut-être conscient de la menace, mais il est aussi intoxiqué par les informations, et il reste paralysé. Mais cette explication ne suffit encore à expliquer l'inefficacité du dispositif naval des Bourbons.

L'organisation, la posture, la situation de la Marine des Bourbons pendant toute la navigation de Quarto à Marsala ont été exactement reconstituées par Carlo Agrati: il s'agit de 14 navires et deux remorqueurs dédiés à la surveillance, mais tout ce dispositif a été dispersé en plusieurs zones, les navires ont des difficultés de communication avec le commandant de la flotte (embarqué sur le seul navires à voiles, le plus lent, ce qu'Agrati définit comme « *l'erreur le plus grave* »¹⁴⁸), et ne disposaient pas de troupes amphibies. En bref, « *tout le service de surveillance était conduit avec une grande négligence* »¹⁴⁹. L'hypothèse moins réfutable est que l'absence d'ordre clairs, causée par l'intoxication de l'information et par le faible champ d'influence exercé par François II, ouvre un espace à l'indépendance dans les et entre les systèmes, et donc au hasard objectif. Les 1000 volontaires du groupe *Corte* sont interceptés en juin par hasard, et pour la même raison la traversée de Garibaldi ne l'est pas.

Le danger d'une interception par la Marine des Bourbons ne fut pas le seul ni le plus grave péril pour la navigation des Mille. Selon Giuseppe Cesare Abba, les deux Capitaines Garibaldi et Bixio, en s'éloignant de la Sardaigne, se rencontrent pour coordonner leur navigation, effectuée sans feux de position pour ne pas se signaler à la

¹⁴⁶ Sur la distance des côtes de la Tunisie à laquelle Garibaldi arrive, Agrati observe qu'elle n'aurait pas pu être inférieure à 70 miles (Carlo Agrati, op. cit., pag. 149)

¹⁴⁷ Carlo Agrati, op. cit, p. 159

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Ibid*, p. 163

flotte ennemie. Successivement, le *Piemonte* s'éloigne beaucoup du *Lombardo* à cause de la chute d'un homme en mer, qui ralentit ce dernier. Le *Piemonte* continue donc à se diriger vers les îles de Marettimo et Favignana, jusqu'à perdre complètement de vue le *Lombardo*. Selon le journal de bord du *Piemonte*, ce dernier s'arrête enfin pour attendre le *Lombardo*, tandis que selon Crispi¹⁵⁰, le *Piemonte* fait demi-tour à la recherche du *Lombardo* qui, une fois repéré, prend le *Piemonte* pour un navire des Bourbons: Garibaldi dans ses Mémoires confirme cette dernière version¹⁵¹. Les deux bateaux s'approchent, enfin, sans se reconnaître. A bord du *Piemonte*, « le Général commence à sembler inquiet, et donne l'ordre de charger les canons et les fusils [...] et d'arrêter les moteurs. Nous étions à l'arrêt, au milieu d'une obscurité presque complète. Cela fut un moment d'anxiété terrible, et j'ai encore un frémissement quand je me le rappelle. À un moment donné une immense masse noire passe près de nous et commence à tourner au tour de nous. Cet énorme fantôme était tout autour de nous, il nous enveloppait, en silence, et il semblait prêt à nous attaquer. [...] S'agissait-il d'un navire de la flotte de Naples qui nous chassait ? Nous le soupçonnions en ce moment, et le même Garibaldi le pensait, et ainsi il commença sa manœuvre. On s'attendait d'un moment à l'autre à une rafale de coup de mitraille, ou à une grande collision. Tout à coup, un des marins reconnaît le Capitaine Bixio à bord du navire fantôme. C'était le *Lombardo*, qui par erreur avait suivi un croiseur au lieu du *Piemonte* et l'avait ainsi perdu de vue »¹⁵². Le même incident manqué nous est décrit par Abba, qui se trouve à bord du *Lombardo*: « Voilà tout à coup un navire qui arrive en furie. Les Bourbons ? Le navire arrivait contre nous à droite [...] Il était prêt sûrement à quelque tragédie ; à se faire sauter en air, et nous avec elle [...]. Je n'ai pas compris ce qui est arrivé après, seulement j'ai entendu Bixio crier : « Général ! » ce navire était le *Piemonte*. Le Général s'était éloigné en exploration, il avait croisé la Marine des Bourbons et il était retourné nous chercher pour se joindre à nous¹⁵³ ». C'est seulement grâce à Augusto Elia, le timonier du *Lombardo*, que l'accident est évité : il reconnaît le son de la cloche du *Piemonte* et prévient Bixio¹⁵⁴.

Sur la dynamique exacte de l'accident les sources divergent donc légèrement. Néanmoins, toutes sont en accord sur le fait que dans la nuit du 9 au 10 mai les deux bateaux ont risqué une collision, ou de s'attaquer par erreur¹⁵⁵. Dans un système déjà caractérisé par une forte indépendance entre systèmes, et donc par un important rôle du hasard objectif, l'erreur de coordination entre les deux bateaux des Mille ajoute un coefficient d'aléatoire qui risque de faire échouer l'Expédition peu avant le débarquement à Marsala. Or, encore une fois, c'est la Fortune qui intervient: « la bonne Fortune d'Italie avait détourné de nos têtes une tragédie immense, qui aurait pu bouleverser et jeter en air tous les brillants intentions de Garibaldi »¹⁵⁶.

¹⁵⁰ Francesco Crispi, op. cit., p. 174-175

¹⁵¹ Carlo Agrati, op. cit, p. 142-43

¹⁵² Giuseppe Bandi, op. cit., p. 74

¹⁵³ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Volturmo: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, p. 28

¹⁵⁴ Augusto Elia, *Ricordi di un garibaldino dal 1847 al 1900*, Tipo – Litografia del Genio Civile, Roma 1904, pp. 21-22

¹⁵⁵ Carlo Agrati, op. cit, p. 142-148

¹⁵⁶ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 75

6. Le débarquement à Marsala

Le moment du débarquement est finalement arrivé. Marsala était un port de possible débarquement dont Bandi avait déjà entendu parler pendant les phases initiales de la navigation: «*allons-nous débarquer à Marsala?*»¹⁵⁷ avait-il demandé au timonier du *Piemonte* une fois au large des côtes de la Toscane. Le timonier lui avait répondu ainsi: «*Moi, je ne sais rien. Je ne sais même pas en quelle direction on va maintenant. La Sardaigne, peut-être l'Afrique, seulement Garibaldi le sait* »¹⁵⁸. Le choix de Marsala comme point de débarquement, selon De Cesare¹⁵⁹ «*fut accidentel [...]. Le point de débarquement initialement désigné était Porto Palo*¹⁶⁰, *entre Sciacca et Mazara, près de Selinunte ; il fut décidé de descendre à Marsala seulement le 11 de mai matin, quand, rencontré auprès des îles Egades un navire anglais provenant de Marsala, Castiglia lui demanda si des navires napolitains s'y trouvaient, et il lui fut répondu qu'il n'y en avait pas* ». Différemment, selon le témoignage de Francesco Crispi¹⁶¹, la destination initialement prévue aurait été changée parce-qu'«*un espion était parmi nous, et le Gouvernement de Naples était informé de ce plan* »¹⁶². En poursuivant donc la navigation vers Marsala, selon la reconstruction de De Cesare «*Garibaldi s'aperçoit de la présence de deux navires de guerre, avec mâture blanche, et croit d'avoir été trompé par les Anglais qu'il avait rencontrés auparavant* »¹⁶³. C'est à ce moment-là que Garibaldi arrête un bateau de pêche provenant de Marsala pour savoir quelle était la situation. L'homme à bord, Alberto Strazzerà, l'informe que les seuls deux navires militaires présents dans le port étaient anglais, que deux navires napolitains étaient partis en direction de Sciacca et Girgenti pendant la nuit et que des milices qui étaient dans la ville depuis le jour précédent avait quitté la ville de Marsala en direction de Trapani le jour précédent. La reconstruction des évènements de Giuseppe Cesare Abba¹⁶⁴ et Bandi¹⁶⁵ confirme cet épisode, avec des petites différences sur la séquence des évènements, que le journal de bord du *Piemonte*¹⁶⁶ contribue à éclairer: «*à 10.15, l'équipage aperçoit un schooner anglais dont il approche pour demander des informations sur les deux navires militaires, et les Anglais les informent qu'il s'agit de bateaux anglais. Ensuite, ils approchent un bateau de pêche et ils obligent l'homme à bord à monter sur leurs bateaux. L'homme les informe qu'une*

¹⁵⁷ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 67

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ Raffaele de Cesare, *La fine di un regno*, Longanesi, Milano, 1909, pp. 746-747

¹⁶⁰ En réalité, avant de rencontrer le navire anglais, Garibaldi avait changé d'avis et avait choisi Sciacca en considération du fond peu profond à Porto Palo (cfr. Giuseppe Garibaldi, *I Mille*, Tip. e Lit. Camilla e Bertolero, Torino, 1874, p. 22)

¹⁶¹ prononcé pendant un de ses discours à Palerme en occasion du 25^e anniversaire de l'Expédition

¹⁶² Carlo Agrati, op. cit., p. 151

¹⁶³ Raffaele de Cesare, op. cit., p. 747

¹⁶⁴ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Volturmo: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, p. 29

¹⁶⁵ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 78

¹⁶⁶ Carlo Agrati, op. cit., p. 163

Compagnie de l'Armée des Bourbons, aussi bien que quatre navires, venaient d'abandonner Marsala et confirme les informations des Anglais»¹⁶⁷.

Encore une fois, c'est par une combinaison d'évènements accidentels que Garibaldi parvient à son choix final, qui se qui s'avérera être le meilleur possible: «*la fortune était complètement du côté de Garibaldi*»¹⁶⁸. Il est important de souligner, à ce sujet, que «*les deux bateaux militaires anglais se trouvaient en ce moment dans le port par hasard*»¹⁶⁹: leur présence était liée aux intérêts commerciaux de la Grande Bretagne en Sicile, notamment dans le secteur de la production de vin par leurs entreprises *Woodhouse* et *Ingham*, aussi bien que dans la production de tabac¹⁷⁰, et était entièrement à attribuer à la fortune: «*l'Argus se trouvait là depuis plusieurs jours pour protéger les Anglais présent à Marsala, l'Intrepid venait d'arriver et était de passage en direction de Malte, où il serait allé seulement quelques heures plus tard*». Les versions des historiens diffèrent légèrement quant à l'arrivée à Marsala des deux navires anglais¹⁷¹, mais pas en relation à cette présence due au hasard. Quant à leur contribution pour la réussite de l'Expédition, la majorité des sources reconnaît un rôle dissuasif important, mais indirect. Le rôle des deux navires anglais est redimensionné par George Macaulay Trevelyan dans son analyse: «*Une fois reçue l'information de l'imminence de l'attaque contre les Mille par le commandant de la flotte des Bourbons, l'Amiral Acton, les Capitaines des deux navires anglais n'opposent aucune résistance, en se limitant à lui demander de ne pas toucher les Anglais*»¹⁷². La neutralité de la marine anglaise sera confirmée pendant la bataille de Palerme, quand Garibaldi, à court de munitions, demande inutilement aide aux commandants des navires amarrés au large de la ville¹⁷³. Néanmoins, selon Garibaldi lui-même, la présence des deux bateaux anglais facilita beaucoup le débarquement des Mille¹⁷⁴.

La flotte des Bourbons, une fois compris ce qui était en train d'arriver, intervient finalement en s'approchant à de la côte, mais la réaction des navires d'Acton (*Stromboli, Capri et Partenope*) est lente, tardive et stérile¹⁷⁵, pour les raisons que nous avons déjà examinées, auxquelles il faut ajouter le fait que les Anglais leur demandent de ne pas ouvrir le feu tant que leurs hommes à terre n'étaient pas retournés à bord¹⁷⁶. Une fois les Mille arrivés à terre, les tirs de canons deviennent intenses, mais trop imprécis pour mettre en danger le débarquement. Garibaldi peut ainsi affecter les Carabiniers de Gênes et la septième compagnie à la garde du port, pour empêcher les Bourbons de débarquer. Aucun

¹⁶⁷ La rencontre avec le schooner anglais est mentionnée par Abba dans un contexte différent, quand Bixio, en le croisant peu avant le débarquement, crie aux Anglais à bord: «*dites à Gênes que le Général Garibaldi a débarqué à Marsala aujourd'hui 11 mai, à une heure de l'après-midi*» (cfr. **Giuseppe Cesare Abba**, *Storia dei Mille*, Greenbooks Editore, p. 231)

¹⁶⁸ **Giuseppe Cesare Abba**, *Storia dei Mille*, Greenbooks Editore, p. 230

¹⁶⁹ **Raffaele de Cesare**, *La fine di un regno*, Longanesi, Milano, 1909, pp. 747

¹⁷⁰ **Giuseppe Bandi**, op. cit. p. 80

¹⁷¹ **Carlo Agrati**, op. cit. p. 169

¹⁷² **G. M. Trevelyan**, *Garibaldi and the Thousands*, Longmans Green and Co., London, 1909, p. 308

¹⁷³ *Ibid.*, p. 416

¹⁷⁴ **Giuseppe Garibaldi**, *Memorie autobiografiche*, ed. G. Barbera, Firenze 1888, p. 343

¹⁷⁵ **Harold Acton**, *Gli ultimi Borboni di Napoli (1825-1861)*, Firenze, Giunti Editore, 1997, p. 496

¹⁷⁶ **Giuseppe Cesare Abba**, *Storia dei Mille*, Greenbooks Editore, p. 237

vrai danger ne pouvait désormais compromettre l'Expédition venue de la mer. Les trois navires des Bourbons reprennent le large et s'éloignent de la côte¹⁷⁷. Les Mille étaient finalement en Sicile à Marsala, et le débarquement avait été un succès: « *une féconde conclusion, due à un heureux contretemps* »¹⁷⁸. Selon De Cesare, « *Crispi, Accinni et De Liguoro, survivants jusqu'à il y a quelques années à l'Expédition, concluaient que vraiment ce débarquement fut voulu par la Providence* ». ¹⁷⁹ Garibaldi lui-même, dans ses Mémoires, s'exprime ainsi: « *la fortune avait vraiment favori et guidé l'Expédition, de façon que nous ne pouvions pas arriver de façon plus heureuse* »¹⁸⁰.

En conclusion de ce Chapitre, il est intéressant de noter que toute cette partie de l'Expédition échappe complètement à l'analyse stratégique conduite par le Chef de Bataillon de l'Armée de terre italienne Felice Cuniberti dans son *Histoire Militaire de l'Expédition des Mille*, publiée en 1898. Sa lecture des événements reste profondément ancrée aux modèles et schémas de la doctrine militaire classique, mais la nature de l'Expédition, aux moins jusqu'à la bataille de Calatafimi, sort complètement de ces schémas. Le processus d'analyse déductif basé sur ces modèles ne peut expliquer tout ce qui arrive entre Quarto et Talamone, et par conséquent les interprétations de Cuniberti restent amplement sujettes à de nombreuses erreurs de narration. Ainsi, la révolte en Sicile est décrite comme étant parfaitement synchronisée avec l'Expédition¹⁸¹. Le rôle du hasard n'est pas intégré dans la narration de la navigation de Quarto à Talamone¹⁸², l'arrêt en Toscane pour se ravitailler de munitions est présenté comme s'il avait été planifié¹⁸³. Il n'y a aucune mention de la collision manquée entre le *Lombardo* et le *Piemonte* au large de Marettimo, ni de toutes les circonstances fortuites liées au choix du port de débarquement à Marsala et aux opérations de débarquement elles-mêmes.

¹⁷⁷ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 98

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 81

¹⁷⁹ **Raffaele de Cesare**, *La fine di un regno*, Milano, Longanesi, 1909, pp. 749

¹⁸⁰ **Giuseppe Garibaldi**, *Memorie autobiografiche*, ed. G. Barbera, Firenze 1888, p. 342

¹⁸¹ **Felice Cuniberti**, *Storia Militare della Spedizione dei Mille*, Torino, L. Roux, 1893, p.10

¹⁸² *Ibid.*, p.13

¹⁸³ *Ibid.*, p.14

Chapitre IV

DE LA BATAILLE DE CALATAFIMI À PALERME

1. L'accueil de la population sicilienne à Marsala

Nous avons analysé, dans le chapitre précédent, le rôle des différentes catégories de hasard dans la première phase de l'Expédition, celle de la préparation et de la navigation. Dans cette phase, il manque encore une dimension sociale interactive, informative et scalable des quantités en jeu, de sorte que les effets du hasard restent essentiellement de type 1. Cependant, depuis l'arrivée à Marsala, une nouvelle phase de l'Expédition commence, et à partir de ce moment, nous pouvons analyser et évaluer également les éventuels effets de type 2 qui prennent forme. En nous référant au cadre théorique défini dans les deux premiers chapitres, nous allons notamment essayer de comprendre si, à partir du moment du débarquement, nous sommes toujours au "Médiocristan", ou pas. Nous nous demanderons également si, comment et quand le passage à l' "Extremistan" aura lieu.

Pour ce faire, nous prendrons en considération les deux quantités scalables les plus importantes en jeu: la première est l'accueil et le soutien de la population sicilienne à l'Expédition et aux idéaux du *Risorgimento* qu'elle incarne, la seconde est le niveau de cohésion, de discipline et du moral dans le champ d'influence de l'Armée des Bourbons.



L'itinéraire de l'Expédition de Marsala à Calatafimi – (Image C. Agrati « I Mille », op. cit.)

Giuseppe Capuzzi, un des Mille débarqués à Marsala, nous décrit un accueil initial froid, par une population dont il ne comprend même pas la langue: «*La population, surprise par notre arrivée inattendue, effrayée par le bombardement des canons, nous a reçus froidement; peu de gens se sont approchés de nous, mais nous ne comprenions rien de leur dialecte*»¹⁸⁴. C'est la même impression décrite par un autre des volontaires de Garibaldi, le timonier du *Piemonte* Salvatore Castiglia: «*Effrayés par le bombardement des navires napolitains, les citoyens ne leur ont pas réservé l'accueil qu'ils espéraient*»¹⁸⁵. Giuseppe Bandi est encore plus déçu: «*La lumière rose des magnifiques promesses avait disparu en un éclair; toutes nos illusions s'étaient envolées avec le vent, et il ne restait que la réalité, nue et crue*»¹⁸⁶. Parmi les sources analysées, Giuseppe Garibaldi et Giacomo Oddo nous offrent deux témoignages plus nuancés. Giuseppe Garibaldi distingue l'accueil du peuple de celui des nobles: «*Les habitants de Marsala ne nous ont pas mal accueillis. Le peuple nous a fêtés, tandis que les nobles se plaignaient. Les nobles, les hommes privilégiés, avant de s'aventurer dans une entreprise, veulent s'assurer de la manière dont la fortune souffle*»¹⁸⁷. Giacomo Oddo explique, plutôt, l'accueil froid de la population de Marsala par la décision de Sirtori d'imposer l'état de siège dans la ville, mais «*Garibaldi n'approuva pas la décision de Sirtori, et retira l'état de siège; La Masa, Crispi et d'autres Siciliens rassurèrent la population; la peur se dissipa; la confiance remplaça la méfiance; la joie anima les citoyens; les manifestations en notre faveur commencèrent*»¹⁸⁸.

La majorité des sources analysées nous livre donc une description concordante du climat que les volontaires de Garibaldi trouvent à Marsala lors de leur débarquement: la population en Sicile est bien loin d'être enflammée par la révolte et prête à accueillir l'Expédition et à se joindre à elle, comme La Masa et Crispi l'avaient promis. Nous pouvons donc imaginer que, face à la situation décevante à Marsala, le Général soit encore une fois confronté aux dilemmes concernant la vraie situation de la révolte sicilienne auxquels il avait été confronté à *Villa Spinola*. Nous pouvons aussi imaginer un Garibaldi en colère avec Crispi, Bixio, La Masa, ceux qui à *Villa Spinola* l'avaient laborieusement convaincu d'une ville déjà conquise par les révolutionnaires. Mais dans le récit des sources analysées, rien de tout ça: Garibaldi ne montre aucune indécision ou préoccupation. Pour lui, les dés sont déjà jetés: «*Voilà, dans quelques jours, chaque compagnie deviendra bataillon, et puis Régiment*»¹⁸⁹. La Masa, lui aussi, continue malgré tout à montrer son optimisme: «*Ici à Marsala, les citoyens ont peur, et ils ont leurs raisons: ils savent que nous ne nous arrêterons pas ici et ils craignent le retour des*

¹⁸⁴ **Giuseppe Capuzzi**, *La Spedizione di Garibaldi in Sicilia. Memorie di un volontario*, Stabilimento tipografico di Francesco Lao, Palermo, 1860, p.19

¹⁸⁵ **Salvatore Castiglia**, *Memorie relative al marino Salvatore Castiglia (prefazione di B. Lodi)*, Stamperia S.Meli, 1861, p. 47

¹⁸⁶ **Giuseppe Bandi**, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, con note di **Luciano Bianciardi**, Stampa Alternativa, Viterbo, 2009, p. 105

¹⁸⁷ **Giuseppe Garibaldi**, *Memorie autobiografiche*, ed. G. Barbera, Firenze, 1888, p. 344

¹⁸⁸ **Giacomo Oddo**, *I Mille di Marsala: scene rivoluzionarie*, Milano, Giuseppe Scorza Di Nicola Editore, 1863, p. 206

¹⁸⁹ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 114

*Bourbons, qui redeviendront bientôt les patrons de la ville [...]. La révolte fut étouffée, mais pour la renflammer, cent fois plus forte, il suffira d'un petit feu*¹⁹⁰.

Beaucoup des volontaires de Garibaldi croyaient que, en absence d'un nombre suffisant de troupes, il aurait entamé une campagne basée sur des actions de guérilla en se cachant sur les montagnes. Mais son idée est différente: « *Patience, patience. Tout ira bien. Pour que la population de Sicile se secoue et nous suive, il faut tout d'abord lui montrer qu'on sait frapper fort. Le monde est ami des courageux et des chanceux* »¹⁹¹. Aucune trace de doute dans l'esprit de Garibaldi donc selon cette narration: nous pouvons ici noter comment, à mesure que l'Expédition devient de moins en moins une aventure et de plus en plus une entreprise historique destinée à construire un nouvel Etat, les récits de ceux qui y adhèrent deviennent de plus en plus imprégnés de l'erreur de narration associée au mythe du *Risorgimento* et de Garibaldi. Et les mêmes sources continuent à omettre complètement d'autres événements clés, où à être en profond désaccord entre elles, quand il s'agit de faits dont une description plus neutre pourrait entraver la construction d'une narration mythique.

Carlo Agrati, dans son étude sur l'Expédition, nous rend compte de façon très détaillée de ces contradictions en analysant les raisons qui pourraient expliquer le retard avec lequel l'Armée des Bourbons réagit au débarquement. Notamment, est-il vrai que les volontaires réussissent juste au bon moment à envoyer un faux message télégraphique vers Palerme dans lequel ils rassurent les autorités du Royaume de Naples, en signalant qu'aucun navire ennemi n'avait débarqué à Marsala?¹⁹² Ou bien les autorités politiques et militaires des Bourbons avaient-elles immédiatement reçu l'information du débarquement, et le retard énorme avec lequel elles envoient des troupes contre Garibaldi s'explique-t-il par la faiblesse de leur champ d'influence? Beaucoup de documents, lettres et messages semblent confirmer cette dernière hypothèse: le Lieutenant Général des Bourbons en Sicile, Paolo Ruffo Prince de Castelcicala, accuse ses supérieurs à Naples de ne lui avoir pas envoyé les renforts qu'il avait demandés et ses Officiers de ne pas avoir obéi à ses ordres. D'autres documents montrent toutefois sans aucun doute que Castelcicala mentait pour essayer de justifier ses choix et décisions du moment: il n'y avait aucune initiative, aucun plan cohérent, aucun ordre clair¹⁹³ de sa part.

2. L'accueil de la population sicilienne à Salemi

En poursuivant selon la même logique narrative associée au mythe du *Risorgimento* que nous avons signalée dans le précédent paragraphe, les sources analysées nous rendent compte de l'intention immédiate de Garibaldi de se rendre au plus vite à Salemi, une petite

¹⁹⁰ *Ibid.*

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 115

¹⁹² Carlo Agrati, *I Mille*, Arnoldo Mondadori, Milano 1933, p. 176-180

¹⁹³ Carlo Agrati, op. cit., p. 215-222

ville où il comptait sur l'appui des barons locaux de la famille Sant'Anna de Alcamo pour grossir les rangs de ses volontaires.

Les premiers nouveaux volontaires à se joindre à l'Expédition après Marsala sont ceux de Giuseppe Coppola, un libéral sicilien qui s'opposait aux Bourbons et avait appuyé la révolution de 1848. Ils étaient « *deux cents où trois cents, en partie mal armés et pour le reste pas du tout armés, ou avec seulement des grands bâtons* »¹⁹⁴. Mais Garibaldi insiste: « *Nous prenons ce qui vient. Il viendront en plus grand nombre quand ils auront vu comment nous savons combattre* ». ¹⁹⁵ Les nouveaux volontaires sont entraînés selon les claires directives du Général : « *Enseignez aux soldats à charger et décharger le fusil, enseignez-leur les mouvements à gauche, à droite, en avant. Mais ne leur enseignez jamais, même pas pour exercice, à reculer* »¹⁹⁶. À l'évidence, le récit de Bandi sur les événements des jours qui suivent l'arrivée à Marsala continue à être conditionné par l'exigence narrative de souligner la capacité de Garibaldi de garder l'optimisme et de s'imposer sur le cours des événements.

D'ailleurs, toutes les sources conviennent qu'entre Marsala et Salemi il y a eu un important changement d'atmosphère et d'attitude de la part des Siciliens¹⁹⁷. Ainsi, selon Salvatore Castiglia « *La nuit du 12 mai, nous arrivâmes à Rampagallo, dans la ferme du baron Mistretta di Salemi, et c'est là que son neveu nous fit oublier le froid accueil des Marsaliens, mettant à disposition de Garibaldi toutes les provisions dont il disposait [...]. Saint'Anna vint aussi à la rencontre de Garibaldi* »¹⁹⁸. Et dans la narration de Giacomo Oddo: « *le neveu de Mistretta offrit du mouton, des poulets, du fromage, du pain, du lait, de la farine, du vin, tout ce qu'il avait, répétant souvent que c'était trop peu pour ceux qui étaient venus donner leur sang pour la Sicile. Oh, oui! La Masa n'avait pas trompé Garibaldi, en lui disant que les Siciliens étaient par nature très reconnaissants envers leurs bienfaiteurs* »¹⁹⁹.

Il s'agit pourtant d'essayer de comprendre les causes possibles d'un accueil si différent: le danger d'une réaction des Bourbons était autant possible à Salemi qu'à Marsala. L'hypothèse indiquée par Carlo Agrati, que ce soit « *surtout grâce à l'œuvre de La Masa* »²⁰⁰ nous semble elle aussi céder aux pièges de la narration mythique du *Risorgimento*. L'hypothèse du début d'un déclenchement des effets type 2 typiques dans un mouvement social révolutionnaire nous semble aussi réfutée par les sources: ce n'est pas la population qui commence à soutenir l'Expédition au début à Salemi, ce sont seulement des nobles. Une troisième hypothèse pourrait donc être formulée: c'est à Salemi que se matérialise, pour la première fois, l'alliance entre la noblesse sicilienne et l'Expédition de Garibaldi qui aura un poids majeur sur l'issue de la révolte dans son

¹⁹⁴ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 133

¹⁹⁵ *Ibid.*

¹⁹⁶ *Ibid.*

¹⁹⁷ Carlo Agrati, op. cit., p. 245

¹⁹⁸ Salvatore Castiglia, op. cit., p. 48

¹⁹⁹ Giacomo Oddo, op. cit., p. 210

²⁰⁰ Carlo Agrati, op. cit., p. 246

ensemble. Une soudure qui, à Salemi, est déterminée par une sincère adhésion aux idéaux libéraux de la noblesse locale, mais aussi par l'intérêt de cette noblesse à ne pas perdre le contrôle qu'elle exerce sur la société: entre Marsala et Salemi, Garibaldi rencontre le Baron Stefano Triolo de Sant'Anna et son frère, référents de la révolte dans la zone, qui se joignent à l'Expédition avec leurs hommes. Outre les Barons de Sant'Anna, Garibaldi aura ici l'aide du Baron Michele Mocarta et Salvatore di Rainò, tous très influents dans la zone²⁰¹. Les Barons de Sant'Anna confirment à Garibaldi l'étouffement de la révolte par les Bourbons et le fait que les précurseurs de la révolte, Rosalino Pilo et Giovanni Corrao, se cachaient sur les montagnes avec peu d'hommes. A Salemi, Garibaldi accepte aussi l'offre d'aide d'un religieux, Frère Giovanni Pantaleo de Castelvetro, auquel il confie la tâche de soulever la population locale en sa faveur²⁰². Un premier, important signe que l'Eglise va bientôt suivre la stratégie de la noblesse en Sicile.

C'est ainsi à Salemi que Garibaldi trouve les conditions idéales pour renforcer et élargir son champ d'influence, en le consolidant avec un discours que Bandi, incapable d'en saisir tous les mots à cause de son émotion, synthétise ainsi: « pendant qu'il parlait, un frémissement impatient faisait écho à ses mots, et il allumait dans la foule qui se rassemblait une ire magnanime avec son apparence de héros, les larmes qui brillaient dans ses yeux, et le feu de sa voix »²⁰³. Garibaldi, à la fin de son discours, cria en avançant vers la foule avec ses bras levés : « Italiens, qui d'entre vous a un fer l'aiguise, et qui n'a pas un fer prenne une pierre où un bâton et me suive, parce que la cloche des Vêpres a sonné »²⁰⁴. Et c'est toujours à Salemi que Garibaldi, le 14 mai, assume la dictature sur l'île de Sicile, au nom du Roi Vittorio Emanuele II. A ce moment, « tous les bras se levèrent en haut, de toutes les bouches sortit un hurlement qui venait du cœur, et ce hurlement, répété par mille et encore mille Italiens qui étaient rassemblés sur les boulevards et les places voisines, annonça que la guerre sainte était commencée »²⁰⁵.

Si l'accueil à Salemi avait donc été meilleur que celui de Marsala, ce n'était pas à cause d'une population enflammée par les idéaux révolutionnaires du *Risorgimento*, mais à cause du soutien intéressé de la noblesse: les premiers effets de type 2 du hasard ne nous semblent donc pas jusqu'ici imputables à la première quantité aléatoire considérée, celle du soutien populaire. En revanche, il est intéressant de noter que déjà depuis le débarquement de Marsala, l'importante faiblesse du champ d'influence des Bourbons commence à se manifester également en ce qui concerne son Armée de terre. Nous analyserons à partir du prochain paragraphe les conséquences sur la deuxième quantité aléatoire considérée: sa cohésion, sa discipline et son moral.

²⁰¹ **Gigi di Fiore**, *Cronostoria dell'Unità d'Italia: fatti e misfatti del Risorgimento*, Rizzoli, Milano, 2007, p. 122

²⁰² **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 129

²⁰³ *Ibid.*, p.137

²⁰⁴ Garibaldi reprend ici le texte de l'Hymne de Mameli, qui fait référence aux Vêpres siciliennes, l'heure à laquelle en Sicile, en 1282, toutes les cloches de la ville de Palermo avaient sonné pour inciter à la révolte contre la domination féodale du roi français Charles d'Anjou.

²⁰⁵ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p.137

3. La bataille de Calatafimi

La colonne des Garibaldiens commence son mouvement en quittant Salemi le 15 mai. Le Général et son État-major étaient pour la première fois à cheval; les Compagnies suivaient, divisées en deux Bataillons, commandés par Bixio et Carini. Sur leurs côtés, les deux escadrons du Baron de Saint'Anna et de Coppola. Après, les deux canons, et les carabiniers de Gênes qui fermaient le convoi. D'après l'analyse d'un document des archives personnelles de Sirtori²⁰⁶, Chef d'État-major de Garibaldi, Carlo Agrati nous indique que le total des hommes à disposition de Garibaldi à Calatafimi était de presque 2000 hommes: « *il y avait toute sorte d'armes et de vêtements; la lance à côté de la carabine et de l'épée rouillée, la veste et le paletot villageois au milieu des chemises rouges des Garibaldiens et des uniformes de l'Armée régulière des Savoie. Les gens nous regardaient étonnés. Rarement, il arrivait que quelque voix nous saluait avec une exclamation, qui ne trouvait en tout cas pas d'écho, ou le trouvait très faible* ».²⁰⁷

Giuseppe Bandi raconte comment, pendant que Francesco Nullo est envoyé en exploration avec quelques dizaines d'hommes, le Baron de Saint'Anna conduit chez Garibaldi des paysans qui ont des informations pour lui: une unité des Bourbons, dont l'importance numérique était inconnue, était arrivée le jour d'avant dans la ville voisine de Calatafimi. Giacomo Oddo nous explique que, en effet, « *à Calatafimi et dans les collines voisines, un corps de l'Armée des Bourbons était arrivé, fort de divers bataillons de chasseurs, un régiment de carabiniers, quelques pièces d'artillerie et un escadron de cavalerie* »²⁰⁸. Pour mieux comprendre la situation, Garibaldi installe ses hommes dans le village de Vita, d'où il choisit une position élevée sur une colline qui dominait le champ de bataille de Calatafimi. « *Les deux armées étaient en vue, et elles se regardaient comme les lions regardent leur proie [...]. Pour les tyrans combattaient quatre mille soldats bien armés, qui ne manquaient pas de munitions, ni de canons, ni de chevaux [...]. Pour les droits du peuple combattaient les Mille et quelques centaines de Siciliens, sans bonnes armes, avec peu de munitions, sans cavalerie et sans artillerie. La position des Bourbons était défendue en arrière par la ville de Calatafimi, qui protégeait leur ligne de retraite [...] et devant par une chaîne de collines. Les soldats de Garibaldi, en revanche, n'avaient aucune défense ni aucun avantage, d'aucune sorte* »²⁰⁹.

Avec sa lunette, Garibaldi observe et étudie le champ de bataille et, peu avant midi, observe les colonnes de l'Armée des Bourbons, 2788 hommes selon les estimations plus crédibles²¹⁰, qui commençaient à manœuvrer « *en se déployant et en se redéployant, comme s'ils étaient sur une place d'armes, comme s'ils essayaient d'effrayer par une*

²⁰⁶ Carlo Agrati, op. cit., p. 280

²⁰⁷ Giuseppe Bandi, op. cit., p.143

²⁰⁸ Giacomo Oddo, op.cit., p. 232

²⁰⁹ Ibid., p. 233

²¹⁰ Carlo Agrati, op. cit., p. 241

démonstration de force et de discipline ce qu'ils considéraient comme une foule de bandits excommuniés qui n'aurait pu faire rien d'autre que s'échapper»²¹¹.

En réalité, la situation dans le camp des Bourbons pendant les jours précédant la bataille se caractérise déjà par la plus grande confusion: le vieux Général Francesco Landi, soixante-dix ans, était à la tête des troupes auxquelles Castelcicala, le 13 mai, avait ordonné d'arrêter les Garibaldiens: «un homme éduqué dans l'art de la guerre, mais dépourvu du courage et de la détermination qui sont si précieux dans les moments difficiles»²¹². Le Général Landi avait passé la nuit du 15 mai « dans la même incertitude que la veille, incapable d'une idée, d'une initiative»²¹³. Dans sa version des événements, le Général Landi raconte qu'après la nouvelle du débarquement il avait reçu seulement l'ordre de réprimer la révolte à Trapani, et pas celui de combattre contre Garibaldi, et il se plaint d'avoir dû mener une bataille qu'il n'était pas prêt à affronter, sans avoir suffisamment d'hommes, d'officiers, sans pouvoir communiquer avec Palerme. Il affirme « Je n'avais pas d'informateurs fidèles, tout le monde favorisait les Garibaldiens: je ne savais rien et ils savaient tout; je ne pouvais pas faire aucune confiance aux informations que la population rapportait»²¹⁴. Landi pensait déjà à la retraite avant d'arriver à Calatafimi, parce-qu'il craignait que toute la Sicile soit en révolte. Mais la situation réelle était comme nous l'avons vu encore complètement différente: une lettre du 14 mai du maire de Calatafimi²¹⁵ envoyée à la préfecture d'Alcamo informait que lorsque la nouvelle du débarquement des Mille à Marsala s'était répandue, une seule petite manifestation avait été déclenchée à Calatafimi, une manifestation qui avait toutefois pris fin spontanément avant l'arrivée des troupes de Landi. Mais le Général bourbonien ne prend aucune initiative, et il continue à attendre inutilement des renforts, qui n'arriveront jamais: "il se considère en danger et attend les secours; il pense qu'il ne peut rien faire pour se sauver"²¹⁶. A' la veille de la bataille de Calatafimi, "il ignore les plans de son adversaire, et encore plus les siens"²¹⁷.

La situation de confusion totale dans laquelle se trouvent les Bourbons est encore plus évidente dans le message que Castelcicala envoie toujours à Landi le 14 mai. "au lieu de pousser les nôtres contre la colonne de bandits de Garibaldi débarquée à Marsala [...] vous devrez vous replier sur Partinico, où vous proclamerez l'état de siège [...]. Les dispositions données restent fermes: se replier sur Partinico dès que possible"²¹⁸. Effrayé à son tour par la possibilité que Garibaldi s'approche de Palerme, Castelcicala avait le seul souci de ne pas laisser les troupes de Landi s'éloigner trop loin et donna un ordre contraire

²¹¹ Giuseppe Bandi, op. cit., p.154

²¹² Giacomo Oddo, op. cit., p. 232

²¹³ Carlo Agrati, op. cit., p: 269

²¹⁴ Rapport du **General Francesco Landi**, Museo del Risorgimento di Milano, cit. in **Carlo Agrati**, op. cit., p. 271

²¹⁵ Lettre du **procureur de Calatafimi** du 14 mai 1860 au sous-préfet de Alcamo, Museo del Risorgimento di Milano, cit. en **Carlo Agrati**, op. cit., p. 273

²¹⁶ **Carlo Agrati**, op. cit., p. 275

²¹⁷ Ibid., p. 276

²¹⁸ Lettre du **Lieutenant Général des Bourbons en Sicile, Paolo Ruffo Prince de Castelcicala**, au Général Francesco Landi du 14 mai 1860, cit. in **Carlo Agrati**, op. cit., p. 295

à celui qu'il avait donné seulement à la veille, ordre que Landi n'avait de toute façon aucune intention d'exécuter.

Mais retournons maintenant sur le champ de bataille, le 15 mai: le premier contact avec l'ennemi a lieu lorsque le Chef de Bataillon Michele Sforza, aux ordres de Lanza, "*se trouve par hasard bloquer la marche de Garibaldi*"²¹⁹. Sforza avait un tempérament différent de celui de son Général, et en constatant le petit nombre d'hommes de Garibaldi, "*décide de tenter sa chance dans l'espoir d'une victoire qui lui aurait pu apporter gloire et honneur*"²²⁰. Encore une fois, il s'agit d'un passage fondamental, dont on trouve peu ou pas de trace dans les récits des sources et dans les analyses des historiens: la bataille de Calatafimi, la première et à bien des égards la plus importante de l'Expédition, a lieu à cause d'une décision de Michele Sforza qui est parfaitement en ligne avec notre concept de hasard subjectif.

Le déroulement de la bataille est confus: "*Dès le début, les unités militaires et les commandants se mélangent [...] la bataille ne se déroule pas selon un plan bien défini, et il est vain de chercher une stratégie scolaire bien définie d'assauts, de manœuvres, de contournements; il s'agit essentiellement d'une action garibaldienne*"²²¹. Et il s'agit d'une action qui est exactement à l'opposé de ce à quoi les troupes de Landi s'attendent. Selon le récit de Bandi, les ordres de Garibaldi sont les suivants : « *que personne ne fasse feu avant mon ordre ! Tirer de loin est signe de peur [...], le fusil n'est que le manche de la baïonnette* »²²². Ainsi, au moment où les soldats Bourbons avancent et commencent à faire feu, Francesco Nullo, couvert par les carabines des Garibaldiens, au lieu de maintenir une position statique et de faire feu, se lance sur son cheval à l'attaque en criant « *En avant, à la baïonnette* »²²³. En effet, « *les fusils s'avèrent inutiles dès le début, tandis que les soldats de Sforza continuaient à faire feu facilement depuis une position élevée* »²²⁴.

Le premier assaut de Nullo est suivi par un deuxième, et puis par un troisième mené par Nino Bixio, jusqu'à ce que la bataille devienne un combat « *au corps à corps, avec toutes les armes que nous avons dans nos mains, couteaux et pierres incluses* »²²⁵. Dans ce contexte, le Général Landi continue à rester inerte et n'envoie aucun renfort à Sforza, qui se retrouve donc seul à combattre, dans des conditions de parité numérique substantielle avec Garibaldi, soit environ mille sept cents hommes²²⁶.

Pendant la bataille, le rôle du hasard objectif continue à faire surface: Garibaldi risque sa vie et n'est sauvé que grâce au sacrifice d'Augusto Elia, qui "*qui se rendit compte que l'un des soldats royaux visait la chemise rouge du Général et sauta devant lui, juste à*

²¹⁹ Carlo Agrati, op. cit., p. 294

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ Carlo Agrati, op. cit., p. 308

²²² Giuseppe Bandi, op. cit., p.156

²²³ *Ibid.*

²²⁴ Carlo Agrati, op. cit., p. 311

²²⁵ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 159

²²⁶ Carlo Agrati, op. cit., 311

temps pour être lui-même touché à mort". La situation était en effet tragique: « *Bixio, et pas seulement lui, pensait qu'elle était désespérée [...]. Mais les soldats des Bourbons n'abandonnaient pas leur position avantageuse [...] pleins d'ignorance, de paresse, de peur, car ils n'avaient pas le courage de tomber sur l'ennemi. Au contraire, ils lui permettaient de se reposer, de se réorganiser, d'attendre des renforts*"²²⁷. L'ineptie et le manque de courage des soldats bourbonniens sont confirmés par un autre des soldats de Garibaldi participant à la bataille, Giuseppe Capuzzi: "*la trompette des soldats bourbonniens avait sonné la charge; nous attendions qu'ils avancent vers nous, mais ils ne bougèrent pas de leur position. Leur commandant donnait ses ordres en vain. Ils nous craignaient trop pour nous attaquer à la baïonnette, ce qui montrait le peu de valeur que sa voix avait*"²²⁸. La différence avec la capacité de commandement et le charisme de Garibaldi est très nette : "*le Général, pour nous encourager à reprendre l'assaut, vint dans nos rangs; les ordres qu'il prononça furent peu nombreux mais décisifs: nous sentions un feu en nous, nous nous sentions des héros, tant était grand le charme de ses regards et de ses paroles. La charge reprit avec une énergie indescriptible* »²²⁹.

L'assaut final est décrit directement par son protagoniste, Giuseppe Dezza, dans son rapport: "*à un moment donné, j'ai donné le signal convenu [...] au Général, qui nous incita à l'attaque. Nous montâmes rapidement vers leur position et nous nous retrouvâmes à la hauteur de leur canon de gauche [...]. Notre attaque sur le flanc et celle de Garibaldi sur le front mirent l'ennemi en fuite*"²³⁰. Comme l'écrit Giuseppe Capuzzi : « *atterrés par ce mouvement instantané, ils abandonnèrent la position, battant en retraite* »²³¹.

Le cri de « Victoire ! » commence à résonner dans les collines qui entourent le champ de bataille, bientôt envahi par les Siciliens qui avaient assisté à la bataille. C'est à ce moment que le Général Garibaldi prononce ses mots « *Ici, aujourd'hui, nous avons fait l'Italie* »²³². La surprise des Garibaldiens est grande, eux-mêmes ne peuvent pas comprendre les raisons de la retraite complète et définitive de l'armée des Bourbons: « *les Bourbons se retirèrent à Calatafimi, où ils auraient pu se réorganiser si leur courage était resté intact [...]. Au contraire, étant entrés à Calatafimi, la panique s'empara d'eux, et en se démoralisant, à cause de leurs chefs, ils abandonnèrent la position de fort avantage qu'ils avaient* »²³³.

4. Les raisons d'une défaite: le champ d'influence de l'Armée de François II à Calatafimi

²²⁷ *Ibid.*, p. 320

²²⁸ Giuseppe Capuzzi, op. cit., p. 35

²²⁹ *Ibid.*

²³⁰ Rapport de Giuseppe Dezza, *Memorie autobiografiche*, cit. in Carlo Agrati, op. cit., p. 323

²³¹ Giuseppe Capuzzi, op. cit., p. 35

²³² *Ibid.*

²³³ Salvatore Castiglia, op. cit., p. 52

Pour essayer de comprendre les raisons de la victoire de Garibaldi à Calatafimi, qui fut une surprise pour les observateurs du temps aussi bien que pour ses protagonistes eux-mêmes, Felice Cuniberti commence avec une description détaillée de l'Armée de François II. Au total, le Roi pouvait compter sur 120000 / 130000 hommes, dont 30000 en Sicile (18000 à Palerme et 12000 entre Messine, Catania, Agrigento et les autres garnisons)²³⁴. Une armée importante, sans doute, mais « *qui manquait de discipline, entraînement et de bons commandants* »²³⁵. Cela est cohérent avec la situation de complète confusion dans le camp des Bourbons pendant les jours précédant la bataille de Calatafimi que nous avons déjà analysée dans le paragraphe précédent. Plus généralement, ce manque de discipline et de cohésion est tout aussi cohérent avec la situation du Royaume des deux Siciles après la mort en 1859 de Ferdinando II: le jeune François II, surnommé *Franceschiello* (« petit Francesco » en dialecte napolitain) pour sa personnalité faible et fataliste, lui avait succédé mais il n'avait réussi à imposer aucune forme d'autorité ni sur ses parents proches ni sur l'Armée. Selon Felice Cuniberti, l'important manque de cohésion, de discipline et de moral dans le camp des Bourbons ne touche donc pas seulement leur Marine, ni ne constitue un élément temporaire ou transitoire: il est bien un élément structurant de toute leur Armée, ce qui aurait été une des causes principales de la débâcle à Calatafimi.

Une deuxième hypothèse formulée par les historiens sur ce sujet, notamment par Raffaele De Cesare²³⁶ et Giuseppe Buttà²³⁷, explique la défaite des Bourbons à Calatafimi par une trahison du Général Francesco Landi qui, face à l'évidence d'un ennemi qu'il croyait nettement supérieur, aurait été corrompu en acceptant de se rendre aux Garibaldiens pour une contrepartie en argent. Carlo Agrati²³⁸ réfute cette hypothèse, sur la base de l'argument suivant, qui nous semble assez solide: la principale accusation de trahison contre Landi vient du Prince de Castelcicala, Lieutenant Général des Bourbons en Sicile, mais comme nous l'avons vu, c'est exactement lui qui avait ordonné à Landi de ne pas combattre et de se replier sur Partinico: si le Général Landi avait voulu abandonner le champ de bataille, il lui aurait suffi d'obéir aux ordres, sans aucune trahison. Une autre réfutation majeure de cette hypothèse de la trahison vient du fait que la retraite de Landi est considérée comme une défaite par les Bourbons seulement rétrospectivement, après l'effondrement de leur Royaume sur toute l'île. Mais dans les jours qui suivent immédiatement la bataille, le 18 mai, François II, loue la conduite de Landi à Calatafimi²³⁹. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'analyse des documents de l'époque montre que le Roi, Landi lui-même et les historiens bourbonniens de son temps, comme De Sivo²⁴⁰, arrivent à considérer la retraite de Calatafimi comme une victoire stratégique. Clairement,

²³⁴ Felice Cuniberti, *Storia militare della spedizione dei mille*, L. Roux, Torino, 1893, p. 16

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ Raffaele de Cesare, *La fine di un regno*, Milano, Longanesi, 1909, p. 210

²³⁷ Giuseppe Buttà, *Un viaggio da Boccadifalco a Gaeta. Memorie dalla rivoluzione dal 1860 al 1861*, Michele Savastano, Napoli, 1875, p. 20

²³⁸ Carlo Agrati, op. cit., p. 347

²³⁹ *Ibid.*, p. 363

²⁴⁰ Giacinto De Sivo, *Storia delle due Sicilie in 5 volumi (Vol. I)*, Tip. Salviucci, Roma, 1863, p. 333

l'idée d'une trahison est incompatible avec une décision qui est considérée comme une victoire au moment où elle prise.

La première hypothèse, celle du faible champ d'influence, nous semble ainsi la moins réfutable: l'Armée des Bourbons était, d'un point de vue décisionnel, incapable d'organiser une action offensive efficace, même si elle était en position d'avantage. Malgré le manque de renforts de Landi, les soldats de Sforza auraient pu de toute façon profiter de leur position de force, étant en position élevée et avec des fusils qui fonctionnaient parfaitement. Le Général Landi, de son côté, même en condition de nette supériorité, choisit une posture défensive en se préoccupant seulement de garder son accès à la route de retraite vers Palerme. Son faible champ d'influence l'expose donc à l'action du hasard, dans ce cas une combinaison de hasard objectif (le Chef de Bataillon Sforza bloque la marche de Garibaldi par hasard) et subjectif (Sforza prend une initiative contraire aux ordres de son Général). Pendant le déroulement de la bataille, c'est toujours à cause d'un faible champ d'influence que Francesco Sforza ne reçoit pas de renforts de Landi et n'arrive pas à concevoir et conduire une action offensive efficace.

5. Les raisons d'une victoire: le champ d'influence de Garibaldi à Calatafimi

D'après les estimations de Felice Cuniberti, Garibaldi avait à Calatafimi seulement 1300 hommes, divisés en neuf Compagnies, auxquelles il faut ajouter les insurgés recrutés à Salemi, 2000 à son avis. Sa vraie force, donc, n'était pas une force purement militaire, mais « *le soutien sans conditions de la population de l'île* »²⁴¹.

Cette idée que le succès de Garibaldi à Calatafimi soit la conséquence du soutien de la population nous semble simpliste, et représente un exemple de l'erreur de probabilité rétrospective que nous avons évoquée dans le Chapitre II. Comme nous l'avons vu, à Calatafimi la population ne soutient pas encore en masse Garibaldi: le soutien de masse va commencer à se matérialiser après la victoire de Calatimi, et ne peut donc pas être considéré comme sa cause. Cuniberti lui-même semble admettre cette évidence dans la suite de son analyse, au moment où il affirme que « *la victoire de Calatafimi eut comme conséquence l'éclatement général de la révolution* »²⁴². A propos des causes de la victoire de Garibaldi dans cette bataille, l'analyse de Cuniberti reste ainsi plutôt vague et contradictoire: il ne prend pas en considération le déroulement réel de la bataille, donc n'arrive pas à élaborer une vraie analyse de son issue.

Quelles peuvent donc être les causes probables de cette victoire ? S'agit-il du hasard ? Selon Bandi, Garibaldi aurait en effet dit qu'elle « *était en grande partie à attribuer aux mauvais fusils dont il disposait, qui ne pouvant fournir un feu efficace,*

²⁴¹ Felice Cuniberti, op. cit., p. 21

²⁴² Ibid., p. 26

avaient obligé ses volontaires à s'approcher et à chercher le contact à la baïonnette avec l'ennemi, en rendant ses fusils inutiles »²⁴³. Il nous semble, pourtant, facile de réfuter cette affirmation, qui reste plutôt imputable à la volonté de Bandi d'exalter la modestie du Général pour que, par contraste, sa dimension mythique en soit exaltée. Le manque de bons fusils était, comme nous l'avons vu, certainement dû à la malchance, mais Garibaldi transforme cette malchance, cette adversité, en opportunité. Nous ne sommes pas confrontés au hasard ici, mais plutôt à son opposé: Garibaldi adopte ici une tactique contre aléatoire, il prend l'initiative par une action inattendue, hors de toute rationalité et schémas militaires traditionnels. Même en épurant le récit des sources de tous leurs tons mythiques, les faits documentés par les sources que nous avons analysées dans le paragraphe précédent restent particulièrement significatifs. Garibaldi, en condition d'incertitude, sans encore avoir l'appui espéré de la population et sans être suffisamment équipé ni armé, adopte dès le début une stratégie fondée sur l'attaque, l'action, la rapidité et l'initiative.

Face à des soldats bien armés qui s'attendaient à devoir affronter un groupe mal organisé de bandits, Garibaldi adopte, à Calatafimi, une stratégie offensive contre-intuitive, doublement destinée à bouleverser les schémas de combat traditionnels, conventionnels, les modèles platoniques dont Landi et Sforza restent prisonniers. Une première fois, parce que Garibaldi décide de se confronter directement avec l'ennemi même s'il était en condition d'infériorité numérique. Une deuxième fois, parce qu'il attaque suivant des modalités inattendues. Garibaldi adopte une stratégie contre aléatoire offensive efficace, il planifie, choisit et crée une manœuvre aberrante et il l'adopte avec rapidité. En ayant créé cette manœuvre, il est plus simple pour lui d'imaginer les réactions possibles de son adversaire et de les anticiper, que pour son adversaire d'anticiper les siennes. Cette action anti platonique surprend complètement Landi et ses troupes. Et c'est exactement en cet élément de surprise que réside la réponse à notre recherche des causes de sa victoire. Ce concept de surprise est souvent utilisé pour expliquer le résultat d'une bataille, mais il est intéressant d'aller plus loin pour essayer de mieux comprendre. Quelle est la cause de cette surprise? En effet, sa cause peut être le hasard, ou bien exactement son contraire, une action anti platonique, contre aléatoire. Pour l'adversaire, une action contre aléatoire et anti platonique se présente sous l'apparence du hasard, l'apparence de la surprise, tandis que pour celui qui la conduit elle est une action contre aléatoire.

Il est d'ailleurs très intéressant de considérer le lexique adopté par les sources, et en particulier par Bandi, qui lui-même, en narrant les événements, a conscience du fait qu'ils puissent sembler complètement invraisemblables, sauf que *« rien n'est vraiment invraisemblable dans ce qui est arrivé. Il y a seulement une certaine singularité de circonstances qui, au moment où les événements que je raconte se déroulent, pouvaient facilement devenir réalité sans pour autant relever du miracle »*²⁴⁴.

²⁴³ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 166

²⁴⁴ Ibid., p. 169

6. Les conséquences de la bataille de Calatafimi

Nous nous sommes penchés jusqu'ici sur les corrélations de causalité possibles entre les champs d'influence, le hasard, les stratégies contre aléatoires et l'issue de la bataille de Calatafimi. Mais par ailleurs, l'analyse de Cuniberti est un point de départ tout aussi intéressant pour une analyse des effets, des conséquences de la même bataille.

Au moment où le Général Landi et ses troupes se replient sur Palerme, ses soldats sont découragés, et ils ont le sentiment d'avoir été trompé par leurs chefs, qui leur avaient parlé d'une confrontation contre des bandits, et pas d'un combat contre une armée de « *diabes rouges* »²⁴⁵. Les soldats racontent à leurs camarades à Palerme leur expérience de bataille, leur défaite, l'impression qu'ils avaient eu d'avoir été confrontés à une grande armée: cette perception se répand rapidement dans l'Armée des Bourbons, et trouve un terrain propice dans son faible champ d'influence. C'est en cela que la défaite de Calatafimi et la retraite de Landi vers Palerme représentent une erreur stratégique encore plus que tactique: elles constituent un premier et contagieux effondrement du moral dans l'Armée. Il s'agit d'un profond sentiment de découragement, d'une contagion qui va s'enflammer de manière exponentielle, exactement selon un mécanisme type 2, en affaiblissant encore plus un « champ d'influence » déjà compromis. Après la bataille de Calatafimi, outre la brigade commandée par Landi, c'est aussi celle qui était entretemps arrivée à Trapani pour renforcer la défense de l'île qui replie sur Palerme, une ville qui déjà défendue par au moins 15000 hommes. Ni l'une ni l'autre unité n'essaye de lancer une opération contre-offensive pour arrêter Garibaldi et ses hommes sur leurs positions avant qu'ils puissent se renforcer et qu'ils arrivent à Palerme²⁴⁶. Les opérations étaient « *mal conçues et conduites* »²⁴⁷ par les Officiers des Bourbons, qui comme à Calatafimi vont rester doublement vulnérables à l'effet de surprise: une première fois, parce qu'ils n'arrivent pas à créer des champs d'influence qui pourraient mitiger le rôle du hasard; une deuxième fois parce qu'ils subissent constamment l'action anti platonique du champ d'influence créé par Garibaldi, qui continuait toujours à « *pousser pour que les opérations reprennent au plus vite possible* »²⁴⁸, sans réussir à leur tour à réagir avec une initiative contre aléatoire.

Dans la narration des sources analysées, si Garibaldi a besoin d'une victoire nette, d'un petit feu qui puisse enflammer finalement la révolte, c'est donc à Calatafimi qu'il le trouve, c'est ici que l'on rentre en « Extremistan ». A partir de ce moment, « *les révoltes des Siciliens commencent à se former nombreuses, en aidant les projets du Général [...] A partir de cette bataille, toute l'île sera pour lui* »²⁴⁹. Le hasard 2 est désormais déclenché,

²⁴⁵ Felice Cuniberti, op. cit., p. 26

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 56-57

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 56

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 60

²⁴⁹ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 168

« les villes, les cités se révoltèrent complètement »²⁵⁰. L'influence de l'erreur de narration reste toutefois encore importante: il y a ici la tendance à relire le déroulement des événements en utilisant les informations dont on dispose dans le présent: la révolution à un moment donné s'enflamme, nous ne sommes pas en mesure de déterminer exactement quand et une bataille est parfaitement adaptée, encore mieux s'il s'agit de la première. Mais la révolte en Sicile ne s'enflamme pas encore tout de suite, après Calatafimi, et pas seulement grâce à la bataille de Calatafimi.

L'effet 2 nous semble, en conclusion, plus adapté à décrire les conséquences du hasard sur la deuxième quantité aléatoire considérée au début de ce Chapitre, c'est à dire la cohésion, la discipline et le moral dans le champ des Bourbons, plutôt que sur la première quantité aléatoire, le soutien de la population aux idéaux incarnés par l'Expédition. En effet, la motivation idéale restera un facteur de mobilisation important seulement pour des élites économiques et culturelles; les promesses d'une réforme foncière de Garibaldi resteront comme nous le verrons lettre morte, et les soulèvements des paysans déçus seront réprimés dans le sang. En revanche, plus que par une motivation idéale, les couches sociales les plus pauvres de la société en Sicile seront mobilisées en masse par les nobles siciliens. Comme nous l'avons vu avec les Barons à Salemi, leur soutien intéressé au *Risorgimento* se répandra progressivement sur toute l'île, en conséquence d'un calcul politique: pas de façon aléatoire ou exponentielle mais graduellement, au fur et à mesure que tous les nobles en Sicile comprendront que « *il faut tout changer, pour que rien ne change* »²⁵¹.

7. Les champs d'influence des Bourbons et de Garibaldi entre la bataille de Calatafimi et celle de Palerme

La paralysie décisionnelle et cognitive dans laquelle les Généraux et la Cour des Bourbons se trouvent est également évidente dans les jours qui suivent la bataille de Calatafimi. Le Colonel Barbalonga arrive de Naples à Palerme et, au nom du Roi, invite Castelcicala à démissionner. Pour le remplacer, François II choisit le Général Lanza, qui arrive à Palerme le 15 mai. «*Dès le premier jour, il apparaît lui aussi complètement démoralisé et incapable de toute initiative offensive.*»²⁵². Carlo Agrati le décrit ainsi: «*Aux yeux de tous, il valait moins que Castelcicala. Il a 73 ans [...] il est né à Palerme [...] mais il ne jouit d'aucune sympathie auprès de ses concitoyens, qui le voient d'un mauvais œil, car il leur semble honteux pour un Sicilien de servir le gouvernement de Naples. [...] De lui, qui avait été chef d'état-major lorsque les Bourbons avaient reconquis l'île onze ans plus tôt, [...] Palerme se souvenait surtout qu'à l'occasion d'une revue solennelle aux troupes il était tombé de son cheval, dans une grande flaque d'eau et de boue, tout vêtu d'écharpes et de ceintures, d'épaulettes et de plumes et de décorations [...]. Ce*

²⁵⁰ Felice Cuniberti, op. cit., p. 25

²⁵¹ Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*, Universale Economica Feltrinelli, Milano 2005, p. 14

²⁵² Carlo Agrati, op. cit., p. 381

malheureux accident n'augmentait certainement pas le prestige de l'homme de retour à Palerme en tant que Lieutenant Général de l'île, alter ego de Sa Majesté."²⁵³. Et en effet, le deuxième jour après son arrivée, Lanza écrit au Roi: " *La Sicile s'est presque entièrement soulevée, elle est envahie par le délire révolutionnaire. Palerme attend l'heure de se lever, la situation est très triste, tout le monde s'est échappé, les communications sont interrompues, les rues de la ville désertes*"²⁵⁴.

Dans cette situation de champ d'influence très faible, le roi François II est à son tour incapable d'exercer une action cohérente de commandement, d'orientation ou d'influence, comme en témoigne la série de messages qu'il rédige après avoir envoyé Lanza à Palerme. Le 16 mai, il ordonne à Lanza de retirer de Palerme ses meilleures troupes pour défendre Messine: " *Si Messine était perdue, il serait impossible de la reconquérir. C'est notre tête de pont [...]. Exécuter sans délai*"²⁵⁵. Mais le 18 mai, il revient sur ses pas : " *Ce que j'ai écrit le 16 pour Messine n'est pas un ordre : je vous laisse sur place toute liberté d'action... Pour renforcer Messine, faites comme bon vous semble, mais pensez qu'il n'y a que trois bataillons*"²⁵⁶. Il est évident que Lanza considère la retraite vers Messine comme la seule issue, en continuant à écrire au Roi: " *il y a peu d'espoir de vaincre la révolution, et ce serait une grande chance de se retirer à Messine.*"²⁵⁷. Et ce, dans une position évidente de force objective par rapport à Garibaldi: d'après un compte rendu officiel mentionnée par Carlo Agrati²⁵⁸, l'Armée de Lanza comptait 20 290 soldats, et plus de 571 officiers.

A partir de ce moment, une série de choix contradictoires du Général Lanza commence: le 21 mai, il décide finalement d'une action offensive, comme le documente le rapport du lieutenant-colonel Polizzy, chef d'état-major du Corps d'armée napolitain en Sicile: " *Le Général Lanza décide de passer à l'offensive avec les troupes déployées à Monreale, sous les ordres de Von Mechel*"²⁵⁹. Pourquoi ce soudain changement d'avis? Carlo Agrati suggère une série d'hypothèses : " *En raison de l'avis du Général Nunziante²⁶⁰? Ou de Von Mechel ? Ou parce qu'il avait enfin compris que cette inaction, que s'enfermer à Palerme permettait aux insurgés de se densifier et d'oser de plus en plus autour de la capitale*" ?²⁶¹

Face à ce changement de planification, le Roi n'est toujours pas en mesure d'adopter une position cohérente. Informé par Lanza du début de l'opération, il lui répond le 20 mai au matin par ce message télégraphique: « *J'ai lu avec regret votre message d'hier. Si suite à ce que le Général Nunziante vous a dit vous n'avez pas encore décidé de*

²⁵³ *Ibid.*, p. 378

²⁵⁴ *Message du Lieutenant General Lanza au Roi François II du 17 mai 1860*, cité en **Carlo Agrati**, op.cit, p. 381

²⁵⁵ *Message du Roi François II au Lieutenant General Général Lanza du 16 mai 1860*, cité en **Carlo Agrati**, op.cit, p. 381

²⁵⁶ *Message du Roi François II au Lieutenant Général Lanza du 18 mai 1860*, cité en **Carlo Agrati**, op.cit, p. 381

²⁵⁷ *Message du Lieutenant Général Lanza au Roi François II du 19 mai 1860*, cité en **Carlo Agrati**, op.cit, p. 386

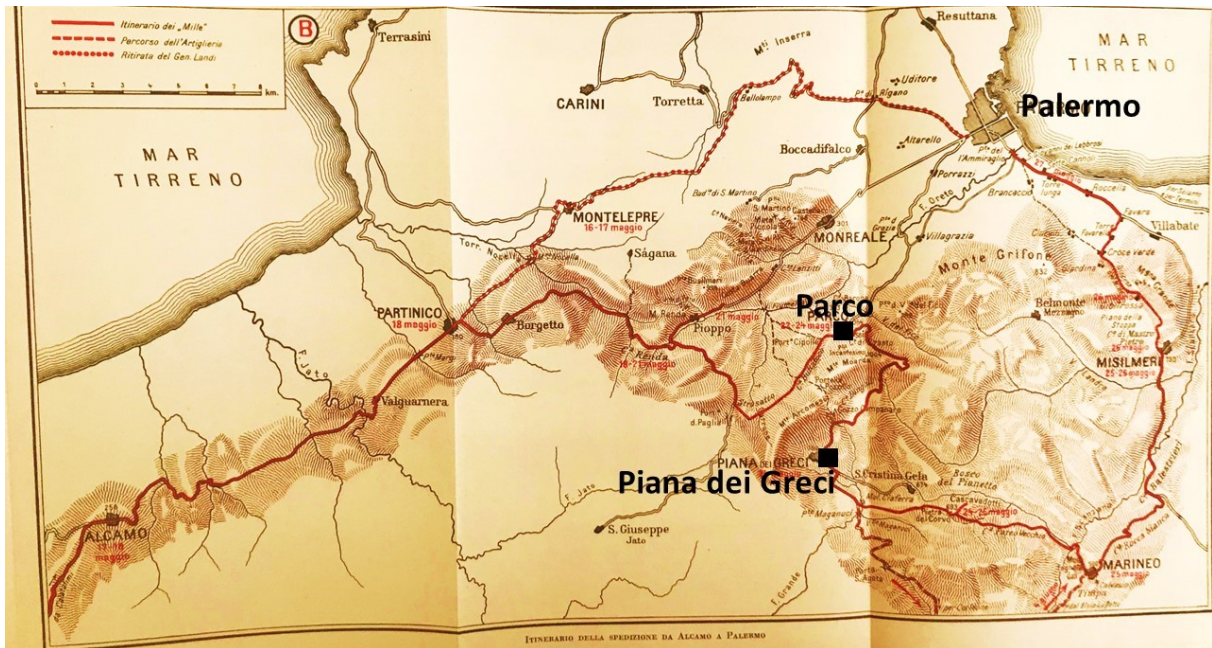
²⁵⁸ **Carlo Agrati**, op. cit., p. 415

²⁵⁹ **Vincenzo Polizzy**, *Diario dal 4 aprile al 19 giugno 1860*, cité en **Carlo Agrati**, op.cit., p. 387

²⁶⁰ Le Général Alessandro Nunziante était l'un des plus proches conseillers militaires du Roi à la Cour à Naples

²⁶¹ *Ibid.*

prendre l'initiative d'une offensive et que vous décidez de battre en retraite, vous pouvez le faire par la route intérieure ou par la route côtière ». ²⁶² Sauf qu'il change encore d'avis dans un message qu'il envoie à Lanza l'après-midi du même jour: "Je suis heureux de lire les dispositions prises pour attaquer vigoureusement Garibaldi et ses flibustiers. Si cela réussit également, après Calatafimi et Partinico, tout le monde sera convaincu que les dangers d'une défense inerte et les avantages de l'offensive déjà indiqués par moi n'étaient pas des rêves vains" ²⁶³.



L'itinéraire de l'Expédition de Alcamo à Palerme – (Image C. Agrati « I Mille », op. cit.)

Après avoir analysé la situation dans le champ d'influence des Bourbons, passons à l'examen de celui des Garibaldiens. Une fois quitté Calatafimi, Garibaldi arrive le 18 mai sur la colline de Renda, à seulement 15 km de Palerme, et décide pour le 21 mai une action à Monreale, avec l'intention d'attaquer Palerme par cette route. Il confie cette tâche à Rosolino Pilo et ses 800 hommes ²⁶⁴, avec qui il avait fait sa jonction dans les jours précédents. Nous retrouvons ici, une fois de plus, la stratégie du Général, visant à saisir les opportunités dans un environnement caractérisé par une grande incertitude, en prenant un risque très élevé mais en n'impliquant qu'une partie de ses forces, et en laissant toujours différentes options ouvertes: "Il ne se fait pas trop d'illusions sur la possibilité d'ouvrir un passage vers Palerme par cette voie : mais il ne lui semble pas que la tentative offre trop de risques. Même si elle se révèle un échec, elle ne peut pas devenir une catastrophe. Ses arrières sont sûrs et il pourra toujours remonter jusqu'à son camp de Renda, et de là faire

²⁶² Message du Roi François II au Lieutenant Général Lanza du 20 mai 1860, cité en Carlo Agrati, op.cit, p. 387

²⁶³ Ibid.

²⁶⁴ Carlo Agrati, op. cit., p. 397-399

preuve d'une résistance tenace: et même s'il est obligé de se retirer de là, il peut reprendre la route de Partinico ou prendre l'autre route qui va vers l'intérieur de l'île"²⁶⁵.

Et en effet, cette action se révélera un échec: Rosalino Pilo est devancé par l'action de Von Mechel, qui occupe d'abord Monreale et lance une offensive efficace contre les Garibaldiens. L'offensive se développe simultanément dans deux directions, afin d'encercler Garibaldi, et entraîne d'énormes pertes dans ses rangs. Dans cette offensive, Rosalino Pilo lui-même perd la vie. Mais une fois de plus, l'action n'est pas menée avec décision par l'Armée des Bourbons: *"l'action semblait se rapprocher d'un succès complet, lorsque les troupes Bourbon sonnèrent la retraite, à la surprise de tous"*²⁶⁶. Sur les raisons de cette retraite, plusieurs hypothèses ont été formulées: Giuseppe Buttà²⁶⁷ l'attribue à un ordre du Commandement suprême de Palerme, soutenant une fois de plus l'hypothèse des historiens pro-Bourbons de la trahison, cette fois du Général Lanza. Mais cette hypothèse est facilement réfutable: pourquoi Lanza interromprait-il une initiative qu'il a lui-même ordonnée, comme nous l'avons vu, le même jour? On ne sait pas ce qui a poussé Von Mechel à arrêter l'attaque. L'espace reste ouvert à l'hypothèse que le hasard subjectif, ou celui frictionnel, aient joué un rôle, mais peut-être, plus simplement, comme l'indique Carlo Agrati, le Colonel suisse avait-il ordonné une simple reconnaissance et n'avait pas prévu une offensive de grande envergure. Rigide et schématique dans sa façon de penser, il n'avait alors pas réussi à modifier son intention initiale en saisissant les opportunités qui se présentaient à lui.

Face à cet échec, Garibaldi n'a pas d'autre choix que de se replier vers la direction de Parco, une retraite de 12 km qui s'avère extrêmement difficile en raison des conditions météorologiques et du terrain, décrite de manière très efficace par Giuseppe Cesare Abba²⁶⁸. Une fois arrivé à Parco, Garibaldi continue d'être poursuivi par Von Mechel, qui tente de l'encercler à nouveau avec le mouvement de deux colonnes, une devant et une derrière lui. Garibaldi comprend la manœuvre à l'avance et décrit dans ses Mémoires la façon dont il parvient juste à temps à échapper à cette manœuvre d'encercllement: *"Je ne craignais pas l'attaque sur le front, bien que l'ennemi était supérieur en force, mais le mouvement derrière nous, à travers les montagnes qui nous dominaient. Ce dernier me poussa à la retraite. J'ordonnai la marche immédiate [...] dans la même direction que cette deuxième colonne qui essayait de couper notre retraite, en l'anticipant. Notre mouvement réussit merveilleusement, j'atteignis les hauteurs avant que l'ennemi n'en prenne possession et avec quelques coups de feu je l'arrêtai [...] et je me retrouvai avec toutes mes forces à Piana dei Greci"*²⁶⁹. De la même manœuvre, Polizzy donne la description suivante: *"La colonne Von Mechel et celle du Général Colonna ont attaqué Parco et à midi l'ont occupé après un léger combat. Vers 4 heures de l'après-midi, il y a le rapport du colonel von Mechel dans lequel il dit que la bande de Garibaldi, rejetée de*

²⁶⁵ *Ibid.*

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 401

²⁶⁷ Giuseppe Buttà, op. cit., p. 27

²⁶⁸ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Volturmo: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, p. 75

²⁶⁹ Giuseppe Garibaldi, *Memorie autobiografiche*, ed. G. Barbera, Firenze, 1888, p. 355

Parco, s'est retranchée avec des canons au-dessus de la montagne, à quelques kilomètres, et qu'il l'attaquera le lendemain"²⁷⁰.

L'action de von Mechel démontrait clairement la supériorité des Bourbons lorsqu'ils décidaient de prendre l'initiative. Garibaldi fut contraint de se retirer, en fuite, ayant subi des pertes importantes, et son mouvement était rendu lent et difficile par la nécessité de transporter sa seule défense, les canons: « *Ainsi se passa le jour le plus triste que les Mille aient jamais connu : pas une chanson dans cette marche, pas un sourire sur le visage du Général, dans lequel tout le monde se reconnaissait comme dans un miroir, ni l'entrée de la ville de Piana dei Greci ne purent apaiser nos âmes* ».²⁷¹

²⁷⁰ Vincenzo Polizzy, *Diario dal 4 aprile al 19 giugno 1860*, cité en Carlo Agrati, p. 419

²⁷¹ Carlo Agrati, op. cit., p. 423

Chapitre V

LA BATAILLE DE PALERME

1. L'accueil de la population sicilienne à Piana dei Greci et la stratégie de Garibaldi

Arrivés à Piana dei Greci, Garibaldi et ses hommes reçoivent un accueil que les différentes sources décrivent de façon différente. Pour Giacomo Oddo, *"la population courut à la rencontre de l'Expédition avec des cris d'enthousiasme, comme d'habitude. Le peuple avait confiance dans le destin du grand guerrier, même s'il était en retraite [...] Le peuple était affectueux avec les garibaldiens et leur offrait du pain, du vin, du fromage et un abri"*²⁷². Pour Giuseppe Cesare Abba, en revanche, *"la ville semblait désolée comme s'il y avait la peste. Un mendiant errait dans les rues et nous demanda l'aumône. Notre camp n'était pas aussi joyeux que les autres jours..."*²⁷³. Selon Abba, les frères du monastère de la petite ville furent les seuls à les accueillir avec courtoisie: *"Ils nous ont donné du pain, du fromage, du vin et des cigares. Ils nous ont fait même visiter le monastère"*²⁷⁴. Giuseppe Capuzzi décrit également un accueil froid de la part de la population, en expliquant les raisons: *"Une femme m'a reçu, mais d'après son comportement, elle semblait suspecte et méfiante [...] faisant transparaitre le jugement que la population en général portait sur nous : nous étions considérés comme des aventuriers, venus en Sicile pour combattre et voler"*²⁷⁵. Et une situation bien plus grave est décrite par Giuseppe Giusta: *"...à Piana de' Greci, tout le monde avait fui : même avec l'argent, nous ne pouvions pas trouver de nourriture"*²⁷⁶. Malgré leur désaccord et la différence de nuances, l'analyse des sources nous semble, même dans le cas de Piana dei Greci, réfuter le l'hypothèse d'un soutien massif de la part d'une population enflammée par des idéaux révolutionnaires: les effets de type 2 sur la population ne sont pas encore clairement visibles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment l'initiative de Garibaldi de pénétrer immédiatement vers Palerme avait échoué dramatiquement, avec la mort de Rosolino Pilo. Dans le récit des sources, toutefois, Garibaldi insiste pour poursuivre sa stratégie offensive, même contre l'avis de son Chef d'Etat-major: *"Garibaldi était en retraite, mais pour tromper l'Armée des Bourbons et pour tomber, quand ils s'y attendaient le moins, sur Palerme. Tel n'était pas le plan de certains, à la tête desquels se trouvait Sirtori, son chef de l'État-major [...] En calculant bien la force de l'ennemi, ils proposèrent de se replier à l'intérieur de l'île, à Castrogiovanni, et d'attendre de*

²⁷² Giacomo Oddo, *I Mille di Marsala: scene rivoluzionarie*, Milano, Giuseppe Scorza Di Nicola Editore, 1863, p. 323

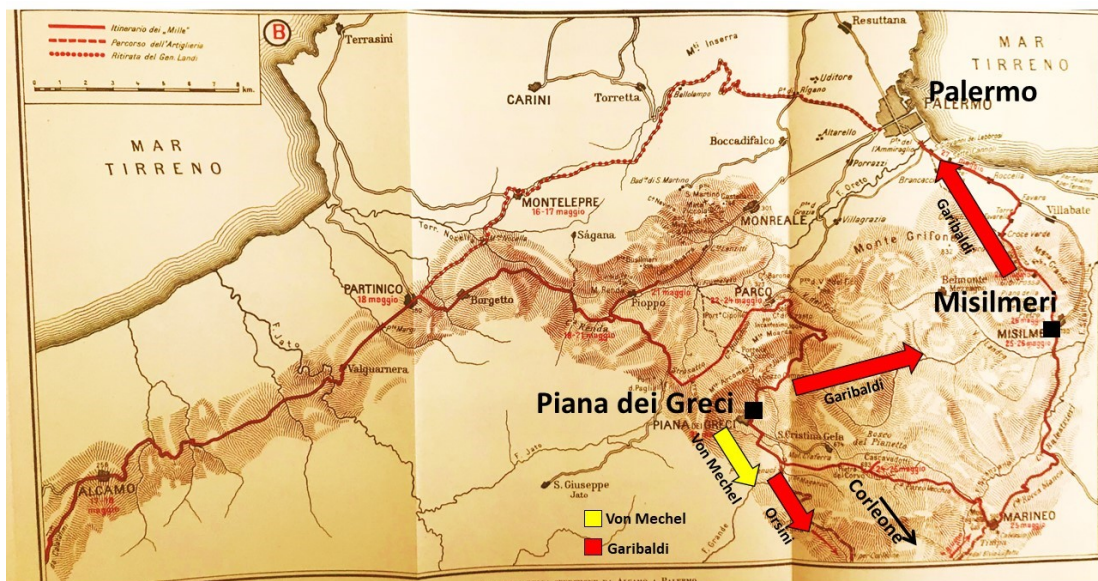
²⁷³ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Volturmo: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, p. 82

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 83

²⁷⁵ Giuseppe Capuzzi, *La Spedizione di Garibaldi in Sicilia. Memorie di un volontario*, Stabilimento tipografico di Francesco Lao, Palermo, 1860, p. 63-64

²⁷⁶ Giuseppe Giusta, *da Talamone a Palermo*, cité en Carlo Agrati, *I Mille*, Arnoldo Mondadori, Milano 1933, p. 428

nouveaux renforts de Gênes avant d'attaquer Palerme. L'esprit froid et calculateur de Sirtori voulait éviter une bataille dont l'issue était incertaine, il voulait se mettre dans des conditions plus favorables et attaquer Palerme seulement avec des chances de victoire»²⁷⁷. Comme le rapporte Abba, beaucoup de ses Officiers étaient du même avis que Sirtori: « Presque tous les Officiers proposaient de se retirer sur les collines de Gibilrossa, organiser la révolution par là et puis reprendre la guerre. Mais lui non. Il voulait Palerme. Peut-être il avait compris que attendre aurait signifié éteindre la révolution, et nous éteindre nous-mêmes avec elle»²⁷⁸. La seule source à affirmer que c'était Garibaldi qui voulait se retirer à l'intérieur de l'île est Giuseppe Buttà, chapelain militaire de l'armée bourbonnienne: "Garibaldi jugeait sa cause et celle de sa révolution perdues, et cela nous est révélé par ce que lui-même a confié à ses amis au carrefour de Ficuzza; ce sont Crispi et Turr qui lui ont conseillé de ne pas se jeter dans les montagnes comme un bandit, et de se jeter plutôt à Palerme pour tenter le destin: et Garibaldi a finalement suivi ce conseil, je dirais, par désespoir»²⁷⁹. Carlo Agrati conteste fermement cette affirmation sur la base de deux considérations: Buttà ne précise pas qui étaient les amis de Garibaldi à qui il aurait confié qu'il voulait se retirer à l'intérieur de la Sicile, ce qui rend toute vérification impossible. De plus, d'après d'autres documents, nous savons que le carrefour de Ficuzza mentionné par Buttà se trouve à 10 km de distance du point maximum où Garibaldi est arrivé le long de la route où il se trouvait, en direction de Corleone. Ainsi, conclut Agrati, "il se pourrait donc bien que l'histoire de Buttà soit le fruit de son imagination»²⁸⁰.



La manœuvre de diversion de Garibaldi à Corleone – (Image C. Agrati « I Mille », op. cit.)

Le 25 mai, Garibaldi quitte Piana de' Greci: lui et une petite partie de ses hommes pointent vers Palerme, mais, en une manœuvre de déception, il simule la retraite avec la

²⁷⁷ Giacomo Oddo, op. cit., p. 322

²⁷⁸ Giuseppe Cesare Abba, op.cit., p. 74

²⁷⁹ Giuseppe Buttà, *Un viaggio da Boccadifalco a Gaeta. Memorie dalla rivoluzione dal 1860 al 1861*, Michele Savastano, Napoli, 1875, p. 42

²⁸⁰ Carlo Agrati, op. cit., p. 429

majorité de ses volontaires, commandés par Felice Orsini, qu'il fait poursuivre vers Corleone, environ 30 Km sud de Palermo, en attirant l'ennemi en cette direction. Dans la narration de Giuseppe Oddo: *"Garibaldi est imperturbable; il reste ferme sur les inspirations de son génie, et inébranlable dans son intention d'attaquer Palermo. Pour détourner les forces royales de son véritable itinéraire, il ordonne à Orsini de poursuivre sa route vers Corleone avec son artillerie et ses bagages"*²⁸¹. Pour Oddo, cette manœuvre de diversion est donc le résultat d'une stratégie délibérée. Et Capuzzi l'interprète également de la même manière: *"notre retraite ne pouvait être qu'un mouvement stratégique, et non une fuite."*²⁸². Giuseppe Cesare Abba fait partie des volontaires qui se replient vers Corleone, et décrit ainsi cette phase dramatique: *"De ces endroits lugubres, nous avons entendu le signal, et nous sommes rapidement rendus au camp. Les compagnies étaient déjà en ligne, et l'artillerie avait fait mouvement en premier. « Les Bourbonniens arrivent, il y en aura dix mille ! » C'est ce que nous nous sommes dit, et il était clair que notre retraite était à nouveau décidée. Mais jusqu'à où?... peut-être à Corleone, c'est là que route nous conduisait. Nous nous mîmes en route au coucher du soleil. Il faisait déjà presque nuit, quand, ayant abandonné la route militaire, nous nous retrouvâmes sur des chemins étroits, au milieu d'un bois, silencieux, humiliés, pleins de mélancolie..."*²⁸³.

Abba nous décrit le moment exact où il se rend compte que la manœuvre de diversion de Garibaldi est un succès total: *« Vers dix heures, nous avons arrêté notre marche, et on nous a ordonné de nous coucher là où nous étions; il était interdit de fumer, de parler et de bouger. Je me suis couché en regardant un grand feu qui brillait au loin dans les montagnes; et sa vue m'a rappelé les feux qui sont allumés dans mes vallées à la veille des fêtes. J'ai ressenti une passion très douce, et je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, c'était l'aube, et les Compagnies se préparaient silencieusement. J'appris en ce moment que pendant la nuit, les Bourbonniens qui nous poursuivaient étaient passés non loin de nous sur la route militaire, et que nos sentinelles les avaient vus. Ils avançaient avec confiance, pensant qu'ils nous poursuivaient, quand nous sommes derrière eux. Nous avons maintenant compris notre retraite du jour précédent, et la joie renaît*²⁸⁴. La fortune, dans l'occurrence, avait joué son rôle. Personne ne signale à Von Mechel la position des volontaires de Garibaldi, et ses soldats continuent leur marche en direction de Corleone sans comprendre qu'ils étaient passés à côté des garibaldiens: *«il paraît que l'ennemi ne sait pas encore où nous sommes. Il doit y avoir une grande confusion parmi les Bourbons. Il nous ont perdus de vue, et personne ne leur a révélé notre position*²⁸⁵. Ce que de toute cette manœuvre les Bourbons comprennent est bien synthétisé par le message du 28 mai du Cardinal Antonelli, le Secrétaire d'Etat du Vatican, qui recevait ces informations par les autorités bourbonniennes: *« après la première victoire Garibaldi,*

²⁸¹ Giacomo Oddo, *op. cit.*, p. 322

²⁸² Giuseppe Capuzzi, *op. cit.*, p. 62

²⁸³ Giuseppe Cesare Abba, *op. cit.*, p. 83

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 84

²⁸⁵ *Ibid.*

*vaincu une deuxième fois auprès de Parco, ayant perdu un canon et été battu encore à Piana de' Greci, est en fuite en direction de Corleone »*²⁸⁶.

Comme nous l'avons vu, pendant la diversion, la manœuvre du Général consiste à continuer en même temps l'approche en direction de Palermo avec un petit groupe de volontaires, en se dirigeant vers Misilmeri et Gibilrossa le 25 mai. Ici il est rejoint par les escadrons qu'entretemps La Masa avait rassemblés. Ce dernier, en effet, lors de la retraite du Général vers Piana dei Greci, le jour précédent, était resté près de Palermo avec les hommes qu'il avait recrutés, à Gibilrossa. Le soir même, Garibaldi se dirige vers Palermo: comme nous le verrons, le 26 mai matin il force les barricades défensives de la ville à Porta Termini et arrive au cœur de la ville, soutenu par ses hommes et la population qui se bat au corps à corps dans les rues.

Dans son analyse, Felice Cuniberti identifie les caractéristiques et les difficultés principales de la manœuvre de déception et de celle, simultanée, de pénétration dans Palermo de Garibaldi, « *un concept simple et audacieux, qui exige une grande perspicacité d'esprit de la part de ceux qui le conçoivent et qui requiert de la compétence et de la volonté de la part de tout le monde pour l'exécuter* »²⁸⁷.

La manœuvre est donc décrite, tant par Cuniberti que par la narration mythique du *Risorgimento* italien, comme le résultat d'une stratégie précise de Garibaldi, que nous pouvons définir comme contre aléatoire et anti platonique dans les termes de notre cadre théorique. Mais les choses se passent-elles vraiment ainsi? Selon l'analyse de Carlo Agrati, ce n'est pas le cas. Agrati part de l'analyse des Mémoires du Général lui-même, qui déclare: "À Piana dei Greci, j'ai décidé de me débarrasser des canons et des bagages afin d'opérer plus librement sur Palermo, en rejoignant les hommes de La Masa"²⁸⁸. La seule pensée de Garibaldi était donc d'atteindre La Masa, "pour se débarrasser de tout ce qui pourrait ralentir la marche. Garibaldi ne mentionne pas du tout le fait qu'il voulait attirer les troupes de Bourbons dans un piège, dans lequel ils sont tombés pour une ineptie que très probablement Garibaldi ne soupçonnait pas en eux".²⁸⁹ En effet, comme Carlo Agrati le démontre, dans aucune des instructions données à Orsini²⁹⁰, qui était censé poursuivre la retraite pendant que Garibaldi se dirigeait vers Palermo, il n'y a de référence à une manœuvre de diversion. Au contraire, Garibaldi ordonne à Orsini d'établir un camp retranché à Corleone, de créer des ateliers, des usines d'armes et de munitions, de collecter des impôts, d'organiser des milices et de faciliter l'organisation administrative de son nouveau régime, un ordre évidemment absurde à donner à quelqu'un que l'on veut faire poursuivre par un ennemi beaucoup plus fort. "D'après l'examen de ces documents, rien ne permet de supposer que Garibaldi prévoyait que Von Mechel aurait été si inepte de

²⁸⁶ *Ibid.*

²⁸⁷ Felice Cuniberti, *Storia militare della spedizione dei mille*, L. Roux, Torino, 1893, p. 33

²⁸⁸ Giuseppe Garibaldi, *Memorie autobiografiche*, ed. G. Barbera, Firenze, 1888, p. 355

²⁸⁹ Carlo Agrati, op. cit., p. 429

²⁹⁰ *Lettres à Felice Orsini* de Francesco Crispi du 24 mai 1860 et de Giuseppe Garibaldi du 25 mai 1860, cité en Carlo Agrati, op. cit., p. 544

*suivre Orsini et non lui*²⁹¹. Probablement, comme Carlo Agrati l'admet lui-même, Von Mechel avait remarqué le mouvement de certains des volontaires mais l'avait sous-estimé, il n'avait pas envisagé la possibilité d'un regroupement avec les volontaires recrutés par La Masa et, surtout, il croyait que Garibaldi resterait là où se concentrait le gros de ses troupes et de ses canons.

La conclusion de Carlo Agrati est donc que Garibaldi a été, une fois de plus, aidé par la fortune. Son initiative, selon lui, n'est pas le résultat d'une stratégie précise mais elle est le fruit du hasard, qui a poussé les événements dans des directions favorables que lui-même n'avait pas prévues: "*S'il y avait chez Garibaldi l'espoir naturel de tromper l'ennemi, c'était certainement un faible espoir, tel que même si elle avait été déçue, la mission d'Orsini n'aurait pas été inutile ou aurait échoué*".²⁹²

En conclusion, l'analyse des sources ne nous permet pas de déterminer l'hypothèse la moins récusable sur un des épisodes qui, comme nous le verrons, sera d'importance capitale pour la réussite de l'opération à Palerme: la manœuvre de diversion à Piana dei Greci fut-elle une stratégie contre aléatoire délibérée, comme le soutiennent Cuniberti et la narration mythique du *Risorgimento*, ou plutôt le résultat du hasard, comme le soutient Carlo Agrati? Quoi qu'il en soit, l'effet sur l'ennemi demeure le même: une surprise stratégique totale.

2. Le rôle de la Grande Bretagne et des Etats-Unis avant l'opération de Palerme

Garibaldi s'installe le 25 mai 1860 dans le camp de Mastro Pietro, entre Misilmeri et Gibilrossa: c'est ici qu'il rencontre La Masa, qui avait réussi à rassembler plusieurs milliers de volontaires, les *picciotti*. Il retourne ensuite à Mastro Pietro, où se tient, à l'ombre d'un olivier, un Conseil de guerre qui est cité par diverses sources, en nous permettant ainsi en l'occurrence d'approfondir les différentes hypothèses concernant le poids du soutien des puissances étrangères, notamment la Grande Bretagne et les Etats-Unis, pour la réussite de l'opération à Palerme.

Selon Trevelyan, Garibaldi avait été rejoint auprès du camp de Mastro Pietro par Ferdinando Eber, un correspondant du *Times* et un ami du Colonel Turr: "*Eber est venu à Misilmeri pour apporter des messages et des informations très importantes du Comité central révolutionnaire de la capitale [...] Eber a fourni à Garibaldi et à son État-major un compte rendu exact de la position des troupes napolitaines [...] Eber a indiqué que la partie d'où il serait plus facile de forcer l'accès était le sud-est [...] tenu seulement par un faible détachement [...]. Si Garibaldi avait réussi à pénétrer, le labyrinthe des petites rues à l'intérieur de la ville aurait été alors complètement libéré des forces des Bourbons, de*

²⁹¹ Carlo Agrati, op. cit., p. 545

²⁹² Carlo Agrati, op. cit., p. 546

sorte que Garibaldi aurait pu appeler les habitants à barricader les rues étroites de la ville pour se défendre contre les forces qui arriveraient de leurs positions à l'extérieur de la ville [...]. Grâce à ces informations précises, Garibaldi a sagement décidé de tenter l'assaut depuis Porta Termini".²⁹³ Toujours selon Trevelyan, Eber était arrivé chez Garibaldi au même moment que des officiers anglais, mais il ne précise pas si ces derniers avaient participé de quelque manière au Conseil de guerre. "Les Anglais, au nombre de trois dont le lieutenant Wilmot, étaient sortis de Palerme pour une visite de plaisir et, probablement, poussés par la curiosité de voir de plus près le camp de Gibilrossa dont on parlait tant dans la ville et dont on voyait les nombreux feux la nuit. Une fois arrivés à Misilmeri, ils auraient su avec grande surprise que dans le camp voisin, il y avait aussi Garibaldi avec ses volontaires. Garibaldi fut immédiatement averti de l'arrivée des trois officiers dans la ville et les invita à son camp"²⁹⁴. En ce qui concerne les Américains, Trevelyan rapporte qu'il s'agissait de deux officiers du navire armé "Iroquois", arrivés presque simultanément avec les Britanniques, et qu'"ils se sont entretenus comme de bons amis avec les Mille"²⁹⁵. Garibaldi parle aussi des mêmes officiers dans ses Mémoires, mais sans donner plus de détails sur leur rôle: "Ce jour-là, plusieurs étrangers sont venus dans notre camp, surtout des Anglais et des Américains, montrant une grande sympathie pour la belle cause de l'Italie"²⁹⁶. Giuseppe Cesare Abba décrit également cette visite, en précisant toutefois que le Conseil s'était tenu après le départ des officiers: "des nouvelles nous ont été apportées par certains officiers des navires américains et britanniques dans le port de Palerme. Ils ont parlé au Général, puis ont fait le tour du camp [...]. On sait qu'ils ont apporté au Général la carte de Palerme, avec les indications de l'emplacement des barricades et des positions de l'Armée des Bourbons. Après leur départ, le Général a commencé le Conseil avec les commandants des Compagnies"²⁹⁷.

L'analyse la plus complète de l'épisode est celle faite par Carlo Agrati à partir du récit d'un des principaux protagonistes de cette rencontre, Michele Poiero, telle que elle rapportée par Luigi Natoli²⁹⁸: "Michele Poiero était le fils d'un banquier et d'un armateur de Palerme, en contact avec les équipages de nombreux navires étrangers, surtout américains. La corvette « Cumberland » des États-Unis était alors au port. Michele Poiero était de tendance libérale et entretenait des relations avec le comité libéral de Palerme, suivant les instructions duquel il accepta de fournir à Garibaldi des informations sur la ville, les forces et les positions des troupes bourbonniennes, qu'il avait marquées en détail sur une carte de la ville. S'entretenant avec deux officiers de ce navire, venus ce matin chez lui pour des affaires, et sentant qu'ils étaient curieux de rencontrer Garibaldi, il leur proposa de les emmener à Misilmeri, en disant qu'il s'habillerait également en officier américain pour éviter d'être bloqué par la police ou par les soldats bourbonniens. [...] Une fois au camp des volontaires, Poiero donna à Garibaldi la carte avec toutes les informations qui pourraient être intéressantes pour la prochaine attaque. L'attaque, lui dit

²⁹³ G. M. Trevelyan, *Garibaldi e i Mille*, Nicola Zanichelli, Bologna 1910, p. 372

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 371

²⁹⁵ *Ibid.*

²⁹⁶ Giuseppe Garibaldi, *op. cit.*, p. 356

²⁹⁷ Giuseppe Cesare Abba, *op. cit.*, p. 89

²⁹⁸ Luigi Natoli, *La Rivoluzione Siciliana dal 1860*, 1910 cité en Carlo Agrati, *op. cit.*, p. 445

*Garibaldi, le saluant, aurait eu lieu le lendemain matin. Ainsi, Poiero à son retour informa la commission, qui prit les dispositions nécessaires*²⁹⁹.

On observe donc, en analysant les différentes sources, comment le rôle du hasard est mentionné indirectement à plusieurs reprises: notamment, Trevelyan le cite comme motivation de la visite des officiers anglais: les Anglais étaient sortis pour une visite de plaisir et auraient découvert avec surprise que Garibaldi était à Maestro Pietro. Luigi Natoli, à son tour, attribue au hasard la visite des Américains, qui ce matin s'étaient rendus chez Michele Poiero pour d'autres affaires avant d'accepter de l'aider. En l'occurrence, ce rôle du hasard nous semble peu crédible. Les considérations que nous avons formulées au chapitre I concernant la probabilité subjective, due ici au désir de diminuer la contribution des puissances étrangères dans cette circonstance, nous semblent particulièrement appropriées. Cela nous semble confirmé par le fait que les sources insistent beaucoup sur le rôle des différents représentants de la cause révolutionnaire et libérale, comme Eber et Michele Poiero, en minimisant le rôle que les puissances étrangères ont joué dans l'opération, comme le fait Abba, ou en restant très vague à ce sujet, comme le fait Garibaldi lui-même. Il s'agit, au contraire, d'un rôle qui, du point de vue des informations, et de la couverture diplomatique, nous semble avoir été en l'occurrence fondamental. On ne peut pas en dire autant du soutien opérationnel direct: avant de lancer son offensive sur Palerme, Garibaldi essaye de se tourner vers les navires étrangers pour obtenir des munitions, mais en vain. "*Aucune aide ne nous est venue des navires ancrés dans la rade; à ce moment, nous aurions payé avec notre sang quelques boîtes de munitions*"³⁰⁰. Aucune aide n'est apportée à Garibaldi par le royaume de Sardaigne non plus: Garibaldi envoie secrètement un jeune Sicilien au port, à bord du *Governolo*, pour demander des munitions, mais le messager, qui arrive en présence du Capitaine d'Aste, est brusquement renvoyé, les mains vides, et avec l'accusation d'être un espion³⁰¹. Carlo Agrati conclut donc que "*ainsi est réfutée la légende des instructions secrètes généreuses données par Cavour aux Mille, non seulement lors de leur départ pour la Sicile, mais encore après Calatafimi et après l'entrée à Palerme! On est donc persuadé que ces instructions n'étaient rien d'autre que de maintenir une parfaite neutralité et d'ignorer complètement Garibaldi et son Expédition*"³⁰².

3. La bataille de Palerme

Le 25 mai, alors que Garibaldi est dans son camp à Mastro Pietro, occupé, comme nous l'avons vu, aux derniers préparatifs de l'opération sur Palerme, le lieutenant-colonel Polizzy, chef d'Etat-major du Corps d'armée napolitain en Sicile, reçoit de Von Mechel les informations suivantes sur le déroulement de ses opérations: "*Vers midi, un message du colonel Von Mechel signalait que Garibaldi et ses hommes étaient en pleine retraite au-*

²⁹⁹ Carlo Agrati, op. cit., p. 446

³⁰⁰ Carlo Agrati, op. cit., p. 507

³⁰¹ Giuseppe Garibaldi, op. cit., p. 363

³⁰² *Ibid.*

La surprise et l'incapacité permanente de prendre des décisions de Lanza, qui ne pense même pas à se rendre directement sur le terrain mais qui se limite à envoyer plusieurs fois un de ses messagers pour donner des ordres, en perdant ainsi du temps extrêmement précieux, sont bien illustrées par ce rapport de Polizzy: *“Les avant-postes situés au sud de la ville ont été la cible de tirs intenses. Le General Lanza a envoyé le capitaine De Rava sur place pour savoir ce qui se passait [...]. Au bout d'une heure environ, le capitaine De Rava est revenu et a signalé que les bandes d'insurgés avaient attaqué en grand nombre les troupes sur le pont de l'Amiral [...] et à Porta Termini [...] et que dans ces endroits les troupes avaient également été attaquées de l'intérieur de la ville par les insurgés, si bien que le général Marra avait été encerclé, et demandait maintenant des renforts. Lanza a dit au capitaine De Rava de retourner voir le général Marra pour lui dire qu'il aurait envoyé un autre bataillon en renfort, mais qu'il devait tenir la position [...]. Le capitaine De Rava est donc retourné chez le General, en le trouvant qui avait déjà ordonné la retraite [...]. Le capitaine De Rava retourne alors auprès de Son Excellence, qui donne à nouveau l'ordre de ne pas battre en retraite”*³⁰⁷.

Sur l'accueil de la population de la ville de Palerme, les sources sont à nouveau en désaccord: Carlo Agrati cite Giuseppe Giusta, Luigi Rigoni, Giuseppe Dezza, Giacomo Oddo décrivant un accueil festif, tandis que Giuseppe Cesare Abba, Ippolito Nievo et Stefano Turr affirment le contraire³⁰⁸.

La description du déroulement de l'action pendant cette phase de la bataille montre différentes caractéristiques en ligne avec celles que nous avons identifiées pour Calatafimi. Avant tout, l'initiative: Garibaldi sait que dans une confrontation en champ ouvert il n'aurait pas de chances contre l'Armée des Bourbons, et il déplace alors le champ de bataille en milieu urbain, en essayant de déclencher la révolte de la population. En plus, il s'agit d'un choix, en même temps, anti platonique: en déplaçant la bataille dans la ville, il contraint les Bourboniens à mener un genre de guerre qu'ils dominent mal, tout en les forçant à choisir entre la destruction de la ville et la capitulation. Une fois dans Palerme, Garibaldi sait que la victoire n'est plus qu'à un pas, car Lanza est confronté exactement à cette alternative, entre la capitulation et le bombardement de la ville, et dans ce scénario il sait qu'il aura le fort soutien anglais de son côté.

Il est intéressant, à cet égard, d'analyser le rapport rédigé par l'amiral anglais Rodney Mundy, commandant de l'*Hannibal*, qui aura, comme nous le verrons, un rôle important pendant les négociations du premier armistice. Le 25 mai, Mundy s'était présenté avec le consul britannique Goodwin chez Lanza pour connaître ses intentions. Lanza lui avait répété *“Qu'il empêcherait les rebelles d'entrer dans la ville ; que la veille, il avait vaincu les Garibaldiens à Parco, et les avait poursuivis à Piana de' Greci. Mais si, malgré ces succès, les Garibaldiens avaient réussi à fomenter une rébellion dans la ville, l'artillerie de ses navires et ses positions sur le terrain auraient contribué à réprimer la*

³⁰⁷ Vincenzo Polizzy, op. cit., cité en Carlo Agrati, op.cit., p. 478

³⁰⁸ Carlo Agrati, op. cit., p. 482-483

rébellion.”³⁰⁹. Maniscalco, chef de la police des Bourbons en Sicile, et Vincenzo Polizzy avaient également pris part à la discussion, et le premier aurait demandé au consul anglais de manière abrupte “*s’il ne croyait pas qu’un peuple qui se rebelle contre l’autorité établie ne mérite pas d’être anéanti*”³¹⁰. Mundy et Goodwin s’opposèrent immédiatement à la position de Maniscalco, et le consul répondit brusquement: “*Puisque vous voulez mon avis, je vous dirai qu’un peuple opprimé a le droit de s’armer et de se soulever contre ses tyrans*”³¹¹. Le lendemain, à 10 heures, Lanza tient sa promesse. Surpris par l’action de Garibaldi, il décide de bombarder la ville depuis le navire *Castellammare* et avec les canons du Palais Royal, sans comprendre qu’avec cette décision il renforcera encore plus le front rebelle, il déchaînera la forte opposition des Anglais et même celle, encore plus importante pour lui, du roi François II.

Nous avons jusqu’ici identifié des éléments de similitude entre la Bataille de Calatafimi et celle de Palermo, mais il y a aussi des éléments de différenciation importants par rapport à ce qui s’était passé à Calatafimi. Nous avons vu comment la faiblesse du champ d’influence des Bourbons s’était traduite, dans le cas de Calatafimi, par une absence totale de contrôle sur les soldats et de stratégies cohérentes, une faiblesse qui avait complètement ouvert les portes au rôle du hasard. À Palermo, au contraire, une stratégie faible est présente, et elle est clairement exprimée par Lanza dans son dialogue avec l’amiral Mundy: elle consiste à maintenir Garibaldi et ses hommes hors de Palermo, et à bombarder la ville si cela n’est pas possible; la première partie de cette stratégie (que nous pouvons définir comme contre-aléatoire offensive) sera dans un premier temps couronnée de succès, mais la seconde (contre-aléatoire défensive) sera un échec total. Le deuxième élément de différenciation entre la bataille de Calatafimi et celle de Palermo est représenté par le soutien des puissances étrangères, en particulier la Grande-Bretagne, en termes de diplomatie et d’information. Ce soutien, comme nous l’avons vu dans le chapitre précédent, est minimisé par les sources, mais nous semble évidemment fondamental.

La faiblesse du champ d’influence des Bourbons reste cependant un facteur déterminant. La retraite de l’Armée des Bourbons en ces trois premiers jours de combat est soudaine et injustifiée: “*Alors que le matin du 27, les troupes Bourbon tiennent toute la ville, le soir elles sont presque toutes concentrées dans le Palais Royal, et précisément il y a plus de 12000 hommes. D’autres, 3000 et plus, sont enfermés à Castellammare; d’autres garnisons importantes se trouvent dans les casernes de Sant’Antonino et du "Palazzo delle Finanze" [...] mais le reste de la ville est tout entier sous le contrôle des rebelles. Face à une telle pusillanimité de tous les commandants, il ne semble pas nécessaire de recourir à des soupçons ou des accusations de trahison*”³¹². L’incompétence de Lanza apparaît encore plus évidente à la lumière de ce qui se passe le 28 mai, également décrit par Polizzy: “*Vers 6 heures du matin, les vapeurs du 1er et du 2e bataillon de carabiniers légers sont arrivés*

³⁰⁹ **Rodney Mundy**, *H.M.S. Hannibal at Palermo and Naples during the Italian Revolution 1860-61*, London, John Murray Albemarle Street, 1868, p. 101

³¹⁰ **Rodney Mundy**, op. cit., p. 102

³¹¹ *Ibid.*

³¹² **Carlo Agrati**, op. cit., p. 488

dans le port. Leurs commandants ont fait savoir par télégraphe à Lanza qu'ils voulaient débarquer avec leurs troupes et participer au combat. Cependant, Lanza les a empêchés de débarquer, car il pensait qu'ils auraient été massacrés sur le chemin du palais royal. Vers 11 heures, il a décidé la retraite au-dessus de Messine pour ce soir".³¹³ Lanza pense immédiatement à la retraite, alors que Von Mechel est toujours à Corleone avec ses quatre mille hommes; il a échoué, il est paniqué, sans avoir aucune directive claire et sans être capable d'en donner une, il change continuellement d'avis: "*Il ne parvient pas à planifier quelque chose comme une attaque combinée du palais, des forces de Castellammare et de ces deux bataillons de troupes fraîches et bien animées, soutenues par les canons du fort et ceux des navires [...] la conduite du commandement des Bourbons a quelque chose de tragique et de grotesque. Le matin, ordre de préparer tout le monde, forces terrestres et maritimes, à la retraite au-dessus de Messine ; l'après-midi, contre-ordre car il ne peut abandonner ni les blessés, ni Von Mechel, dont il avait probablement oublié l'existence auparavant*".³¹⁴

Felice Cuniberti dans son analyse comprend lucidement que « *le temps et les circonstances exigeaient une action rapide et décisive* »³¹⁵, mais « *la défense n'était plus exercée avec la force que les circonstances auraient exigée* »³¹⁶: le champ d'influence que les chefs de l'Armée des Bourbons sont en mesure de maintenir sur leur propres forces est désormais trop faible, restant profondément vulnérable à l'action de Garibaldi, qui peut donc exploiter jusqu'au bout l'effet de surprise à son avantage avec son action anti-platonique.

Il est toutefois important de souligner comment Garibaldi aussi lutte réellement à ce stade pour imposer sa stratégie contre-aléatoire sur le cours des événements. Nous avons vu comment, même dans son champ d'influence, les difficultés ne manquaient pas. Avant et pendant la bataille, il y a aussi des épisodes qui mettent en évidence le rôle dans certains moments prépondérant de la fortune: Merenda³¹⁷ nous parle, par exemple, d'un accident survenu auprès d'un puits pendant la marche vers Palermo, à la suite duquel les volontaires avaient risqué d'être remarqués par les soldats des Bourbons. Garibaldi lui-même, arrivé dans Palermo et descendu de son cheval, avait risqué d'être gravement blessé à cause d'un malheureux accident qu'il décrit ainsi dans ses Mémoires: "*En posant la selle de ma jument Marsala et les armes, un fusil a touché le sol et a le coup est parti. La balle a effleuré mon pied droit et a transpercé le bas de mon pantalon*".³¹⁸ Sans parler de toutes les phases du combat urbain confus, avec ses attaques et ses contre-attaques réciproques, compatibles avec le concept de hasard frictionnel, qui font comprendre comment Garibaldi parvient finalement à entrer victorieusement à Palerme non parce que son champ d'influence est fort, mais parce qu'il est moins faible que celui des Bourbons. Les chances de succès des Bourbons sont aussi entravées par une stratégie contre-aléatoire défensive

³¹³ Carlo Agrati, op. cit., p. 492

³¹⁴ Ibid., p. 493

³¹⁵ Felice Cuniberti, op. cit., p. 35

³¹⁶ Ibid., p. 41

³¹⁷ Pietro Merenda, *Vademecum dei luoghi garibaldini intorno a Palermo*, 1910, citato in Carlo Agrati, op. cit., p. 465

³¹⁸ Giuseppe Garibaldi, op. cit., p. 358

défaillante, le bombardement de la ville. Il faut aussi souligner comment Garibaldi, au contraire, en plus d'une brillante stratégie contre aléatoire offensive, garde toujours une option contre aléatoire défensive, tout aussi brillante: en effet, le gros de ses hommes, et de son armement, n'est pas à Palerme, mais avec Felice Orsini qui est resté sur les collines à l'intérieur des terres et qui a eu la tâche de réorganiser la révolte à partir de là. En cas d'échec de la manœuvre sur Palerme, Garibaldi aurait toujours pu le rejoindre, suivant le plan le plus prudent suggéré dès le début par tout son Etat-major, sans compromettre définitivement l'issue de toute l'Expédition.

4. La première trêve

« Jusqu'au 29 mai les bombardements se poursuivent, la ville est ravagée et presque détruite, les communications avec Naples sont interrompues »³¹⁹. Mais le 29 mai, un fait important, destiné à marquer le cours des événements, nous est décrit par le lieutenant-colonel Polizzy: « Dans l'après-midi, le colonel Buonopane est arrivé de Naples et a débarqué à Castellamare. Il a signalé à Lanza qu'il venait et qu'il avait des colis à lui livrer »³²⁰. L'arrivée de Buonopane est expliquée par Carlo Agrati: « Buonopane, chef de l'Etat-major général de Naples [...] prend immédiatement une telle part dans la direction des choses que cela nous pousse à penser qu'il avait des instructions secrètes pour Lanza [...] sa conduite envers lui ne s'explique pas et se justifie encore moins si nous ne supposons pas que le Roi lui ait donné des pouvoirs spéciaux et l'ait envoyé superviser et contrôler Lanza ».³²¹ Selon Carlo Agrati, donc, le roi François II, confronté au choix entre un bombardement total de Palerme et la capitulation, a désormais renoncé à la défense de la ville, et il a envoyé Buonopane pour empêcher Lanza de poursuivre des initiatives non coordonnées avec lui.

C'est encore l'Amiral Mundy qui décrit comment se déroulent les négociations complexes pour la première trêve décisive: le 29 mai, Lanza envoie chez Mundy le Capitaine Cossovic, pour lui demander un drapeau anglais, avec lequel deux Généraux bourbonniens auraient traversé la ville pour aller négocier une brève suspension des hostilités avec Garibaldi. Mundy refuse, mais envoie son lieutenant Wilmot chez Garibaldi pour garantir un sauf-conduit aux deux généraux bourbonniens, qu'il aurait accueillis sur son navire pour les négociations avec Garibaldi. Garibaldi accepte, mais c'est maintenant Lanza qui refuse de céder à l'humiliation de devoir demander à Garibaldi un sauf-conduit³²².

Le lendemain, 30 mai, Lanza met sa fierté de côté: « Par l'intermédiaire d'un prisonnier piémontais, Lanza a écrit à Garibaldi pour lui demander de permettre aux Généraux Letizia et Chrétien de traverser la ville, de façon qu'ils puissent se rendre à bord

³¹⁹ Felice Cuniberti, op. cit., p. 41

³²⁰ Vincenzo Polizzy, op. cit., cité en Carlo Agrati, op.cit., p. 505

³²¹ Carlo Agrati, op.cit., p. 505

³²² Rodney Mundy, op. cit., p. 134-137

du navire du contre-amiral britannique afin de négocier un bref cessez-le-feu, pour enterrer les morts et soigner les blessés. Au bout d'une heure, le prisonnier est revenu avec la réponse affirmative du Général »³²³.

Dès que Mundy sut que Garibaldi avait donné son accord, il envoya le lieutenant Wilmot chez lui, puis chez Lanza pour établir les modalités de la rencontre sur l'« Hannibal », au cours de laquelle un cessez-le-feu de 24 heures est finalement signé: d'un côté, par Garibaldi et Francesco Crispi³²⁴, de l'autre par les Généraux Letizia et Chretien.

Le cessez-le-feu est fixé pour une heure que les différentes sources rapportent différemment, entre 11h et 13h, et nous arrivons ici à une autre étape clé pour l'issue finale de la bataille de Palerme. En fait, c'est *«précisément entre 10 et 12 heures du matin, à un moment où la trêve était non seulement convenue, mais en fait déjà en place, que la colonne de Von Mechel est arrivée, tout juste sortie de l'entreprise peu glorieuse de Corleone»*.³²⁵ Von Mechel et Bosco sont furieux, et leurs soldats l'emportent facilement sur les insurgés à Porta Termini, en se dirigeant à leur tour vers le centre de la ville. Ils auraient pu s'imposer militairement sur les insurgés et réprimer ensuite la révolte, mais ici le Général Lanza prend une décision que lui vaudra l'accusation de trahison et aura des conséquences décisives: Lanza, désormais découragé et probablement sous la pression de Buonopane, ordonne à Von Mechel et à Bosco de respecter le cessez-le-feu qu'il venait de signer. En plus, demande aux Généraux Letizia et au Colonel Buonopane de négocier le prolongement du cessez le feu pour trois jours.

Le lexique utilisé par Abba souligne le rôle de la fortune dans cette phase: le Colonel Bosco et Von Mechel rentrent à Palermo juste peu après que le Général Lanza avait décidé le cessez-le-feu. *« Oh ! S'ils étaient arrivés un petit peu plus tôt [...], qui sait quel aurait été le sort de ce jeune Sicilien, courageux et plein d'ingéniosité ? »*³²⁶. Mais s'agit-il vraiment de fortune ? Il est clair que le retour de Von Mechel avec 4000 hommes dans la phase initiale de la bataille de Palerme aurait pu changer le cours des événements. Pourquoi arrive-t-il si tard, trop tard pour empêcher la trêve? Il est une fois de plus très important d'analyser le rôle du hasard pour comprendre les événements. Selon le rapport de Carlo Agrati, dès le matin du 27 mai, Lanza avait envoyé un coursier déguisé en mendiant à Von Mechel, pour l'avertir de ce qui se passait et lui ordonner de rentrer à Palerme. Le faux mendiant avait su que Von Mechel était parti à Corleone, mais *«Garibaldi avait Dieu de son côté. Juste à l'extérieur du village de la plaine, le faux mendiant rencontra par hasard un insurgé local, Giovanni Virga, qui revenait juste après avoir guidé les volontaires d'Orsini jusqu'à Corleone. Soupçonneux à la vue du mendiant qui marchait à grand pas, tout seul, en ce jour de fête solennelle, Virga se méfie, lui*

³²³ Vincenzo Polizzy, op. cit., cité en Carlo Agrati, op.cit., p. 508

³²⁴ Francesco Crispi avait été entretemps nommé Secrétaire d'Etat par Garibaldi, qui lui avait confié la responsabilité de la formation du nouveau Gouvernement de la Sicile.

³²⁵ Carlo Agrati, op.cit., p. 511

³²⁶ Giuseppe Cesare Abba, op.cit., p. 57

demande qui il était et où il allait et, le voyant troublé et réticent, saisit son fusil et le pointa sur le malheureux qui, effrayé, sortit la lettre de Lanza pour Von Mechel. Sans doute, c'est cet insurgé qui a sauvé l'Expédition"³²⁷. Si le faux mendiant avait réussi à remplir sa mission, la colonne de Von Mechel aurait pu retourner à Palerme un jour plus tôt, à temps pour changer le destin de la bataille, et avant l'arrivée de Buonopane, la bataille de Palermo aurait pu avoir une autre issue. Mais le lendemain, Lanza n'a toujours pas de nouvelles de Von Mechel et lui envoie encore deux soldats. Eux aussi sont découverts, ils essayent de s'échapper et "*ils rencontrent un destin pire que celui du mendiant, car l'un est tué et l'autre blessé*"³²⁸. Voilà la raison pour laquelle Von Mechel n'apprend la nouvelle de l'arrivée de Garibaldi à Palerme que dans la soirée du 28 mai, donc avec un retard considérable, et il n'arrive à Palerme que le 30 au matin, comme nous l'avons vu, alors que la trêve est déjà en place et que le colonel Buonopane pousse déjà pour accélérer la reddition, au nom du Roi. La chance, le hasard objectif, ont vraiment joué un rôle fondamental.

Toujours en relation avec cet événement, une hypothèse alternative, celle de la trahison de Lanza, est soutenue notamment par Giuseppe Buttà³²⁹ sur la base du fait que, à l'aube du 30 mai, le télégraphiste du palais royal avait signalé à Lanza une colonne de troupes avançant sur la route de Villabate, facilement reconnaissable comme étant celle de Von Mechel. Selon cette hypothèse, Lanza fit semblant d'être incrédule, attendit à nouveau et au bout d'une heure envoya le général Marra pour vérifier, au point que le télégraphiste lui-même fut très irrité. Cette hypothèse de la trahison est cependant réfutée par l'analyse des notes de Polizzy, qui affirme que l'approche de Von Mechel n'avait été remarquée que peu de temps avant les premiers affrontements à Porta Termini. Mais c'est un autre aspect qui contredit de manière plus précise, une fois de plus, l'hypothèse de la trahison de Lanza: "*il s'agit d'un petit détail, qui suffit parfois à faire tomber tout un édifice de mensonges. [...] Toutes ces bonnes gens qui ont écrit sur cette entreprise avec la ferme idée de faire de Lanza un traître, disent que du palais royal on voyait la colonne de Von Mechel avancer vers Porta Termini depuis Villabate, qui se trouve à 6 Kilomètres de Palerme, à l'aube. Or, l'aube de cette saison est à 4 heures du matin, et comment se fait-il que Von Mechel, qui, ils l'admettent, n'arrive pas à Palerme avant 10 heures du matin, aurait mis six heures pour parcourir moins de 6 kilomètres?*"³³⁰.

Comme nous l'avons vu, par ailleurs, d'autres réfutations à l'hypothèse de la trahison de Lanza viennent du fait qu'il avait essayé de faire revenir Von Mechel plus tôt, le 27 mai, et du fait que sa décision d'arrêter les bombardements puis de se rendre définitivement avait été très conditionnée par Buonopane. L'hypothèse de la combinaison du hasard reste, en conclusion, la moins récusable pour expliquer la première trêve.

³²⁷ Carlo Agrati, op. cit., p. 512

³²⁸ Ibid., p. 513

³²⁹ Giuseppe Buttà, op. cit., p. 62

³³⁰ Ibid., p. 514

En ce qui concerne le déroulement des pourparlers, Bandi décrit une réunion assez calme, tandis que du récit des sources analysées par Carlo Agrati ressort la réalité d'une réunion extrêmement tendue, qui risque d'échouer à plusieurs reprises. Les trois conditions demandées par Letizia et Buonopane à Garibaldi sont un échange de prisonniers, l'approvisionnement en eau potable du Palais Royal, assiégé par les insurgés, et la possibilité de soigner les blessés dans le Palais. Garibaldi, à son tour, demande que la ville soit complètement abandonnée par les soldats bourbonniens, qui auraient dû occuper seulement le Palais Royal et un champ sous le mont Pellegrino. Ce sera un accord fondamental pour le destin de Palermo: la grande partie des volontaires de Garibaldi, encore à Corleone, auront le temps de retourner vers Palermo avec leurs deux canons, et Garibaldi lui-même pourra réorganiser les insurgés et les milices. Entretemps, une deuxième Expédition, guidée par Carmelo Agnetta et partie de Gênes le 25 mai, avait réussi à débarquer à Marsala et venait de rejoindre Garibaldi avec 72 hommes, mais surtout avec beaucoup de fusils et de munitions.

5. La reddition des Bourbons

Après l'accord sur le premier cessez-le-feu, aucune des parties n'exclut encore de reprendre le conflit. Au contraire, selon le récit de Trevelyan, Garibaldi *“de cette façon s'était procuré au moins 24 heures pour obtenir des munitions. Et avant de quitter le navire amiral britannique, il demanda à l'amiral Palmor, commandant en chef pour les Etats-Unis, de soutenir la cause de la liberté en lui fournissant de la poudre à canon pour les fusils”*³³¹. Lanza, d'autre part, selon les rapports de son chef d'état-major Polizzy, le 31 mai *“a ordonné d'attaquer la ville demain, dès que le cessez-le-feu sera terminé, en soutenant les opérations du colonel von Mechel avec trois colonnes d'attaque”*³³².

Mais cette soudaine combativité de Lanza est tardive et totalement vaine. Les décisions ne sont plus de son ressort, et dès qu'il donne ces ordres, il est probablement le premier à le savoir. Tout est décidé par le colonel Buonopane, émissaire du roi François II. Peu de temps après, en effet, *“le Général Letizia et le colonel Buonopane sont revenus et ont dit à Lanza que Garibaldi avait autorisé la prolongation du cessez-le-feu pour trois jours supplémentaires. L'accord a donc été mis par écrit et signé par le Général Lanza et le secrétaire d'État du gouvernement provisoire de la Sicile, Francesco Crispi. Après cela, le colonel Buonopane et le général Letizia sont montés à bord du navire et sont partis pour Naples”*.³³³ Carlo Agrati souligne effectivement comment transparaît, des mots de Polizzy, le profond changement qui s'est produit presque soudainement dans les autorités bourbonniennes, qui considèrent maintenant les insurgés comme un gouvernement provisoire et Francesco Crispi, un conspirateur condamné à mort et recherché, comme secrétaire d'État.

³³¹ George Macaulay Trevelyan, op. cit., p. 416

³³² Carlo Agrati, op. cit., p. 525

³³³ *Ibid.*, p. 527

A partir de la signature du deuxième accord, la désintégration inexorable de l'armée Bourbon se poursuit, selon les mécanismes typiques d'un effet de type 2. À Palerme, *“Au sein de l'Armée bourbonnienne, le découragement monte en puissance; les désertions sont de plus en plus fréquentes, surtout chez les sous-officiers ; les soldats [...] finissent par perdre leurs fusils ou par passer dans les rangs des Italiens.”*³³⁴. Letizia et Buonopane, une fois arrivés à Naples *“avaient trouvé la Cour et les ministres qui s'y trouvaient complètement désorientés et au comble de l'alerte. La nouvelle de l'entrée de Garibaldi à Palerme, apportée le 28 au matin, était complètement inattendue. Ce jour-là, un communiqué retentissant était encore affiché dans les rues de Naples, confirmant la victoire complète des troupes royales en Sicile, la fuite de Garibaldi au-delà de Corleone et la dispersion totale des insurgés sur l'île”*³³⁵. Les 30 et 31, des Conseils d'État tourmentés ont lieu, dans lesquels aucune des deux positions possibles, poursuivre ou pas le combat, ne prévaut. Le 1er juin, le Roi approuve finalement l'abandon de Palerme. Désormais, il espère seulement pouvoir arrêter l'avancée de Garibaldi, avec l'aide du Royaume de Savoie. À Naples *“dans les hautes sphères, un grand pessimisme se répand, alors que les différends et les rivalités, les mauvaises humeurs et les rivalités deviennent plus aiguës parmi les nombreux responsables, qui s'accusent mutuellement critiquant le passé mais sans idées, sans envisager aucune initiative courageuse pour l'avenir”*³³⁶.

Le 2 juin, Buonopane retourne à nouveau à Palerme et communique à Garibaldi les modalités du retrait des troupes Bourbon à la fin de la trêve de trois jours. Le 6 de juin, Garibaldi sera ainsi désormais en position d'exiger la capitulation complète des Bourbons. En exécution des accords définitifs signés, les soldats Bourbons et les mercenaires de Von Mechel abandonnent finalement Palerme, en recevant les honneurs militaires de Garibaldi.

La narration mythique des sources nous rend compte de l'atmosphère que Palerme vivait à ce moment-là : *« soudainement, toutes les cloches se sont mises à sonner [...] sur les toits, sur les clochers, tout le monde agitait des chapeaux et des mouchoirs, tout le monde criait sans cesse [...] puis la foule a commencé à venir de Via Toledo, en criant avec cent mille bouches de plus, et en grandissant à chaque pas [...] la place était pleine de monde, et tout le monde criait le nom de Garibaldi, [...] qui s'adresse ainsi à la population - Peuple de Palerme, peuple des barricades, avec qui j'ai partagé espoirs, dangers et gloire ! Peuple qui a laissé bombarder ses maisons plutôt que de se rendre aux tyrans, te voilà libre ! - »*³³⁷.

³³⁴ George Macaulay Trevelyan, op. cit., p. 417-418

³³⁵ Carlo Agrati, op. cit., p. 535

³³⁶ Ibid., p. 536

³³⁷ Giuseppe Bandi, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, con note di Luciano Bianciardi, Stampa Alternativa, Viterbo, 2009 p. 210

6. Le champ d'influence de Garibaldi après la bataille de Palerme

Contrairement à celui des Bourbons, après l'armistice le champ d'influence de Garibaldi se renforce de plus en plus, et Garibaldi peut se dédier à l'organisation du nouveau Gouvernement de la Sicile: *"le Dictateur le 2 juin constitue un véritable ministère, laissant l'intérieur à Crispi et désignant ministre de la justice Andrea Guarnieri, de l'éducation et du culte Monseigneur Ugdulena, des affaires étrangères Baron Casimiro Pisani, des finances Domenico Perrani et des travaux publics Dr. Giovanni Raffaele. Salvatore Calvino est chargé de la guerre et de la marine, en attendant le colonel Orsini à qui le ministère vient confié"*³³⁸.

Bandi, encore une fois témoin direct des événements, nous rend compte avec une amère ironie de toutes les visites des autorités qui viennent visiter celui qui jusqu'à sept jours avant était considéré comme un bandit sans aucune chance. Les principales puissances européennes multiplient leurs contacts avec Garibaldi et leurs visites officielles. Garibaldi était soutenu par les Anglais et les Américains, méprisé par les Bourbons, l'Autriche et les Turcs, inintelligible pour les Français et l'Etat Pontifical. *« La rade, peuplée de presque cinquante navires de guerre, dont douze des Bourbons, avait une apparence magnifique. Anglais et Français avait encore leurs vaisseaux de cent dix canons, merveilles des gens de l'antiquité expression peu compréhensible, il faut revoir la traduction ; les Autrichiens deux belles frégates, et les Américains deux agiles corvettes. Il y avait aussi des Portugais, et des Turcs »*³³⁹. Garibaldi reçoit la visite de l'archevêque de Palerme, venu *« avec tout le clergé de la ville faire la révérence au dictateur »*³⁴⁰, de l'Amiral français Le Barbier Du Tinan, à la tête de la flotte française, probablement venu pour arranger avec Garibaldi les modalités de la retraite des Bourbons de Palerme. L'Amiral anglais, rapporte Bandi, *« nous aidait largement en plusieurs circonstances et se montrait toujours proche de nous »*³⁴¹. L'Amiral Persano, par contre, arrivé à son tour à Palerme, *« restait pendant ces jours bien à l'écart, tout en essayant de montrer qu'il n'était pas notre ennemi »*. Le Gouvernement du Royaume de Sardaigne envoie le 6 juin en Sicile son émissaire La Farina, avec le but d'accélérer l'annexion de la Sicile. Incrédule pour *« la série miraculeuse des victoires de Garibaldi »*³⁴², le Royaume avait peur qu'après avoir pris le pouvoir à Palerme, Garibaldi ne l'exerce au nom des idéaux mazziniens de République, qui continuaient à jouer un rôle majeur pour les insurgés. Déçu et frustré par le manque de confiance, le Général n'a toutefois aucune intention de s'arrêter à Palerme, et ses hommes invitent La Farina à quitter la Sicile³⁴³. Garibaldi *« nous avait manifesté à plusieurs reprises la déception qu'il ressentait en voyant qu'on doutait de sa sincérité et qu'ils essayaient d'interrompre son opération pour un soupçon indigne et aussi pour une jalousie vile et avare »*³⁴⁴. Selon Agrati, *« Cavour eut tort lorsqu'il envoya La*

³³⁸ Carlo Agrati, op. cit., p. 539

³³⁹ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 201

³⁴⁰ Ibid., p. 198

³⁴¹ Ibid., p. 199

³⁴² Ibid., p. 201

³⁴³ Ibid., p. 201

³⁴⁴ Ibid., p. 201

*Farina avec cette mission malheureuse de lier les mains du Dictateur, qui dans toute cette épopée fut d'une telle grandeur, d'une telle loyauté et désintérêt, que la figure du Premier Ministre piémontais semble elle-même être petite en comparaison*³⁴⁵. Cependant, Farina obtient un résultat important: face à ses contrastes aigus avec les positions intransigeantes de Crispi, Garibaldi est en effet contraint de céder partiellement aux pressions du Royaume et nomme Depretis comme prodictateur.

Pendant l'été de 1860, l'action de Garibaldi pour le renforcement de son champ d'influence est affaiblie par la multiplication des protestations des paysans dans différents endroits de la Sicile. Les paysans nourrissaient au début de l'Expédition de grands espoirs pour les initiatives prises par Garibaldi, mais leur déception déclenche ensuite un bain de sang: ils s'opposent à la noblesse, cette noblesse que nous avons vu être l'un des facteurs du succès de l'expédition de Garibaldi. Le 17 mai 1860, la localité d'Alcara Li Fusi avait déjà été touchée par une révolte qui anticipera toutes les autres. Les paysans attaquent à coups de faux et de couteaux de nombreuses personnes, dont un enfant. Les garibaldiens de la colonne des Medici, arrivés après quelques semaines d'anarchie, emprisonnent de nombreux rebelles qui, après un procès rapide, sont exécutés³⁴⁶.

Le 2 août à Bronte, sur l'Etna, le mécontentement populaire provoqua le plus célèbre de ces soulèvements. Des dizaines de maisons, le théâtre et les archives municipales furent incendiés. Pas moins de seize personnes moururent parmi les nobles, les officiers et les civils, dont le baron du village avec sa femme et ses enfants, le notaire et le prêtre. D'autres révoltes similaires eurent lieu à Caronia et Francavilla. Les troupes de Garibaldi, commandées par Nino Bixio, appelées à rétablir l'autorité du gouvernement, procédèrent à des arrestations au sein de la population civile, suivies d'un procès sommaire qui aboutit à la condamnation à mort, avec exécution par peloton d'exécution, de 5 personnes. L'épisode est ainsi rapporté par Giuseppe Cesare Abba: *« il y avait des maisons brûlées avec leurs propriétaires à l'intérieur ; des gens massacrés dans les rues ; dans les séminaires, les jeunes hommes massacrés au pied du vieux recteur [...] Ces féroces sont pris, immobilisés, ils sont si nombreux qu'il est difficile d'identifier les plus dangereux, une centaine. Puis une proclamation de Bixio est lancée : Bronte, coupable, est déclaré en état de siège; remise des armes, ou mort; dissolution de la mairie, de la garde nationale, de tout : impôt de guerre jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli. Et les délinquants sont jugés par un conseil de guerre. Six d'entre eux sont exécutés d'une balle dans le dos; entre eux l'avocat Lombardi, un homme de soixante ans, chef de la révolte*»³⁴⁷.

En nous référant à notre cadre théorique, nous pourrions attribuer ces événements à l'absence totale, de la part de Garibaldi, d'une stratégie contre aléatoire défensive. La possibilité que les couches sociales les plus pauvres ne se joignent pas à l'Expédition, avec les idéaux d'indépendance et de liberté du *Risorgimento* qu'elle incarnait, n'avait pas du

³⁴⁵ Carlo Agrati, op. cit., p. 570

³⁴⁶ L'épisode est au centre du roman historique de Vincenzo Consoli, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Mondadori, Milano, 1987

³⁴⁷ Giuseppe Cesare Abba, op.cit., p. 159

tout été prévue. Garibaldi avait encore moins prévu que la population puisse elle-même se retourner contre le contrôle de sa dictature. De même, il n'avait pas prévu que l'allié le plus important de l'Expédition aurait été, pour l'essentiel, la même noblesse conservatrice et royale qui avait soutenu le royaume des Bourbons.

La conséquence immédiate de l'absence d'une stratégie pour faire face à ces éventualités, c'est-à-dire d'une stratégie contre aléatoire défensive, a été la nécessité de recourir à la violence la plus brutale pour réprimer les soulèvements. Mais il est important de souligner que cette même absence de stratégie a eu d'énormes conséquences, surtout à long terme. Bien que nous ne puissions pas examiner ici un problème si complexe, il est important de souligner comment l'expansion du phénomène du crime organisé et celle du "*brigantaggio*" en Sicile et dans le reste du Sud de l'Italie peuvent être lues aussi comme des conséquences de l'absence de cette stratégie contre-aléatoire défensive.

En Sicile, confirmer le pouvoir de la classe noble a signifié consolider définitivement et étendre le système de pouvoir qu'elle utilisait, centré notamment sur la figure des *gabellotti*, ceux qui géraient les terres de la noblesse sicilienne. Ils venaient de la cour des seigneurs; certains - peu nombreux - gagnaient tellement qu'ils arrivaient à acheter des fiefs entiers; parmi eux naissaient les barons qui, avec les terres, achetaient le titre des seigneurs féodaux en difficulté économique. Les *gabellotti* possédaient l'argent, les semences, les machines agricoles, le bétail, et étaient en première ligne, avec les nobles, dans cette usurpation et occupation des terres de l'État, que les paysans subissaient sans avoir les armes pour y s'opposer. Les *gabellotti* avaient aussi besoin d'un système de violence privée: quelqu'un qui surveillait l'avancement des travaux, qui percevait les loyers même par la force, qui protégeait physiquement la terre ; les *gabellotti* et leurs employés étaient les seuls à cheval et armés dans la campagne sicilienne et avaient un pouvoir énorme: ils concluaient et annulaient des mariages, donnaient et enlevaient du travail.

Les *gabellotti* s'opposent donc de plus en plus aux brigands, dans les rangs desquels après l'Expédition convergent les paysans en colère contre la faim et rebelles à leur misère. Leurs relations étaient à la fois conflictuelles et en communion d'intérêts; les tueries générales permettaient l'achat, par les *gabellotti*, de bétail et de biens volés par les bandits; les *gabellotti* garantissaient la non-agression à certaines communautés contre paiement préalable d'une somme; la tâche pouvait être confiée aux brigands d'aller effectuer des raids et des actes de terrorisme dans d'autres régions, spécifiquement contre tel ou tel feudataire ou propriétaire; ou d'effectuer des enlèvements de personnes. Si telle est la situation en Sicile, dans le sud de l'Italie péninsulaire la présence d'un système de pouvoir moins structuré provoquera en revanche une véritable explosion du phénomène du *brigantaggio*, l'un des principaux problèmes auxquels le nouveau Royaume d'Italie devra faire face dans la décennie qui a suivi l'unification de l'Italie. Une véritable guerre éclata alors dans le sud de l'Italie pour contenir ce phénomène, avec l'utilisation d'un grand nombre de soldats, la suspension des droits civils, ainsi que la dévastation et le pillage de

villages entiers en représailles contre la violence souvent brutale des brigands, afin d'anéantir les bandes armées.³⁴⁸

³⁴⁸ **Gigi Di Fiore**, *Contro storia dell'unità d'Italia: fatti e misfatti del Risorgimento*, Rizzoli Editore, Napoli, 2007, p. 259

Chapitre VI

LA CONQUÊTE DU SUD DE L'ITALIE

1. L'élargissement du champ d'influence de Garibaldi après Palerme

En poursuivant leur narration du déroulement de l'Expédition après la conquête de Palerme, les sources analysées continuent à souligner la propagation croissante de la révolution, en remarquant l'adhésion des masses à la Dictature de Garibaldi en Sicile : à Palerme les bandes de volontaires et les *picciotti* recrutées par La Masa « *se multipliaient de plus en plus, au point qu'il me fut signalé qu'ils n'étaient pas moins de quinze ou seize mille* »³⁴⁹. Quand le Général sortait dans la ville sur son cheval, « *les gens s'agenouillaient, touchaient ses pieds, baisaient ses mains. J'ai vu élever vers lui les enfants, comme vers un Saint* »³⁵⁰. Il s'agit d'un élargissement extrêmement rapide, qui aura des conséquences importantes pour la suite de l'Expédition: dans ce paragraphe, nous essayerons de comprendre si ce phénomène, cette propagation du soutien au champ d'influence de Garibaldi, peut être considéré comme un exemple du concept d'effet type 2 adopté dans notre cadre théorique.

Au cours du mois de juin 1860, l'arrivée de nombreux volontaires provenant de la Sicile et d'autres régions d'Italie est documenté par plusieurs sources. Les volontaires arrivent presque chaque jour, ils se joignent aux autres et ils forment le premier noyau de l'Armée dictatoriale sicilienne.

Le 1er juin, en provenance de Malte, Nicola Fabrizi³⁵¹ débarque à Pozzallo avec 20 volontaires de la Légion italienne. Fabrizi se dirigera vers Catania, atteinte le 20 juin, en formant la colonne des *Cacciatori del Faro* (Chasseurs du Phare) dont les effectifs s'accroissent pendant la marche et finissent par atteindre 300 hommes.

Le 18 juin, une véritable deuxième Expédition débarque à Castellamare: sur ses notes du 21 juin, Giuseppe Cesare Abba nous rend compte que « *Medici est arrivé avec un Régiment complet* »³⁵². Medici était en effet parti la semaine précédente, comme rapporté par Henri Durand Brager : « *Du 9 au 11, une petite escadre navale partait de Gênes. Elle se composait de l'Utile, remorquant le Charles and Janes, le premier commandé par le Capitaine Quain; puis venaient le Franklin, dont le Capitaine était Orrigoni, un des anciens compagnons d'armes de Garibaldi à La Plata; l'Oregon, Capitaine West; le Washington, dont les volontaires étaient commandés par le Colonel Baldeseroto. Environ 3000 hommes étaient répartis sur ces différents navires: c'était le renfort le plus*

³⁴⁹ Giuseppe Bandi, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, op. cit., p. 201

³⁵⁰ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Volturno: noterelle di uno dei Mille*, op. cit., p. 58

³⁵¹ L'auteur des télégrammes controversés sur la base desquels Garibaldi avait décidé de lancer l'Expédition le 6 mai (cfr. Chap. III, para 2)

³⁵² Giuseppe Cesare Abba, op.cit., p. 70

considérable que l'on eût encore reçu. Medici était le commandant en chef. Partis à quelques heures d'intervalle, ces navires suivirent des routes diverses pour atteindre Cagliari où était le rendez-vous général. Tous y arrivèrent, excepté l'Utile et le bâtiment qu'il remorquait »³⁵³. L'unité commandée par le Général Giacomo Medici, qui avait combattu avec Garibaldi dans toutes ses précédentes campagnes en Amérique, à Rome et en Lombardie, n'était en réalité pas un Régiment, mais une Brigade : « Ils étaient plus de trois mille, et ils avaient avec eux un précieux chargement de huit mille carabines Enfield et un important stock de munitions, vêtements et armes de tous types »³⁵⁴. Les Régiments étaient deux : « le premier Régiment, commandé par le Colonel Francesco Simonetta, lombard. Le deuxième régiment, composé presque entièrement de Toscans, pour la plus part de Livorno, commandé par Vincenzo Malenchini »³⁵⁵. Le changement complet d'attitude du Royaume de Sardaigne au moment où cette Deuxième Expédition part de Gênes est bien exemplifié par le fait que, cette fois-ci, Medici peut faire escale à Cagliari, soutenu par le Gouvernement de Cavour. Comme nous l'avons vu, ce dernier espérait maintenant exploiter le succès de Garibaldi en sa faveur, obtenir l'annexion de l'île au Royaume de Sardaigne, mais sans autoriser le Général à débarquer au Sud de l'Italie.

Le 5 et 7 juillet, plus de 2 000 volontaires débarquent encore à Palerme sous le commandement d'Enrico Cosenz³⁵⁶. Le 9 juillet, plusieurs centaines de volontaires arrivent sur un ancien navire charbonnier. Le 22 juillet, environ 1 535 volontaires, presque tous lombards, arrivent à Palerme à bord de deux nouveaux bâtiments³⁵⁷, sous le commandement de Gaetano Sacchi.

Garibaldi peut maintenant compter sur trois Brigades, commandées par Nino Bixio, Turr et Medici, lorsque les Bourbons replient désormais de toutes leurs positions vers Messina. A ces trois brigades, au total plus de 6500 hommes, il faut aussi ajouter une quatrième brigade de volontaires, celle que La Masa était en train de former. « Cette Armée semblait à Garibaldi déjà exceptionnellement grande, adaptée pour sortir de Palerme, se risquer en terrain découvert et occuper les meilleurs points de l'île »³⁵⁸.

Dans l'ensemble, les départs des expéditions de soutien à Garibaldi ont presque tous eu lieu du port de Gênes sauf deux par celui de Livorno, dans la période allant du 24 mai 1860 au 20 août 1860. À cette date les départs ont cessé, pour reprendre avec une dernière expédition du port de Livorno, qui a eu lieu entre le 1er et le 3 septembre (expédition Nicotera). Au total, plus de vingt expéditions navales sont documentés, pour un total d'environ 21.000 volontaires qui s'ajoutent aux premiers 1.000. L'arrivée de nombreuses expéditions navales, parties avec des matériaux et des armes destinés à

³⁵³ H. Durand-Brager, *Quatre mois de l'Expédition de Garibaldi en Sicile et en Italie*, E. Denteur Éditeur, Parigi, 1861, p. 54. En citant l'Utile, la source le confond probablement ici avec le "Franklin". Ce dernier et le Charles et Janes constituèrent l'Expédition dite "Corte", qui, comme nous l'avons vu, fut interceptée par la marine des Bourbons et libérée ensuite (cfr. Chap. III, para. 5, note 144)

³⁵⁴ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 214

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 214

³⁵⁶ George Macaulay Trevelyan, *Garibaldi e la formazione dell'Italia*, Bologna, Zanichelli, 1913, App. B, pp. 318-319

³⁵⁷ *Ibid.*

approvisionner Garibaldi, est elle aussi documentée: elles furent menées par les navires *Queen of England* (aussi appelé *Anita*), *Independence*, *Ferret*, *Badger*, *Weasel*, *Expedition* et *Colonello Sacchi*³⁵⁹. Nombreuses, enfin, furent les organisations ayant aidé, financièrement, l'entreprise de Garibaldi³⁶⁰.

On peut ainsi relever une croissance exponentielle, qui entraîne un consensus tout aussi impressionnant au sein de la population, encore plus impressionnant si l'on considère le laps de temps extrêmement limité dans lequel il se développe. Cette croissance nous semble liée à des quantités aléatoires scalables de nature sociale, informative, interactive et récursive, correspondant à la définition d'effets de type 2 que nous avons adoptée: le mythe de Garibaldi, la volonté de participer à ses victoires, à une page fondamentale de l'histoire, la volonté de gloire et d'honneur, l'adhésion aux idéaux de la Révolution, la possibilité de pouvoir obtenir un profit ou un avantage personnel, qu'il soit économique ou social. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'origine de la dynamique de l'effet type 2 reste cependant au début essentiellement associée au champ du moral, de la discipline et de la cohésion dans le camp des Bourbons. Ce n'est que plus tard, après l'effondrement du champ d'influence Bourbon, que le fleuve en crue du soutien au champ d'influence garibaldien sera libre d'inonder la Sicile, et ensuite, comme nous le verrons, le reste du Sud. Ce fleuve en crue est déterminé par des effets de type 2 que nous pourrions définir comme secondaires, car ils ne peuvent être déclenchés qu'après la rupture du barrage du champ d'influence bourbonien, elle aussi déterminée par des effets de type 2 que nous pourrions définir comme primaires.

Le hasard type 1 et la fortune continuent aussi à faire surface en jouant leur rôle : pendant que Garibaldi est à Palerme, il échappe encore à plusieurs tentatives de meurtre, documentés par des lettres écrites par le marquis de Villamarina au commandant du Governolo, d'Aste, et par l'Amiral Persano au même Garibaldi. Les deux le prévenaient du danger d'une tentative d'assassinat, par un faux déserteur nommé Valentini, caporal de l'infanterie de marine bourbon, et par le bandit Giosafatte Tallarino, accompagnés d'autres assassins³⁶¹.

2. La bataille de Milazzo et la capitulation de Messine

Après la libération de Palerme et le déclenchement des effets type 2, l'Expédition change complètement sa nature, au point que Carlo Agrati affirme : « *la libération de Palerme ne marque pas la fin de la guerre [...] mais elle couronne la prodigieuse épopée des Mille, qui a ainsi eu la splendeur et la durée d'un météore [...] elle clôt la période*

³⁵⁸ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 215

³⁵⁹ George Macaulay Trevelyan, op. cit, App. B, pp. 318-319

³⁶⁰ Ibid., App. C, pp. 320-321

³⁶¹ Giacomo Emilio Curatolo, *Garibaldi, Vittorio Emanuele, Cavour nei fasti della Patria – Documenti inediti*, Zanichelli, Bologna, 1911 p. 187, 207, 208

héroïque, qui avait commencé le 11 mai avec le débarquement à Marsala»³⁶². Nous partageons seulement en partie cette analyse: une dernière bataille, celle de Milazzo, maintient à notre avis toutes les caractéristiques qui avaient rendu « héroïque » l'Expédition jusqu'à Palerme. L'analyse détaillée de ces caractéristiques fera l'objet de ce paragraphe.

Garibaldi est désormais en position de force sur une grande partie de l'île et peut compter sur le support d'une véritable armée, qui bientôt deviendra l'« Armée Méridionale ». Loin de jouer le jeu du Gouvernement de Cavour, qui voudrait l'arrêter à Palerme, le Général décide d'avancer vers Milazzo et Messina avec une partie de ses forces, envoyant en même temps la Brigade de Turr à Catania, et celle de Nino Bixio à Agrigento, pour consolider son contrôle sur l'île. C'est avec cette décision de diviser ses forces dans des directions différentes que Garibaldi commet, selon l'analyse de Felice Cuniberti, une grave erreur qui le rend particulièrement vulnérable³⁶³. Mais, encore une fois, la faiblesse du champ d'influence des Bourbons les empêche d'en profiter: plutôt que renforcer leur défense à Catania et Agrigento, et de tenter une contre-attaque, le Général Tommaso Clary, commandant des forces bourbonniennes à Catania, abandonne la ville et se replie à son tour en direction de Messina³⁶⁴.

Toute la stratégie des Bourbons se réduit désormais à la défense de Milazzo, le dernier avant-poste près de Messine pouvant arrêter l'avance de Garibaldi. Cette tâche est confiée au colonel Bosco « *le seul officier napolitain à vouloir encore vraiment combattre* »³⁶⁵, et à ses troupes, qui étaient « *l'élite de leur armée. Presque tous fusiliers, en ordre, bien entraînés et bien équipés, en particulier l'artillerie [...]. Bosco avait sous ses ordres 6500 hommes et douze pièces de campagne, remarquablement bien équipées* »³⁶⁶. En plus, la position fortifiée de Milazzo constituait un grand avantage : « *le château de Milazzo occupe une position de grande valeur défensive naturelle [...] il est relié à la terre ferme par un isthme bas et étroit, sur lequel se dresse la ville, immédiatement sous le contrôle des canons du château. Cette forteresse défend complètement le promontoire contre une attaque terrestre* »³⁶⁷. La stratégie de Bosco, contrairement à celle de tous les commandants bourbonniens avant lui, est bien conçue: au lieu de s'enfermer dans la forteresse de Milazzo en adoptant une posture défensive statique, Bosco adopte une stratégie basée sur la mobilité, dans le but de disperser les forces de Garibaldi en terrain ouvert, de les encercler et de les fixer à l'intérieur de Milazzo lorsqu'ils auraient tenté d'attaquer la forteresse : « *Bosco entra à Milazzo dans la soirée du 17 et le lendemain matin il quitta la ville, laissant seulement l'ancienne garnison dans le château, et fit une démonstration de force contre Corriola avec un bataillon. Il en prit aussi trois autres, avec une demi-batterie de campagne, en essayant de gagner les pentes*

³⁶² Carlo Agrati, op. cit., p. 569

³⁶³ Felice Cuniberti, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, p. 71-73

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 73

³⁶⁵ Charles Stuart Forbes, *The campaign of Garibaldi in the Two Sicilies*, William Blackwood and Sons, Edimburgo, 1861, p. 88

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 89

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 84

autour de Pace et puis en descendant vers le lit du fleuve Nocito, pour atteindre Santa Lucia, le véritable point d'attaque »³⁶⁸.

La situation tactique de Garibaldi est donc, une fois de plus, particulièrement défavorable. La tâche de marcher vers Milazzo est confiée à la nouvelle Brigade de Medici, à qui l'entreprise a dû paraître désespérée. Pénétrer en force dans Milazzo aurait signifié s'exposer à être pris à revers par Bosco, mais affronter ce dernier avant d'attaquer Milazzo, à Santa Lucia, aurait signifié perdre des hommes et des ressources pour une entreprise qui avait peu de chances de succès, des hommes et des ressources qui, en revanche, lui auraient été indispensables pour la prise de Milazzo. Il faut aussi considérer que Medici ne disposait toujours pas de cavalerie et d'artillerie; en plus, même si ses unités avaient été renforcées par celles de La Masa, du Bataillon de Clemente Corte³⁶⁹ et de 400 volontaires siciliens supplémentaires, commandés par l'Anglais Dunne, toutes ces unités manquaient de coordination, de cohésion et de discipline : « *La force totale à disposition de Garibaldi à Milazzo était d'environ 4400 hommes, et trois canons [...] mais une force plus hétérogène n'était jamais apparue sur le terrain* »³⁷⁰. En outre, Medici se dirige vers Milazzo, dans un premier temps, sans Garibaldi, qui était resté engagé dans la gestion politique de la ville de Palerme, ce qui contribuait à créer un climat de déception et de découragement. Tout le monde était convaincu que « *sans Garibaldi, les miracles de Calatafimi et de Palerme n'auraient pas pu se répéter. Tout le monde se demandait : où est Garibaldi ? Quand est-ce qu'il va arriver ? Réussirons-nous à prendre Milazzo sans Garibaldi ?* »³⁷¹. La narration mythique du *Risorgimento* italien souligne le rôle essentiel du Général, qui laisse bientôt Palerme pour se rendre sur le champ de bataille, prendre le contrôle de la situation et réorganiser son champ d'influence : « *un grand bruit d'acclamations et une grande foule annonçaient son arrivée* »³⁷².

La description faite par Bandi de ces étapes préliminaires de la bataille montre bien comment Garibaldi peut compter sur la confiance totale de ses hommes, bien que ses plans restent mystérieux et incompréhensibles même aux yeux de ses plus proches collaborateurs. « *Garibaldi quitte Palerme dans le City of Aberdeen*³⁷³ *avec l'intention d'infliger un coup décisif si possible. Il débarque le matin du 19 [...] et passe la journée sur le toit d'une maison dans le quartier de Meri, scrutant la position* »³⁷⁴. Le General, avec sa lunette, « *regardait longtemps l'étroit isthme sur lequel se dresse Milazzo [...]. On pouvait tout voir [...], la ville était sur une pente, comme un amphithéâtre, et on voyait le vieux château, défendu par un double mur de fortifications et artillerie [...]. Il me*

³⁶⁸ *Ibid.*, p.87

³⁶⁹ Échappé de la prison de Gaeta où les Bourbons l'avaient incarcéré après avoir intercepté son navire *Charles and Jane* parti de Cornigliano le 9 juin 1860 en direction de Sicile (cfr. note 353 de ce Chapitre)

³⁷⁰ **Charles Stuart Forbes**, op. cit., p. 89-91

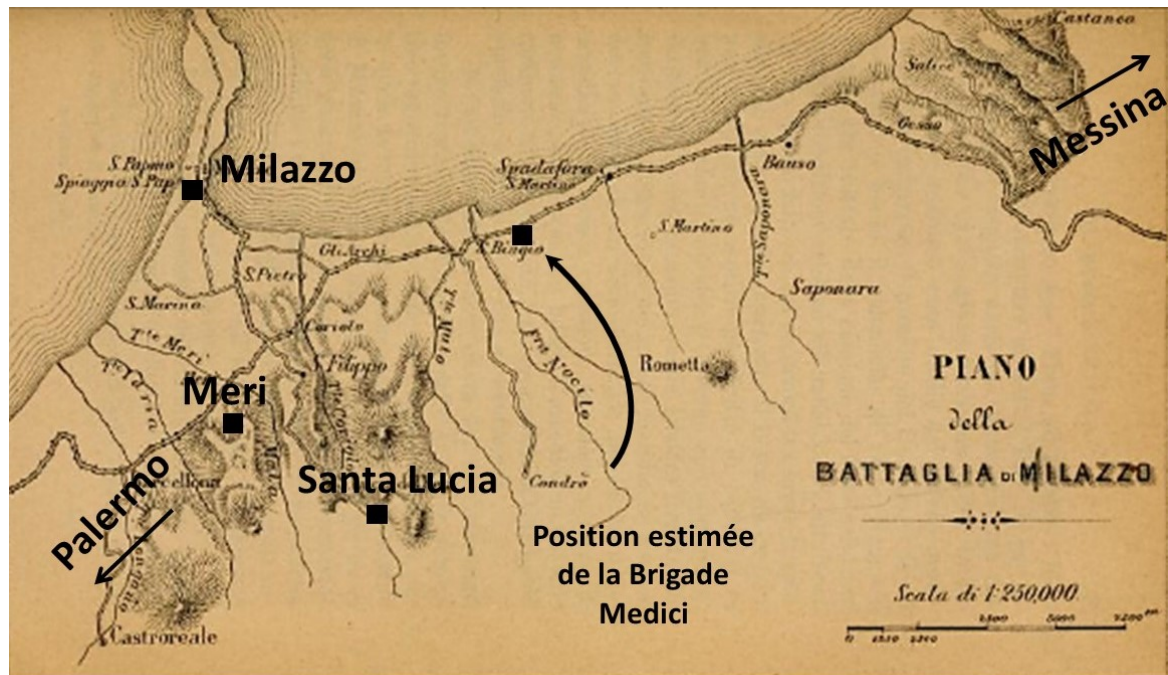
³⁷¹ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 220

³⁷² *Ibid.*

³⁷³ le *City of Aberdeen* était un vieux bateau à vapeur écossais appartenant à la compagnie « Denny Brothers » de Dumberton, qui avait été loué pour transporter des volontaires de Gênes à Palerme; c'est donc à bord d'un navire écossais que Garibaldi fait la traversée vers le continent la veille de la bataille de Milazzo. Cfr. **Janet Fyfe**, « Scottish Volunteers with Garibaldi », *The Scottish Historical Review*, vol. 57, no. 164, 1978, p. 168

³⁷⁴ **Charles Stuart Forbes**, *The campaign of Garibaldi in the Two Siciles*, op. cit., p. 88

semblait impossible de prendre Milazzo en fonçant tête baissée au milieu des difficultés indescriptibles de ce terrain, surtout en considérant le fait que la largeur de l'isthme était de seulement de 1300 m, qu'il était exposé aux tirs d'artillerie du château devant nous et en même temps à l'attaque du Colonel Bosco, derrière nous [...]. Mon pauvre cerveau s'éloignait infiniment du dessein que le grand capitaine avait déjà fermement à l'esprit»³⁷⁵.



Le Champ de Bataille de Milazzo – (Image G. Guerzoni « Garibaldi », op. cit., p. 144)

Au-delà de cette narration mythique, du charisme, du courage et des qualités de chef de Garibaldi, sur lesquelles toutes les sources s'attardent, il nous semble important d'analyser encore une fois le rôle du hasard dans cette phase de préparation de la bataille. Il nous semble pouvoir être éclairé sur la base d'un épisode rapporté uniquement par Bandi, qui, d'ailleurs, ne se penche pas trop sur ses importantes implications : le soir du 18 juillet, les soldats de Garibaldi postés à l'est de Milazzo, sur la route pour Messine, avaient remarqué une femme franchissant leur ligne de défense et courant rapidement dans les champs. Ils lui avaient alors ordonné en vain de s'arrêter, la poursuivant et parvenant ensuite à l'arrêter. Emmenée à Meri, auprès du Commandement des Garibaldiens, la femme avait été reconnue comme étant l'épouse d'un policier bourbonien et interrogée inutilement. Pour la pousser à dire la vérité, Bandi fait même semblant de vouloir la tuer, mais la femme continue de se taire. Bandi ordonne alors de la fouiller et on trouve sur elle une lettre du colonel Bosco au général Tommaso Clary, qui après avoir abandonné Catania était devenu le commandant de l'armée des Bourbons à Messine. Dans la lettre, Bosco « *le supplicia d'envoyer immédiatement deux frégates dans les eaux de Milazzo, l'exhortant en*

³⁷⁵ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 221

même temps à faire descendre ses troupes des hauteurs proches de Messina et à menacer ainsi le flanc droit et l'arrière de l'ennemi, au point où il l'attaquerait sur le front»³⁷⁶.

Il nous semble raisonnable de supposer que c'est aussi sur la base de ces informations, obtenues grâce au hasard, que Garibaldi décide de sa stratégie et réussit à renverser le plan d'encerclement conçu par Bosco, en l'utilisant contre lui. Au lieu de s'engager dans l'affrontement contre Bosco à Santa Lucia, Garibaldi ordonne à la brigade Medici de le dépasser et de le contourner, en direction de l'Est, afin de couper sa ligne de retraite vers Palerme n'est-ce pas plutôt vers Messine, puisque Palerme est déjà aux mains des Garibaldiens ? En même temps, Garibaldi dirige l'assaut direct avec le reste des forces en direction de Milazzo. Cuniberti analyse lucidement l'erreur que les Bourbons font ici. S'ils avaient conçu une manœuvre comme celle de Garibaldi mais sur le côté Ouest, en lui coupant la ligne de retraite vers Palerme et en poussant en même temps du côté Est avec les troupes de Clary, ils auraient pu facilement l'encercler et l'assiéger³⁷⁷. Certes, en agissant ainsi, Bosco se serait exposé au risque d'être attaqué à revers, depuis Palerme, mais c'était un risque qui valait la peine d'être pris. En appliquant la même stratégie du côté Est, Garibaldi prend un risque similaire en exposant la Brigade Medici à une attaque à revers par le Général Clary, depuis Messina. Mais ici, la chance, ou la capacité de jugement, de Garibaldi interviennent en sa faveur: Clary est déjà engagé dans les manœuvres politiques de François II, et il n'enverra aucun renfort à Bosco³⁷⁸. Avec cette manœuvre de contournement, Garibaldi réussit donc à renverser partiellement la situation : c'est lui qui maintenant tient coincé Bosco entre la Brigade Medici et Milazzo.

Mais sa stratégie contre aléatoire, anti platonique et basée sur l'effet de surprise n'a pas encore atteint son point le plus haut. Garibaldi lance ensuite le reste de ses troupes directement vers le château de Milazzo, droit au cœur du dispositif défensif, là où la menace est la plus forte, avec une manœuvre qu'il commande directement sur le champ de bataille, pendant laquelle il perd beaucoup d'hommes et où lui-même risque encore une fois sa vie, sauvé par Missori et Vincenzo Statella³⁷⁹³⁸⁰. Son objectif est bien d'arriver à l'intérieur de la petite ville, de façon à ce que les Bourbons, exactement comme à Palerme, soient confrontés au choix entre la capitulation et la destruction de la ville par leurs bombardements. Sauf que, à Milazzo, l'artillerie bourbonienne peut facilement fixer hors de la ville, depuis sa position en haut du château, l'Armée de Garibaldi, qui se trouve exposée et sans artillerie et qui n'arrive donc pas à rejoindre le château. C'est à ce moment-là qu'encore une fois, Garibaldi arrive à désorienter complètement son adversaire, avec une combinaison de tactique contre aléatoire et de chance. Giuseppe Bandi nous rapporte en détail le déroulement de l'action: « *Je remarquai alors qu'une corvette à vapeur, avec sept gros canons, s'était approchée de nous et avait hissé notre drapeau [...]*,

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 223-224

³⁷⁷ Felice Cuniberti, op. cit., p. 74-75

³⁷⁸ *Ibid.*

³⁷⁹ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 232

³⁸⁰ Giuseppe Cesare Abba, op. cit., p.86

ce fut un miracle [...], je ne savais pas que le capitaine Anguissola³⁸¹ était là avec sa corvette rapide, maintenant nommée d'après le colonel Tuckery »³⁸². Pendant que les troupes de Garibaldi forçaient une dernière fois la défense des Bourbons, « la corvette Tuckery commençait un duel d'artillerie contre le fort, sans le frapper mais en nous permettant d'avancer [...] et lorsqu'une nouvelle colonne essaya de sortir du fort pour renouveler l'assaut, la Tuckery commença à la bombarder avec ses gros canons, en la forçant à reculer »³⁸³.

Tout aussi intéressante est la description du même épisode faite par Alexandre Dumas³⁸⁴, qui est témoin de la bataille depuis sa goélette *Emma* : « dans le Golfe était la frégate Tuckery, l'ancien *Veloce*. Le Général Garibaldi se souvient alors qu'il avait commencé par être marin: il s'élançait sur le pont du Tuckery et, de là, domine le combat. Une troupe de cavalerie et d'infanterie napolitaine sortait du fort pour porter secours aux royaux, mais Garibaldi fait alors pointer une pièce de canon sur eux et, à quart de portée, lui crache une grêle de mitraille ; les Napolitains n'attendent pas un second coup et fuient. Alors une lutte s'engage entre le fort et le bâtiment. Quand le Général voit qu'il était parvenu à attirer sur lui le feu du fort, il saute dans une chaloupe avec une vingtaine d'hommes, se fait débarquer et se jette dans la fusillade de Milazzo »³⁸⁵.

L'intervention du *Tuckery* eut ainsi une importance décisive. Elle était totalement inattendue par l'ennemi, et c'est grâce à elle que Garibaldi put clore définitivement la manœuvre d'encerclement des forces bourbonniennes qu'il avait commencée avec le mouvement de la Brigade Médicis sur l'arrière du Colonel Bosco. Sans l'intervention du *Tuckery*, l'artillerie des Bourbons dans le fort aurait pu continuer à repousser l'avancée des troupes de Garibaldi et Bosco aurait pu attaquer ces troupes sur l'arrière, pour ensuite se concentrer contre la Brigade Médicis sur son flanc droit. Ce rôle décisif du *Tuckery* est manifestement sous-estimé par Cuniberti³⁸⁶ : les tactiques de Garibaldi échappent à une analyse militaire conduite selon les canons classiques des manœuvres militaires. Par contre, les propos de Bandi soulignent l'effet de surprise de la manœuvre de Garibaldi, même pour les hommes qui y avaient participé directement: « La victoire à Milazzo me semble encore aujourd'hui un miracle. Elle me laissa complètement stupéfié. Nous étions dans Milazzo, et je ne comprenais pas comment nous y étions arrivés. Le Colonel Bosco avait cinq mille hommes, deux batteries d'artillerie de campagne, trente pièces d'artillerie sur les fortifications du château ; il avait en sa faveur la position de l'isthme, du terrain [...] nous étions en infériorité numérique, avec seulement deux canons ridicules

³⁸¹ Officier de la Marine des Bourbons et Commandant du Port de Naples, il déserte et rejoint Garibaldi à Palermo avec ce navire appelé *Veloce* quand il appartenait à la Marine des Bourbons, ensuite nommé d'après le Colonel hongrois Tuckery qui avait perdu la vie à Palermo

³⁸² Giuseppe Bandi, op. cit., p. 232

³⁸³ *Ibid.*, p. 234

³⁸⁴ Dumas était arrivé le 30 mai en Sicile pour soutenir Garibaldi. Sa rencontre avec le Général est racontée de façon très détaillée par Bandi, qui rapporte avec ironie l'épisode des « nombreuses et excellentes armes » que Dumas avait promis au Général : « tout ce grand trésor consistait en sept ou huit épées et douze carabines... tout juste bonnes pour la ferraille » cfr. Giuseppe Bandi, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, op. cit., p. 197

³⁸⁵ Alexandre Dumas (père), *Les Garibaldiens – Révolution de Sicile et de Naples*, Michel Lévy Frères Libraires Éditeurs, Parigi, 1868, p.163

[...] mais Bosco n'était pas Garibaldi, et ses soldats n'étaient pas ceux de Garibaldi. Nous avons perdu 650 hommes, morts et blessés. Les Bourbons beaucoup moins»³⁸⁷. Les Bourbons sont encore une fois vaincus, « convaincus de s'être battus contre une armée de 10000 / 14000 hommes »³⁸⁸.

« Quand nous sommes partis de Milazzo, notre armée avait presque doublé »³⁸⁹, rapporte Bandi, et à ce moment-là la conquête de Messine ne pose plus aucun problème: le Général Medici fait son entrée dans la ville sans aucune résistance de la part du Général Clary, auquel un accord de capitulation permet de laisser seulement une petite défense dans la Citadelle de la ville. François II est désormais prêt à une capitulation totale en Sicile, son seul but est d'arrêter ici l'avancée de Garibaldi, avec le soutien du Royaume de Sardaigne. Le Roi Vittorio Emanuele II, par lettre, demande expressément à Garibaldi de rester en Sicile et d'accepter les demandes de François II, mais Garibaldi refuse, tout en se déclarant toujours à son service³⁹⁰. La Sicile est complètement dans ses mains, et il vise désormais à exploiter intégralement la vague de ses succès en débarquant en Calabre. Cavour lui-même l'a désormais compris : « Après une victoire si exceptionnelle, je ne vois pas comment on pourrait l'empêcher de débarquer sur le continent »³⁹¹.

Dans toute cette phase, ce qui reste inexplicable selon l'analyse de Cuniberti est le fait que la Marine bourbonnienne n'intervient pas. Après avoir analysé toutes les hypothèses, il conclut qu'aucune explication n'est possible : « il reste seulement le fait, nu et cru »³⁹². L'analyse conduite jusqu'ici nous permet, en revanche, d'avancer une hypothèse en nous appuyant sur le cadre théorique adopté. Probablement, la Marine bourbonnienne n'intervient pas parce que le système décisionnel du Royaume de Naples s'est effondré et est incapable de réagir de façon coordonnée et unitaire, à cause de son faible champ d'influence. À Milazzo, comme à Calatafimi, les Bourbons se trouvent confrontés au double effet du hasard et des stratégies contre aléatoires, anti platoniques de Garibaldi, qui se présentent pour eux avec la même apparence, celle de l'imprévisibilité et de la surprise, déterminant une paralysie décisionnelle totale.

3. Le débarquement de Garibaldi en Calabre

Ayant sécurisé le contrôle de Messine, «il était donc temps de débarquer sur le continent, mais on ne pouvait pas dire que la tâche était aussi facile que le désir de l'accomplir était grand»³⁹³. Garibaldi prit à ce moment-là deux initiatives, presque simultanément, toutes les deux vouées à l'échec et difficiles à encadrer selon les canons

³⁸⁶ Felice Cuniberti, op. cit., p. 60

³⁸⁷ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 235

³⁸⁸ Ibid., p. 244

³⁸⁹ Ibid.

³⁹⁰ Ibid., p. 246

³⁹¹ Ibid., p. 247

³⁹² Felice Cuniberti, op. cit., p. 77

³⁹³ Ibid., p. 247

classiques des principes de la guerre: la première initiative consiste à envoyer un petit corps expéditionnaire, d'environ 300 hommes, sous le commandement de Giuseppe Missori, le commandant des Guides, et de Benedetto Musolino³⁹⁴, dans les régions de l'Aspromonte calabrais, pour tenter de fomenter le soulèvement anti-bourbonien. L'action est décrite sous différents angles par Giuseppe Bandi et Felice Cuniberti: le premier souligne comment une telle entreprise, même si elle avait échoué, aurait contribué à désorienter et à démoraliser davantage les troupes bourboniennes. Cuniberti, en revanche, parvient à identifier un lien de cause à effet direct entre l'expédition de Missori et Musolino et le succès du débarquement. Notamment, selon Cuniberti, l'objectif de l'expédition aurait été de pousser les troupes bourboniennes à se concentrer dans la région interne de la Calabre, en une manœuvre de diversion³⁹⁵ sans laquelle Garibaldi n'aurait pas pu réussir son débarquement.

La deuxième initiative de Garibaldi est encore plus audacieuse. Le détroit de Messine était constamment traversé par de nombreux navires de guerre, la côte était bien défendue et Garibaldi n'avait qu'un seul navire pour tenter le débarquement, en plus endommagé. Il avait appris que dans le port de Castellammare di Stabia, près de Naples, un navire à deux ponts nommé le *Monarca* était en train d'être armé par la Marine bourbonienne afin de l'envoyer garder le détroit de Messina. Les informateurs de Garibaldi lui avaient indiqué la position exacte du navire, et il espérait donc le saisir. Dans ce but, Garibaldi envoie le *Tuckery* avec 160 hommes à bord en direction de Castellammare di Stabia le 13 août. Arrivé près du port, « *il était facile de reconnaître le Monarca, mais l'équipage constata avec un étonnement infini qu'il n'était plus à l'endroit mentionné par Garibaldi et que la veille on l'avait changé de place, le poussant plus profondément dans le port. Cette occurrence entraîna la ruine de l'entreprise* »³⁹⁶. La Fortune, cette fois, ne facilite pas l'action de Garibaldi. Les marins napolitains reconnaissent le *Tuckery*, l'abordent et un affrontement violent s'ensuit, mais finalement le *Tuckery* parvient à reprendre la mer, protégé par un navire anglais.

Ici comme ailleurs, les modèles que Cuniberti utilise pour comprendre la réalité du champ de bataille n'arrivent pas à identifier au mieux la logique de la stratégie de Garibaldi, qui nous semble toujours la même que celle adoptée avec l'expédition Zambianchi en Toscane: dans un environnement très incertain, avec des champs d'influence faibles, cette stratégie consiste à profiter des opportunités avec des missions à haut risque, potentiellement capables de décider du sort de la bataille mais qui, même en cas d'échec, ne peuvent pas porter préjudice à l'opération dans son ensemble. Garibaldi est conscient de la difficulté de maintenir l'initiative et l'offensive et de continuer à exploiter la vague de ses succès. Les initiatives qu'il prend immédiatement, pour tenter le

³⁹⁴ Né à Pizzo Calabro, émissaire de la "Giovine Italia" de Mazzini dans le Royaume des deux Siciles, il organise les soulèvements de 1848 en établissant un gouvernement provisoire à Cosenza. Condamné et persécuté après la répression qui a suivi, il rejoint Garibaldi et participe à toutes ses Expéditions militaires suivantes.

³⁹⁵ Felice Cuniberti, op. cit., p. 81, 83, 98

³⁹⁶ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 249

débarquement, s'inscrivent dans ce cadre, le même qui avait fonctionné dans la première partie de l'Expédition.

Ce ne sera que la troisième initiative de Garibaldi, la tentative de débarquement finale, qui sera couronnée de succès. Pour Cuniberti, comme nous l'avons vu, ce succès est à attribuer principalement à l'efficacité de la manœuvre de diversion conduite par le Corps Expéditionnaire en Calabre de Musolino et Missori. Cette hypothèse est, toutefois, nettement réfutée par le déroulement des événements, car cette manœuvre se révèle un échec: elle ne provoque aucun soulèvement de la population, et aucune concentration des troupes des Bourbons dans les zones internes de la région. Ici aussi, il est donc intéressant d'examiner en profondeur si et dans quelle mesure le hasard et la chance ont joué un rôle important. Le témoignage direct de Bandi nous permet cette analyse ; et pour lui, « *le débarquement en Calabre n'a pas été moins audacieux, ni moins chanceux que celui de Marsala* »³⁹⁷. Bandi raconte que le soir du 19 août, Garibaldi prend le commandement du *Franklin*³⁹⁸ et Nino Bixio celui du *Torino* ; ils se dirigent vers Melito (à l'est de Reggio Calabria). Les choses avançaient de la manière la plus favorable, lorsque « *le hasard maudit voulut que Bixio, avec sa fureur habituelle, pousse le Turin à plein régime, et dépasse le Franklin, en le faisant enliser sur un haut-fond* »³⁹⁹. Garibaldi et ses hommes essayent pendant deux heures de le désengager, sans succès. Le Général ne voulait pas abandonner le navire : il savait que s'il l'abandonnait là où il se trouvait, il aurait été remarqué par la marine des Bourbons aux premières lueurs du jour, ce qui aurait fait échouer la tentative de débarquement. Après avoir transféré les volontaires du *Torino* à bord du *Franklin*, il décide alors de retourner à son camp de Messine pour demander secours. Pendant la navigation, cependant, « *il se retrouva pris entre deux navires bourbonniens, l'Aquila et le Fulminante [...]. Le Franklin était dépourvu d'artillerie, surchargé de personnes ne connaissant rien à la mer, tandis que les deux navires bourbonniens semblaient bien armés et prêts au combat* »⁴⁰⁰. La chance n'aide pas Garibaldi, encore une fois, mais ici Garibaldi s'impose à elle et il réussit à la tourner à son avantage: il ordonne de hisser un drapeau américain, et quand il est approché par les navires Bourbon lui demandant qui il était, il leur fait répondre en anglais. La Marine des Bourbons, trompée, croit avoir intercepté un navire des Etats-Unis et le relâche⁴⁰¹. Le *Fulminante* et l'*Aquila*, en revenant vers la côte, remarquent le *Torino* abandonné et se lancent dans un bombardement intense, le détruisant. Garibaldi profite alors de leur distraction et se dirige vers la côte, réussissant finalement à débarquer.

Le premier débarquement a lieu à Melito (30 à l'Est de Reggio Calabria): avec ce choix aussi, la stratégie de Garibaldi nous semble viser à désorienter l'adversaire: les

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 255

³⁹⁸ Il s'agit du même navire utilisé par Benedetto Corte le 9 juin lors de son expédition en Sicile, quand il avait été capturé par les Bourbons (cf. note 353 et 369 de ce Chapitre et note 144, Chapitre III, para. 5)

³⁹⁹ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 256,

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 257

⁴⁰¹ Bandi attribue également le succès de la déception de Garibaldi au fait que le *Fulminante* aurait été le même navire que celui qui s'était déjà emparé du *Franklin* (lorsqu'il avait été utilisé par Corte), suscitant les protestations des Américains qui avaient en fait obtenu sa libération.

Bourbons s'attendent à ce que Garibaldi débarque au point le plus proche de la côte calabraise, dans la zone de Villa San Giovanni (à l'ouest de Reggio Calabria) et à ce qu'il pointe directement vers la ville. Par conséquent, ils la renforcent avec toutes les forces disponibles. Du récit de Bandi, il ressort que Garibaldi anticipe ce mouvement des Bourbons: « *il était certain que deux Unités de troupes bourbonniennes, commandés par Briganti et Mendelez, qui avaient appris du débarquement des troupes de Garibaldi, allaient se déplacer de San Giovanni et Piaie pour venir au secours de Reggio* »⁴⁰². Et c'est bien ce qu'ils feront, en abandonnant aussi la garnison de Monteleone et en se rendant à Reggio dès qu'ils apprennent la nouvelle du débarquement de Garibaldi.

Après son débarquement à Mileto, ce dernier dirige une partie de son contingent, commandé par Bixio, à Reggio Calabria et il laisse le reste à l'Est de Reggio Calabria, où il stationne deux jours en attendant d'être rejoint par le contingent de Missori, qui se trouvait encore dans l'Aspromonte.



La Manœuvre de Garibaldi à Reggio Calabria

Nino Bixio lance alors l'opération sur Reggio Calabria, réussissant à conquérir le château. C'est alors seulement, le 22 août, que Garibaldi fait débarquer Cosenz avec son Régiment dans la zone à l'Ouest de Reggio Calabria, à Villa San Giovanni, avec un nouveau contingent qui prend les troupes bourbonniennes sur l'arrière, les encercle et les force à se rendre. On voit donc comme immédiatement, Garibaldi adopte cette stratégie visant à désorienter et à surprendre l'ennemi, en maintenant l'initiative car il parvient à créer des

⁴⁰² Giuseppe Bandi, op. cit., p. 259

événements et des situations anti-platoniques qu'il est le seul à connaître, ce qui lui permet d'anticiper les mouvements de l'adversaire. Face à cette combinaison de fortune, d'anti-platonie et de rapidité d'exécution, Felice Cuniberti lui-même abandonne pour un instant les certitudes de ses modèles et admet laconiquement: « *Garibaldi a fait appel à la chance, qui aide toujours les audacieux* »⁴⁰³.

L'armée des Bourbons à Reggio Calabria, une fois de plus désorientée, s'effondre et se tourne contre son propre Commandant: « *les soldats bourbonniens, errant ici et là comme des voleurs en fuite, rencontrèrent leur Général au bout de deux jours, à Mileto, et l'exécutèrent dans la place* »⁴⁰⁴.

4. Le champ d'influence des Bourbons de Messine au Volturno

Alors que Garibaldi est sur le point de débarquer en Calabre, à Naples, la Cour de François II se trouve dans une conjoncture difficile. Il est intéressant de se pencher sur cette situation à travers un document, publié à Venise en 1860, qui s'appuie sur des articles de presse et d'autres sources qui suivaient de près les événements au fur et à mesure de leur déroulement. L'intérêt de ce document réside avant tout dans l'objectif déclaré de l'auteur d'échapper à l'erreur de narration, comme il le précise dans sa préface: "*Nous n'avons assumé que le rôle de chroniqueurs et nous nous sommes contentés d'exposer les faits qui se sont produits selon l'ordre du temps. Les enquêtes et les arguments politiques sont en dehors de notre réflexion et nous les éviterons par conséquent*"⁴⁰⁵. De l'analyse du document, il ressort que "*le 15 août, le Conseil d'État de Naples a tenu une session très mouvementée. Le prince Louis de Bourbon, comte d'Aquila, oncle du roi, et le prince d'Ischitella avaient proposé de rassembler les navires de la flotte napolitaine et d'envoyer détruire les bateaux de Garibaldi dans le port de Messine*"⁴⁰⁶. Il s'agit donc d'une tentative résolue de sortir de la paralysie décisionnelle et de l'inertie qui continuaient à créer les conditions pour lesquelles les Bourbons se trouvaient confrontés au rôle du hasard. Cette tentative est cependant vouée à l'échec: "*Le ministère, à l'unanimité, s'opposa violemment à cette proposition. La discussion s'intensifia des deux côtés. Le ministre de la Guerre Pianelli et le Général Ischitella se contredirent mutuellement à plusieurs reprises. Le comte d'Aquila quitta la salle et Monsieur Martino attaqua violemment le Prince, l'accusant d'ambition personnelle et demandant son exil*"⁴⁰⁷.

Une fois échouée l'initiative du prince Louis de Bourbon, les chances de François II d'empêcher le débarquement de Garibaldi diminuèrent considérablement, en raison également de la perte progressive et de plus en plus marquée du soutien au niveau

⁴⁰³ Felice Cuniberti, op. cit., p. 98

⁴⁰⁴ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 261

⁴⁰⁵ Anonimo, *Gli avvenimenti d'Italia del 1860: cronache politico-militari dall'occupazione della Sicilia in poi, Vol. 1*, Tipografia G. Cecchini, Venezia, 1860, p. 5

⁴⁰⁶ *Ibid.*

⁴⁰⁷ *Ibid.*

international. Selon l'analyse de Trevelyan, le débarquement en Calabre fut notamment beaucoup facilité de l'Angleterre: "*l'attaque de Garibaldi contre les Bourbons aurait été empêchée par le soi-disant Concert européen [...] mais en juillet 1860, la Grande-Bretagne brisa ce Concert européen partiel [...] et refusa d'empêcher Garibaldi de traverser le détroit. Cette décision de Lord John Russel et de Lord Palmerston est l'une des raisons pour lesquelles l'Italie est aujourd'hui un pays libre et uni*"⁴⁰⁸.

Une fois le débarquement effectué, de mauvais choix continuèrent à affaiblir le champ d'influence des Bourbons: le commandement des opérations fut confié au Maréchal Vial, une décision que Raffaele de Cesare considère une grave erreur pour de multiples raisons, difficiles à réfuter : « *il n'avait jamais été au combat ; [...] il n'avait aucune réputation dans le monde militaire, où l'on disait qu'il avait fait carrière seulement grâce à la protection de son père, le vieux général Pietro Vial. [...] Il prenait de somptueux déjeuners dans son quartier général de Monteleone, et sa négligence allait si loin que, si au milieu de la conversation on lui remettait une lettre provenant du terrain, il la mettait dans sa poche sans l'ouvrir, en disant : "on en parlera tout à l'heure "* »⁴⁰⁹. Le Maréchal Vial n'obéissait pas aux ordres du ministre de la Guerre Pianelli, et les Généraux Melendez et Briganti ne suivaient pas ceux de Vial, car « *de vieux désaccords existaient entre Vial et Pianelli, et entre Vial et ses Généraux* »⁴¹⁰. Mais ces désaccords n'étaient pas la plus grande faiblesse de l'armée bourbonnienne, car « *ni les soldats ni les officiers ne ressentaient plus la force de leur devoir; l'environnement était très hostile, mais leur imagination leur faisait voir plus d'ennemis qu'il n'y en avait* »⁴¹¹. L'armée bourbonnienne devient de plus en plus victime des effets de type 2 de la démoralisation, qui ne cesse de croître, la conduisant à la ruine la plus complète. Bandi décrit ainsi cette situation: « *triste et douloureuse pour tous, mais très douloureuse pour Garibaldi fut l'apparition des soldats Bourbon, qui, désarmés et avides de pillage, étaient désespérés au point de voler ou de vendre leurs chevaux et autres équipements, sans qu'il soit possible de leur inspirer un sentiment de patriotisme et d'honneur* »⁴¹².

L'effet de type 2 dans le champ d'influence des Bourbons est clairement illustré par un épisode en particulier, celui de la reddition de toute la division du Général Ghio dans la localité de Soveria Mannelli, près de Catanzaro: ici le révolutionnaire Vincenzo Morelli, qui appartenait avec son frère Donato à une des familles nobles les plus riches et les plus influentes de Calabre⁴¹³, obtint sans même avoir besoin de combattre la reddition de toute l'unité, dix mille hommes, à l'arrivée de la colonne de Garibaldi commandée par Francesco Stocco: « *Morelli s'approcha des quatre officiers de l'avant-garde et adressa la*

⁴⁰⁸ George Macaulay Trevelyan, *Garibaldi and the Thousands*, op. cit., p.4

⁴⁰⁹ Raffaele de Cesare, *La fine di un regno*, op. cit., pp. 348-349

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 349

⁴¹¹ *Ibid.*

⁴¹² Giuseppe Bandi, op. cit., p. 261

⁴¹³ L'épisode montre comment, en Calabre également, un pacte similaire à celui en Sicile a été répété entre Garibaldi et la noblesse, même s'il fut en l'occurrence beaucoup plus faible.

parole au plus haut gradé, qui était Ghio, lui parla résolument [...] et réussit à intimider encore plus les soldats [...] qui se croyaient pris entre deux feux et trahis »⁴¹⁴.

Selon De Cesare, « *la dissolution de la Division de Ghio auprès de Soveria a été l'épisode décisif de cette campagne, par laquelle s'est affirmé le triomphe de la révolution sur le continent et qui a inspiré à Garibaldi le célèbre télégramme qu'il dicta le 31 août : "Dites au monde qu'hier, avec mes braves soldats calabrais, j'ai obligé à se rendre dix mille soldats, commandés par le général Ghio [...] Envoyez à Naples, et partout ailleurs, la bonne nouvelle " »⁴¹⁵.*

D'autres effets importants du type 2 se produisent après le débarquement sur la côte calabraise de la division garibaldienne de Rustow, le 30 août, à Tropea. Rustow atteint Pizzo, puis Paola, d'où il réembarque pour Sapri. L'analyse de Cuniberti se penche sur les effets psychologiques de ce débarquement sur les Bourbons: ils imaginent que le débarquement de Rustow pourrait être suivi par d'autres similaires, ils imaginent de devoir se confronter à une armée de cent mille hommes, prêts à lancer des offensives successives, vague après vague, sur tout le sud de l'Italie. Effrayés, les Bourbons se retirent, attestant leur ligne défensive jusqu'à Volturno, à Capoue, renonçant à défendre la grande partie du Sud d'Italie alors qu'ils disposaient encore de 55000 soldats contre les quelque 20000 sur lesquels Garibaldi pouvait compter.

En conclusion, l'analyse effectuée nous permet de mettre en évidence comment la phase qui suit immédiatement le débarquement en Calabre est celle au cours de laquelle apparaissent, de manière plus claire et mieux documentée, les effets de type 2: quelques défaites isolées, liées au rôle du hasard et aux initiatives anti-platoniques de Garibaldi, alimentent la perte de confiance au sein de l'armée bourbonnienne, ce qui provoque à son tour de nouvelles défaites, selon une dynamique cyclique de croissance exponentielle qui permet à Garibaldi de prendre le contrôle de toute l'Italie du Sud en quelques jours, et pratiquement sans combattre.

5. Le champ d'influence de Garibaldi du débarquement en Calabre à Naples

Nous avons vu dans les chapitres précédents comment les effets du type 2 (que nous avons définis comme primaires) appliqués à la discipline, au moral et à la cohésion des Bourbons déterminent un vide de pouvoir rapide dans le Sud de l'Italie. Ce vide est comblé par le champ d'influence de Garibaldi, qui s'élargit et se sous l'effet de quantités aléatoires de nature sociale, informative, interactive et récursive. Ces quantités déclenchent à leur tour des effets de type 2 (que nous avons définis comme secondaires). Dans ce

⁴¹⁴ Cesare Sinopoli, *Storia della Calabria*; édité par Francesco Giuseppe Graceffa, Rubbettino, Soveria Mannelli, 2004, p. 180

⁴¹⁵ Raffaele de Cesare, *La fine di un regno*, op. cit., p. 352

paragraphe, nous nous concentrerons sur l'analyse de trois passages clés qui nous permettent d'évaluer comment, dans son champ d'influence, Garibaldi arrive à gérer l'énorme capital de puissance politique et territoriale qu'il avait soudainement accumulé en conséquence de ces derniers effets de type 2.

Le premier passage clé concerne les relations entre le royaume de Savoie et Garibaldi, au moment où son succès met définitivement en évidence tous les nœuds gordiens qui n'avaient pas encore été tranchés. Face aux grandes victoires du Général et à l'échec de toutes les tentatives de Cavour pour le contenir et le gérer, le Premier Ministre piémontais est contraint de changer d'attitude, et il le fait de manière très pragmatique. Dans sa lettre à Constantino Nigra⁴¹⁶, datée du 9 août 1860, Cavour exprime son point de vue sur l'œuvre de Garibaldi et sur les limites que le gouvernement du Royaume de Sardaigne devait s'imposer : *"Nous ne pouvons entrer en conflit avec Garibaldi que dans deux hypothèses : s'il voulait nous entraîner dans une guerre contre la France, ou s'il renonçait à son programme, en proclamant un système politique différent de notre monarchie. Tant qu'il est fidèle à son drapeau, nous devons marcher en accord avec lui"*⁴¹⁷. La volte-face de Cavour qui ressort de ce message est intéressante, et amèrement ironique: jusqu'à Calatifiimi, sa politique consistait à ne vouloir ni soutenir ni arrêter Garibaldi, dans la conviction que sa tentative d'unifier la péninsule échouerait d'elle-même. De Calatifiimi à Reggio Calabria, elle consistait à vouloir l'arrêter, de peur que cette tentative ne réussisse au détriment de la monarchie. Maintenant, après Reggio Calabria, quand il est devenu clair aux yeux de Cavour que la tentative de Garibaldi a été inexplicablement couronnée de succès, pour tenter de la contenir, il ne peut faire rien d'autre que le soutenir directement.

Le deuxième passage clé que nous analyserons concerne les véritables affrontements qui ont risqué d'éclater dans le champ d'influence de Garibaldi entre ses différents subordonnés, qui tous revendiquaient leur part de prestige, d'honneur et de gloire militaire. À Paola, avant le débarquement vers Volturmo pour la dernière bataille, Giacomo Medici et Nino Bixio entrent en conflit car ce dernier n'accepte pas que son navire puisse partir après celui de Medici. Ce n'est qu'un épisode apparemment futile, mais Nino Bixio en fait une question d'honneur militaire et la confrontation avec Medici risque de se terminer en tragédie: *« personne ne partira avant moi; j'ai quitté Gênes le premier, et je ne veux pas que ceux qui sont partis après moi arrivent avant moi à Naples pour se vanter »*⁴¹⁸. Giuseppe Bandi, témoin direct des événements, décrit ce qui arrive ensuite : *« Heureusement, Medici, qui a toujours été un homme raisonnable, sut faire de nécessité vertu, et décida de laisser passer Bixio devant lui »*⁴¹⁹, mais Nino Bixio prétend embarquer tous ses hommes sur le premier navire à vapeur prêt à partir, l'*Elettrico*, sur lequel il n'y a toutefois pas assez de place. Sa réaction est furieuse: *« il prit un fusil, commença à frapper*

⁴¹⁶ Diplomate au service de Cavour à Paris, il a joué un rôle clé pendant toutes les négociations avec l'Empire de Napoléon III liés au processus d'unification de l'Italie.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 448 e 455

⁴¹⁸ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 271

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 272

[...] la tête et les corps des pauvres soldats allemands de la brigade de notre colonel Eber [...] de tous côtés des voix d'indignation et de terribles menaces se levèrent [...]. Après le tumulte, trois ou quatre Allemands étaient plus ou moins blessés, et un pauvre trompettiste hongrois avait une blessure au crâne qui ne lui laissait aucun espoir de survie⁴²⁰. Seule l'intervention de Garibaldi permettra d'éviter la tragédie: le Général éloigne Bixio, l'envoie à Gênes sur un autre bateau et l'empêche de se rendre à Naples: "L'œil et l'autorité de Garibaldi étaient parmi nous plus nécessaires que la faveur de la divine Providence, et là où cet œil et cette autorité faisaient défaut, il fallait s'attendre, à tout moment, à une seconde édition de la Tour de Babel"⁴²¹. Et c'est exactement une nouvelle tour de Babel qui risque d'éclater à nouveau en Sicile alors que Garibaldi se trouve à Naples: Depetris, le prodictateur de Garibaldi sur l'île, se rend chez le Général « en toute fureur, car à Palerme il se trouve dans une situation de grave difficulté à cause de la sollicitude insistante de ceux qui exigeaient l'annexion immédiate de l'île au Royaume de Sardaigne, sans attendre que Garibaldi ait achevé son entreprise. Ils étaient encore une fois les disciples de La Farina, qui continuaient leurs efforts jusqu'à la fin »⁴²². Là aussi, Garibaldi n'hésite pas un moment et se rend immédiatement en personne à Palerme, il dissout tout le gouvernement et remplace Depetris par Mordini. Renouvelant le gouvernement, dans un discours à la population, il renforce à nouveau son champ d'influence, attestant son amitié avec le roi Vittorio Emanuele II et précisant que tous ceux qui souhaitaient une annexion immédiate voulaient l'arrêter maintenant à Naples comme ils l'avaient voulu à Palerme pour l'empêcher de débarquer en Calabre.

Le troisième passage clé que nous allons analyser, le plus intéressant, concerne la gestion de la transition politique dans la ville de Naples après que, le 6 septembre 1860, le roi François II quitte la ville et embarque avec sa famille sur le bateau à vapeur *Messaggero*. Les troupes bourbonniennes, encore présentes en grande quantité dans les châteaux de la ville, n'opposèrent aucune résistance et se rendirent peu après, retirant leur ligne défensive entre la forteresse de Gaeta et celle de Capua, le long du fleuve Volturno. Ainsi, le 7 septembre, Garibaldi, qui était arrivé de Maratea, d'où il était parti le 3 septembre, arriva à Naples accueilli comme un libérateur, précédant le gros de son armée. Le voyage triomphal qu'il effectue dans le train de Torre Annunziata à Naples est décrit en détail par Trevelyan : « le train avançait lentement [...] car les voies étaient occupées par des dizaines de milliers d'habitants en fête qui se jetaient sur le train pour voir et toucher Garibaldi »⁴²³. L'arrivée tout aussi triomphale dans la ville est décrite par Emilio Zasio, un des volontaires qui avait suivi Garibaldi depuis le début de son aventure à Quarto, qui est sur son char avec Agostino Bertani : « Nous avons joui d'un spectacle indicible, que le monde n'avait peut-être jamais vu. La rue était plus encombrée que jamais, les fenêtres, les toits et tous les coins étaient occupés. Des gestes de salutation, des cris et des pleurs frénétiques et assourdissants, tous ont contribué au triomphe populaire.

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 273. On peut ici se douter que Bandi ne cite que des blessés étrangers afin de ne pas porter atteinte à la réputation de grand patriote de Bixio.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 273

⁴²² Giuseppe Bandi, op. cit., p. 282

⁴²³ G. M. Trevelyan, *Garibaldi e la formazione dell'Italia*, Bologna, Zanichelli, 1913, p. 179

[...] À un certain moment, Bertani m'a parlé et m'a dit : "Avez-vous déjà vu un tel triomphe ? "Non, mais j'en avais rêvé pour le Général" »⁴²⁴.

Le récit mythique du *Risorgimento* ne se penche pas sur les causes de cette transition si efficace, la ramenant à l'élan révolutionnaire d'une population qui avait depuis longtemps adhéré aux idéaux de liberté, d'unité et d'indépendance et qui n'attendait que le Libérateur pour mettre fin à l'oppression de la dynastie des Bourbons. Mais cette hypothèse est largement réfutée par diverses sources, qui font notamment référence à la figure de Liborio Romano et qui permettent de reconstituer une stratégie d'influence aussi efficace que l'avait été le pacte avec la noblesse en Sicile. Une stratégie que, en se référant à notre cadre théorique, nous pourrions définir comme contre aléatoire défensive. Liborio Romano était le fils aîné d'une ancienne famille noble, professeur de droit civil et commercial à l'université de Naples, membre de la Maçonnerie et de la Charbonnerie, qui avait adhéré depuis longtemps aux idéaux du *Risorgimento*⁴²⁵. Malgré ses idées, en 1860, alors que l'Expédition des Mille ouvre la phase finale du Royaume des Deux Siciles, Liborio Romano parvient à se faire nommer par le roi François II préfet de police, et le 14 juillet de la même année, Romano devient également ministre de l'Intérieur et directeur de la police. Dans une phase aussi difficile, alors que l'armée de Garibaldi commence à remonter la péninsule, Romano commence à établir des contacts secrets avec Cavour et avec Giuseppe Garibaldi pour faciliter le rattachement du Sud de l'Italie au Royaume de Sardaigne. Les contacts avec Cavour ont lieu par l'intermédiaire de l'ambassadeur Sardo et de l'amiral Persano⁴²⁶. C'est Romano lui-même qui pousse le roi François II de Bourbon à quitter Naples pour Gaeta sans résistance, pour éviter des émeutes et les pertes de vies humaines⁴²⁷. Au cœur de la stratégie de Liborio Romano, Garibaldi et Cavour se trouvaient la prise de conscience qu'il aurait été impossible de gérer une transition de pouvoir aussi rapide sans le soutien du crime organisé local, la *Camorra*. Romano lui-même écrit dans ses Mémoires: "*De toutes les options offertes à mon esprit agité par la gravité de la situation, une seule me semblait pouvoir amener un succès sinon certain, du moins probable; et je l'ai tentée. Je pensais prévenir la triste influence de la Camorra, en offrant aux plus influents de ses chefs un moyen de réhabilitation; et ainsi je visais à les éloigner du parti du désordre, ou du moins à paralyser leurs plus malheureuses initiatives*"⁴²⁸. Romano propose donc à Salvatore De Crescenzo⁴²⁹, le principal représentant de la *Camorra* à Naples, le commandement d'une "unité de sécurité publique" chargé de contrôler tous les quartiers du territoire de la ville, parmi lesquels se trouvaient, bien entendu, de nombreux membres de la *Camorra* organisés en compagnies et en patrouilles⁴³⁰⁴³¹.

⁴²⁴ **Emilio Zasio**, *Da Marsala al Volturno, Ricordi di E.Z.*, Padova, Tipografia editrice Sacchetto, 1868, p. 87-88

⁴²⁵ **Aldo A. Mola**, *Storia della Massoneria in Italia dal 1717 al 2018*, Bompiani, Milano, 2019, p. 125

⁴²⁶ **Gigi di Fiore**, *Cronostoria dell'Unità d'Italia: fatti e misfatti del Risorgimento*, op. cit., p. 405

⁴²⁷ *Ibid.*

⁴²⁸ **Liborio Romano**, *Memorie politiche*, Giuffrè, Milano 1992, pp. 50-51

⁴²⁹ **Antonio Fiore**, *Camorra e polizia nella Napoli borbonica (1840-1860)*, Napoli, FedOAPress, 2019, p. 251.

⁴³⁰ **Liborio Romano**, *Memorie politiche*, op. cit., p. 51

⁴³¹ **Gigi di Fiore**, *Cronostoria dell'Unità d'Italia: fatti e misfatti del Risorgimento*, op. cit., p. 128

Romano obtient d'être confirmé par Garibaldi dans ses fonctions de ministre de l'Intérieur, qu'il occupe jusqu'au 24 septembre 1860, date à laquelle il rejoint le Conseil de la Lieutenance, où il reste jusqu'au 12 mars 1861. Sans lui, Naples aurait probablement plongé dans le chaos.

6. La bataille de Capua

Dans ce paragraphe, nous analyserons la dernière bataille conduite par Garibaldi, celle de Capua, à la lumière de la corrélation que nous avons identifiée dans notre cadre théorique entre les effets de type 2, déclenchés sur des quantités aléatoires scalables, et le concept de point culminant de l'attaque, tel que défini par Clausewitz. Selon la définition que nous avons introduite au chapitre II, la disproportion déclenchée par ce type d'effets ne peut pas être infinie: les points de culmination coïncideront alors avec le point où s'arrête l'augmentation non linéaire de la quantité scalable. Dans ce cadre, de la capacité instinctive d'un commandant militaire à reconnaître ce point dépendra sa victoire finale.

Après la "libération" de Naples, les craintes concernant l'extension de la révolution dans les Etats Pontificaux et à Rome conduisent Cavour à envoyer, fin août, le ministre de l'Intérieur Farini et le Général Cialdini rencontrer Napoléon III, en profitant de sa visite dans ses nouvelles provinces de Savoie. Ici, à Chambéry, les deux émissaires du gouvernement de Savoie obtinrent le consentement de Napoléon III à une occupation des Marches et de l'Umbria papale pour sauvegarder le Vatican dans le Lazio et arrêter l'avance de Garibaldi⁴³². Le 11 septembre, l'armée piémontaise traverse la frontière et avance dans les Marches et en Umbria⁴³³, en prenant comme prétexte le devoir d'intervention pour des soulèvements populaires qui avaient été réprimés dans le sang par les troupes papales. On envoie notamment le cinquième corps d'armée, commandé par le Général Enrico Morozzo Della Rocca, qui pénètre en Ombrie, prend Perugia et Spoleto et assiège Ancona. Cavour annexe ainsi les Marches et l'Umbria, ne laissant au Pape que le Lazio comme convenu à Chambéry avec Napoléon III.

Les premiers jours de cette opération du Royaume de Savoie, dans la deuxième moitié de septembre 1860, coïncident exactement avec ceux où Garibaldi avait dû quitter Naples et le front du Volturno pour se rendre en Sicile. Garibaldi quitte Palerme en demandant à ses Généraux de rester prudents, sans lancer d'offensives précipitées, mais ils ne suivent pas ses instructions et entre le 12 et le 15 septembre, ils ordonnent une offensive vouée à l'échec. Il est intéressant de revenir sur ces événements comme il les rapporte dans ses Mémoires: « *obligé de quitter l'armée sur le Volturno et de me rendre à Palerme [...] j'avais recommandé au Général Sirtori [...] de faire des reconnaissances sur les lignes de communication de l'ennemi. Mais ils jugèrent opportun de faire quelque chose de plus*

⁴³² A. Alessandrini, *I fatti politici delle Marche dal 18 gennaio all'epoca del plebiscito*, cité en Massimo Coltrinari, *L'ultima difesa di Ancona, 7-29 settembre 1860*, edizioni Nuova Cultura, Roma, 2012, p. 261-262

⁴³³ Costanzo Rinaudo, *Il Risorgimento Italiano*, Tipografia Oliviero, Torino, 1910, p. 685

sérieux, et en pensant au prestige des victoires précédentes, ils pensèrent que toute entreprise pouvait être menée à bien par nos soldats. Ils décidèrent d'occuper Caiazzo, un village à l'Est de Capoue, sur la rive droite du Volturno. Le 19 septembre, l'opération eut lieu et Caiazzo fut occupé, mais le jour suivant, l'ennemi attaqua nos soldats, qui furent obligés d'évacuer et de se retirer précipitamment [...] après avoir perdu de nombreux soldats, morts, blessés ou noyés dans le fleuve [...]. J'arrivai le même jour pour assister au spectacle déplorable du sacrifice de nos pauvres volontaires qui avaient été obligés [...] de fuir, attaqués sur l'arrière »⁴³⁴.

Felice Cuniberti décrit également en détail le déroulement de l'offensive imprudente des Généraux de Garibaldi, qui effectuent une manœuvre de diversion à Capua, près du col de Formicola, et attaquent Caiazzo. Les Bourbonniens, dans les jours suivants, avec une manœuvre symétrique, poussent à leur tour sur Formicola pour détourner les troupes de Garibaldi de la défense de Caiazzo, parvenant à la reconquérir facilement.⁴³⁵

Giuseppe Guerzoni⁴³⁶ analyse à son tour soigneusement cet épisode et conclut ainsi: « Garibaldi avait certes ordonné que des incursions soient envoyées au-delà du Volturno, mais il n'avait pas l'intention d'ordonner que des positions fixes soient prises, et encore moins que des batailles soient engagées pour les prendre. Lorsqu'il arriva, le matin du 19 septembre [...] il était trop tard pour empêcher ce qui s'était passé, et tout ce qui restait à faire était d'atténuer autant que possible les conséquences d'une entreprise irréfléchie »⁴³⁷. Le jugement de Garibaldi sur cette offensive, ainsi que plus généralement sur la faiblesse des principes platoniques de stratégie et de guerre traditionnelle, est impitoyable: « L'opération de Caiazzo était, plus qu'une imprudence, un manque de tact militaire de la part de ceux qui la commandaient. Et que cet exemple puisse servir à nos jeunes soldats, encore obligés d'étudier cette manie de massacrer des hommes, qu'on appelle art de la guerre »⁴³⁸.

Les événements liés à la bataille de Caiazzo, analysés ci-dessus et rapportés de façon concordante par toutes les sources étudiées, nous semblent compatibles avec l'hypothèse que Garibaldi, probablement au courant des opérations en Italie centrale de l'armée piémontaise, avait compris que la poussée de son offensive (ou des effets de type 2, suivant notre terminologie), était désormais épuisée. Le Général avait désormais compris, contrairement à ses subordonnés, que son problème était devenu celui de la défense de ses conquêtes, et non celui d'en faire de nouvelles. Reprenant les mots de Clausewitz, il était conscient que: « comme le but de l'attaque est de s'emparer du territoire ennemi, il en découle que l'avance doit continuer jusqu'à ce que la supériorité soit épuisée : on est donc ainsi poussé vers son but et l'on peut facilement être conduit au-

⁴³⁴ Giuseppe Garibaldi, *I Mille*, op. cit., p. 276-277

⁴³⁵ Felice Cuniberti, op. cit., p. 110-111 et 128

⁴³⁶ Ecrivain et historien lombard, il participa avec lui à la Seconde Guerre d'Indépendance dans les chasseurs des Alpes et le suivit ensuite dans l'Expédition des Mille. Il fut le principal biographe de Garibaldi.

⁴³⁷ Giuseppe Guerzoni, *Garibaldi - Vol. II*, G. Barbera editore, Firenze, 1882, p. 182

⁴³⁸ Giuseppe Garibaldi, *I Mille*, op. cit., p. 277

delà »⁴³⁹. En ligne avec cette hypothèse, Bandi écrit dans ses témoignages que « Garibaldi n'a été arrêté sur le Volturno que par son merveilleux bon sens »⁴⁴⁰. Dans ce « merveilleux bon sens » ce sont encore les mots de Clausewitz qui résonnent, lorsqu'il dit que : « Si l'on réfléchit au nombre d'éléments dont il faut tenir compte en comparant les forces en opération, on comprend à quel point il est difficile en bien des cas d'apercevoir quel est celui des deux adversaires qui a la supériorité. Tout est souvent suspendu au fil de soie de l'imagination. Ainsi, tout dépend d'un délicat jugement instinctif; qui reconnaît intuitivement le point culminant ».⁴⁴¹



Le Champ de Bataille de Capua – (Image G. Guerzoni « Garibaldi », op. cit., p. 192)

L'offensive de Caiazzo a pour effet d'encourager les troupes bourbonniennes : le 28 octobre a lieu un Conseil de guerre de François II au cours duquel une contre-offensive, décrite en détail et de manière efficace par Felice Cuniberti, est décidée. Les 24000 hommes de Garibaldi sont déployés sur un parallélogramme défensif qui reposait sur quatre places fortes : Santa Maria Capua Vetere, immédiatement au sud-est de Capua, Castel Morrone, au sud de Caiazzo, Caserta Vecchia / Casola, vers Maddaloni, et enfin Valle / Squilla plus à l'est⁴⁴².

Selon l'étude de Cuniberti, il y avait 34000 soldats bourbonniens, auxquels il faut ajouter les 6000 soldats à l'intérieur du château de Capua. L'offensive des Bourbons sur le Volturno comportait l'action d'une première colonne, 17000 soldats sous le commandement d'Afan, dans la zone de Santa Maria (à l'Ouest de la ligne de front). Deux

⁴³⁹ Carl Von Clausewitz, *De la Guerre*, p. 612

⁴⁴⁰ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 356

⁴⁴¹ *Ibid.*

⁴⁴² Felice Cuniberti, op. cit., p. 116

autres colonnes devaient attaquer le front de Garibaldi entre Caiazzo (zone centrale de la ligne de front), avec 2000 hommes, et Valle (zone orientale de la ligne de front) avec 7000 soldats. L'opération offensive était commandée par Von Mechel, fortement motivé pour se venger de ce qui s'est passé à Corleone. Mais dans cette bataille également, son action se développa de manière inefficace: l'armée des Bourbons était numériquement supérieure et avait l'avantage de l'initiative, mais elle attaqua d'abord avec les colonnes à l'Est et à l'Ouest, les plus conséquentes. Garibaldi souffre de cette initiative, mais parvient à se défendre et à garder la ligne de front, infligeant des pertes substantielles à l'ennemi et amenant Von Mechel à arrêter temporairement les combats⁴⁴³. Cuniberti souligne ici la première erreur de l'Armée Bourbonnienne, qui manque d'une direction décisive et cohérente sur le champ de bataille et qui, par conséquent, malgré son avantage, ne parvient pas à maintenir l'élan de la manœuvre, le rythme des combats, et s'arrête aux premières difficultés. Garibaldi, au contraire, est sur le terrain: "*Le Grand Capitaine était partout ; il menait tous les assauts, il prenait toutes les positions ; il courait en avant, courait en arrière, poussait tous ses soldats, les conduisait à l'attaque* »⁴⁴⁴.

En poursuivant son analyse, Cuniberti souligne le fait que Garibaldi arrive à comprendre la deuxième erreur tactique de l'armée des Bourbons, la plus importante: Von Mechel avait attaqué avec les colonnes les plus fortes (à l'Est et à l'Ouest de la ligne de front) en maintenant une colonne centrale faible, celle de Caiazzo. Vu l'orographie de la région, cependant, cette dernière colonne était la seule qui aurait pu percer la ligne défensive de Garibaldi et se diriger après vers Caserta. Lorsque les combats reprurent et que Von Mechel ordonna l'offensive de cette faible colonne centrale, sous le commandement de Perrone, ce dernier arriva au début à percer la ligne défensive tenue par Garibaldi, mais ensuite le Général réussit à la fermer sur l'arrière et à l'isoler, l'entourant à Caserta Vecchia et la forçant à se rendre. Après cette reddition, les Bourbons ne trouvèrent plus la force de réagir, et restèrent statiques et sur la défensive, surtout dans la zone du château de Capua. Dans la bataille finale sur le Volturno, le 1er octobre 1860, les 34000 soldats bourbonniens seront battus une fois de plus contre Garibaldi et ses 20000 hommes, avec un nombre équivalent de morts, environ 2000 dans les deux camps. Encore une fois, dit Bandi, « *à force de tirer la fortune capricieuse par les cheveux, qui menaçait de nous abandonner, la victoire était à nous* »⁴⁴⁵.

Cuniberti conclut son analyse en soulignant que si, au niveau tactique, les plus grandes erreurs tactiques avaient été commises sur le Volturno par Von Mechel, une erreur stratégique l'avait été auparavant. Les Bourbons avaient donné tout le temps à Garibaldi de se renforcer sur le Volturno alors qu'au contraire, en lançant rapidement une offensive vigoureuse, ils auraient pu profiter de la seule grande erreur de Garibaldi: laisser la ville de Naples pratiquement sans protection. Sur cette partie de l'analyse, Cuniberti néglige l'importance de l'efficace stratégie défensive contre aléatoire de Garibaldi que nous avons approfondie dans le paragraphe précédent: une fois à Naples, l'Armée de Von Mechel

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 120

⁴⁴⁴ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 295

⁴⁴⁵ *Ibid.*

n'aurait pas trouvé une ville sans aucune défense: le pacte avec la *Camorra* avait été déjà conclu et les Bourbons se seraient alors retrouvés à devoir reprendre le contrôle d'une ville aux mains de Liborio Romano et de son "unité de sécurité publique".

Même dans les phases décrites ci-dessus, il reste intéressant d'examiner le rôle du hasard 1, qui fait surface et reste toujours prégnant en présence d'un affaiblissement, même isolé et temporaire, des champs d'influence: la nuit précédant l'offensive de Volturno, Garibaldi demande à Bandi de transmettre à Cosenz, Sartori et Bixio l'ordre de préparer deux brigades prêtes à partir le lendemain à la gare. Il demande également à Bandi d'ordonner au chef de gare de rassembler le plus grand nombre possible de voitures, nécessaires pour transporter les soldats au front. Mais Bandi, après avoir averti les trois officiers, rencontre à mi-chemin un vieux camarade avec lequel il reste jusqu'à ce qu'il oublie d'avertir le chef de gare: « *que serait-il arrivé, si Garibaldi n'avait pas pu effectuer le mouvement de troupes qu'il jugeait nécessaire, et si en même temps, par ma faute, les troupes royales avaient effectué ce mouvement imprévu?* »⁴⁴⁶. L'histoire aurait pu en effet se dérouler différemment dans ce cas, mais Bandi se rend compte *in extremis* de sa négligence, et il réussit à faire arriver les voitures à la gare juste à temps.

D'autres indications sur le rôle de la chance sont liées aux constantes tentatives d'assassinat de Garibaldi. L'épisode le plus significatif est décrit encore par Bandi et se réfère précisément au jour décisif de la bataille, le 1er octobre, lorsque le convoi avec lequel il voyageait avait été l'objet d'une attaque à laquelle, une fois de plus, il réussit à échapper: « *un des chevaux de la voiture dans laquelle Garibaldi voyageait fut frappé et renversé au sol, le cocher fut tué. Des balles percèrent les parois de la voiture, mais Garibaldi en sortit sain et sauf* »⁴⁴⁷.

7. La dissolution du champ d'influence de Garibaldi

Une fois l'offensive sur le Volturno repoussée, le 9 octobre à Ancona, Vittorio Emanuele II, désormais certain de la victoire définitive de Garibaldi, se place à la tête de l'armée et franchit, le 15 octobre, la frontière du royaume des Deux Siciles. L'armée piémontaise poursuit sa descente en Italie du Sud entrant dans les Abruzzes puis convergeant vers la Campanie, en direction des troupes de Garibaldi. Le 26 octobre, Vittorio Emanuele II rejoint le Général, dans ce qui restera marqué dans l'histoire comme « la rencontre de Teano »: Garibaldi salue Vittorio Emanuele II en tant que Roi d'Italie, lui remettant les nouvelles terres conquises.

Dans les jours qui suivent, le Général Della Rocca est chargé de la conquête de la forteresse de Capua, désormais assiégée et exténuée. Bandi décrit la reddition du 4 novembre comme suit: "*vers dix heures, nous sûmes que les Bourbons se rendaient [...]*

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 281

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 295

avec les honneurs militaires. Le matin suivant, dix mille soldats des Bourbons sortirent de la porte de Capua, déposèrent leurs armes sur le terrain [...]. Notre tâche était terminée. L'armée piémontaise se mit en route pour encercler Gaeta, le roi Vittorio s'approcha de Naples. Garibaldi était impatient de retourner à sa Caprera, dont il manquait depuis plusieurs mois⁴⁴⁸. Après Capua, Garibaldi sent qu'il a atteint la fin de son aventure⁴⁴⁹ et salue ses volontaires, qui « encore armés l'entouraient avec une affection tumultueuse, et ils voulaient tous lui toucher la main et l'uniforme »⁴⁵⁰.

Les jours entre le 26 octobre, date de la rencontre de Teano avec le roi Vittorio Emanuele II, et le 9 novembre, date de son départ pour Caprera, sont les plus amers pour Garibaldi: après avoir honoré son pacte avec la monarchie, il laisse son champ d'influence se dissoudre.

Les plus proches conseillers de Vittorio Emanuele II poussent le Roi à atténuer le rôle et le mythe du Général, et le 7 novembre, lorsqu'il entre à Naples avec lui, Vittorio Emanuele II ne se tourne même pas vers les volontaires de Garibaldi pour les remercier. Garibaldi ne cache pas son amertume à l'amiral Persano, venu le saluer: « Notre tâche est terminée, mais il n'est pas juste que nous soyons considérés comme des citrons pressés, et désormais à jeter »⁴⁵¹. Une amertume qui a dû l'atteindre encore plus profondément le 9 novembre, lorsqu'il prit la mer sur le *Washington* en direction de Caprera: « il fut salué par les salves du navire de guerre anglais, ancré dans le Golfe; mais les navires royaux italiens ne saluaient d'aucune manière le départ de l'homme qui avait libéré la moitié de l'Italie »⁴⁵².

Alexandre Dumas décrit dans son journal *L'Indipendente* la liste des quelques effets personnels que Garibaldi avait apportés avec lui à Caprera : « Quelques sacs de café et de sucre, une boîte avec du poisson, une caisse de pâtes et quelques milliers de lires [...]. Il avait donné un royaume, et manquait d'un morceau de pain »⁴⁵³.

⁴⁴⁸ *Ibid.*, p. 324-325

⁴⁴⁹ La disparition complète de la monarchie Bourbon des deux Sicile était désormais proche. Le siège du château de Gaeta, où s'était réfugié le roi François II, se termine le 13 février 1861. Les deux dernières garnisons bourbonniennes isolées, la citadelle de Messine et la forteresse de Civitella del Tronto, à la frontière entre les Marches et les Abruzzes, sont abandonnées respectivement les 12 et 20 mars. Avec la reddition de François II, les derniers Bourbons s'exilent à Rome, sous la protection de Pio IX. Des plébiscites d'annexion au Royaume ont eu lieu dans toute l'Italie du Sud.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 323

⁴⁵¹ *Ibid.*

⁴⁵² *Ibid.*

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 330

Chapitre VII

UN CYGNE NOIR DE L'HISTOIRE ?

Dans ce chapitre nous analyserons en quoi et jusqu'à quel point l'Expédition des Mille peut elle-même être considérée comme un Cygne Noir, en la rapportant aux caractéristiques fondamentales de ces derniers. Rappelons qu'un Cygne Noir est un événement isolé, aberrant, qui se situe en dehors du cadre des attentes ordinaires. Il doit, en outre, déclencher des effets de type 2, ayant ainsi un impact extrême sur des quantités aléatoires scalables. Enfin, il doit être considéré comme prévisible, explicable rétrospectivement, selon les dynamiques psychologiques associées à la probabilité subjective et aux biais cognitifs que nous avons approfondis dans le Chapitre II.

La dernière section du Chapitre sera consacrée à l'analyse de la stratégie adoptée par Garibaldi pendant son Expédition, ce qui nous permettra d'évaluer l'utilité générale du cadre théorique adopté comme « outil supplémentaire » pour le stratège et le chef militaire, afin d'anticiper, mitiger et exploiter le rôle du hasard.

1. Un événement isolé / aberrant :

La première considération nécessaire, en s'interrogeant sur l'application de cette première caractéristique, concerne le point d'observation à partir duquel on peut définir un événement aberrant, isolé. Dans un contexte de guerre, l'événement doit-il être considéré comme aberrant pour les deux parties au conflit ? Par un seul d'entre eux ? Ou doit-il être aberrant du point de vue d'un observateur extérieur, neutre ?

- a. L'adoption du point de vue d'un observateur extérieur, tiers, étranger au conflit, ainsi que le point de vue de la partie en conflit qui subit l'initiative de son adversaire, est celui qui pose le moins de problèmes d'un point de vue théorique : les éléments capables de générer un événement aberrant, isolé, peuvent être liés indifféremment au hasard objectif, subjectif, chaotique, frictionnel. Dans tous ces cas, pour un observateur extérieur ou pour la partie en conflit qui subit l'initiative, nous sommes confrontés au hasard en tant que forme contingente de la coupure entre passé et présent, selon la définition de Pierre Vendryès. Nous rappelons, par ailleurs, qu'outre le hasard ainsi défini, la survenance d'un événement aberrant et isolé peut être due à l'adoption par l'acteur qui prend l'initiative d'une manœuvre anti-platonique contre aléatoire. Dans ce cas, tant pour un observateur extérieur que pour la partie qui subit l'initiative de l'autre partie, l'effet sera le même que celui du hasard : la surprise.

- b. Si nous passons maintenant à l'analyse du point de vue de la partie qui a l'initiative, la question devient plus articulée. De ce point de vue également, toutes les catégories de hasards restent la source d'événements isolés et aberrants. La différence, cependant, concerne le cas de la manœuvre contre aléatoire anti-platonique.

Comme nous le savons, l'événement aberrant ne peut être directement associé au concept mathématique d'événement improbable, car nous sommes dans le domaine des possibilités incommensurables. Les parties en conflit, au-delà de leurs rapports de force objectifs, de leur situation sur le terrain, choisissent d'agir sur la base de leur espérance historique, combinaison de la chance de succès qu'elles estiment avoir et de la valeur des enjeux qu'elles entendent obtenir. Pour la partie en conflit qui adopte un certain choix d'action, donc, un niveau élevé d'espérance historique peut indifféremment être associé à une perception élevée de la chance de succès associée à un enjeu faible, ou *vice versa*, à la perception d'une faible possibilité de succès, associée cependant à un enjeu élevé. Dans le premier cas (espérance historique élevée en raison de la perception d'une forte chance de succès), l'événement qui résulte du choix de l'action ne peut être considéré comme aberrant pour la partie qui l'adopte, car elle s'attend à ce que son choix soit couronné de succès. Elle ne peut pas, bien entendu, en être sûre, car il y aura toujours une composante de risque et d'imprévisibilité, mais si elle adopte ce choix c'est bien qu'elle s'attend à ce qu'il soit couronné de succès, sinon elle ne l'adopterait pas. Pour ceux qui les conduisent, les actions offensives anti-platoniques ne peuvent être considérées comme des éléments isolés et aberrants : leur succès ne génère pas de surprise. Dans le second cas (espérance historique élevée en raison d'enjeux élevés, mais avec une perception des chances de succès faible) l'événement qui en résulte peut être aberrant et constituer une surprise, même pour le parti qui prend l'initiative. Dans ce cas, il ne s'attend pas à ce que son initiative soit couronnée de succès, mais il la tente quand même, en raison de la prédominance des enjeux historiques.

Après avoir clarifié ces importants aspects, nous pouvons passer à l'analyse des épisodes fondamentaux qui ont marqué le développement et l'issue de l'Expédition Garibaldi, à la lumière des considérations développées ci-dessus.

Navigation de Quarto à Marsala

L'analyse du déroulement de l'Expédition dès les premiers préparatifs à *Villa Spinola* jusqu'à Marsala nous permet d'isoler les différents moments clés et les phases où le rôle joué par le hasard semble émerger avec plus d'importance :

- nous avons vu tout d'abord comment le choix fait par Garibaldi de lancer l'Expédition reste largement impondérable, le fruit du hasard subjectif ;
- l'opération de ravitaillement à Talamone est mal organisée, improvisée et son issue positive due en grande partie à la chance ;
- le retard initial dû à l'indécision de Garibaldi déterminera un enchaînement d'événements qui se révéleront tous nécessaires pour la réussite de la traversée : il s'agit d'un hasard de type chaotique ;

- la nuit du vol simulé du *Piemonte* et du *Lombardo*, un élément d'indépendance fait surface dans le système de vigilance des autorités piémontaises, qui n'avaient pas reçu d'ordres clairs : cette indépendance ouvre les portes au hasard objectif ;
- le hasard objectif reste important dans toutes les phases suivantes de la navigation. Il résulte notamment de l'absence d'ordres clairs et d'organisation dans la Marine des Bourbons, ce qui ouvre un espace à l'indépendance dans et entre les systèmes;
- dans un environnement déjà caractérisé par une forte indépendance entre systèmes, l'erreur de coordination entre les deux bateaux des Mille ajoute un coefficient d'aléatoire qui risque de faire échouer l'Expédition peu avant le débarquement à Marsala : la nuit entre le 9 et le 10 mai les deux bateaux ont risqué une collision, ou de s'attaquer par erreur;
- c'est par une combinaison d'évènements accidentels que Garibaldi parvient à son choix final du port de débarquement en Sicile. Le port initialement désigné était Porto Palo, mais Garibaldi change d'avis après avoir reçu l'information que Marsala n'était pas défendue ni par de navires militaires ni par des soldats bourbonniens, qui par hasard venaient de quitter la ville.

Dans l'ensemble, toute cette phase, de Quarto au débarquement à Marsala, est caractérisée par l'incertitude et les doutes, de la part des volontaires et de Garibaldi lui-même, quant au succès de l'Expédition : la perception de leur chance de succès, à certains moments, est vraiment faible. Cette incertitude est cependant compensée par une motivation idéologique très forte, par la conscience des enjeux, par la volonté de se battre : nous nous trouvons dans une situation où l'espérance historique est grande non en raison d'une grande probabilité de réussite, mais en raison de la valeur des enjeux. Et c'est cette prise de conscience des enjeux qui est fondamentale ; elle permet de résister lorsque le résultat du hasard est défavorable (l'échec des opérations de ravitaillement au large de Gênes, les problèmes lors de l'opération de vol des deux bateaux, le risque de collision au large de la Sicile) et en même temps de saisir les opportunités qui se présentent lorsque ce résultat est favorable (les connaissances personnelles en Toscane de Bandi, l'interception manquée des bateaux par la Marine bourbonnienne, l'absence de navires et de troupes bourbonniennes à Marsala le jour du débarquement, la présence de bateaux britanniques dans le port).

Dans tous les cas analysés, nous sommes confrontés à des événements aberrants aussi pour Garibaldi et ses volontaires, qui ont l'initiative, ainsi que pour les Bourbons qui la subissent et pour un observateur extérieur.

Bataille de Calatafimi

L'issue de la bataille est déterminée par une combinaison complexe de différents types de hasards dans les deux champs d'influence opposés. Dans celui des Bourbons, notamment, émerge une combinaison de hasard objectif (le Chef de Bataillon Sforza bloque la marche de Garibaldi par hasard) et subjectif (Sforza prend une initiative contraire aux ordres de son Général). Face à ces développements, cependant, Garibaldi adopte une stratégie

offensive contre-intuitive, doublement destinée à bouleverser les modèles platoniques des Bourbons. Une première fois, parce que Garibaldi décide de se confronter directement avec l'ennemi même s'il est en condition d'infériorité numérique. Une deuxième fois, parce qu'il attaque suivant des modalités inattendues. Cette action est donc aberrante pour les Bourbons, surpris et battus, et pour les observateurs, mais pas pour Garibaldi qui en est l'architecte. À partir de Calatafimi, on voit donc comment le poids relatif des deux facteurs à la base de l'espérance historique tend à se rééquilibrer : les enjeux restent élevés, mais Garibaldi commence à sentir davantage que la possibilité d'action est de son côté.

Manœuvre de diversion à Piana dei Greci

L'analyse des sources ne nous a pas permis de déterminer si cette manœuvre fut le résultat d'une stratégie contre aléatoire délibérée ou plutôt le résultat du hasard. Dans le premier cas, le plein succès de la manœuvre n'aurait été aberrant que pour les Bourbons, dans le second aussi pour Garibaldi.

Bataille de Palerme

Le déroulement de l'action montre différentes caractéristiques en ligne avec celles d'une manœuvre anti platonique : en déplaçant la bataille dans la ville, Garibaldi contraint les Bourbonniens à choisir entre la destruction de la ville et la capitulation. À ce premier effet s'ajoute la chance liée à l'arrivée tardive de Von Mechel à Palerme, trop tard pour empêcher la conclusion d'une trêve. C'est évidemment un événement qui peut être considéré comme aberrant pour les Bourbons et un observateur extérieur, et seulement en partie aussi pour Garibaldi.

Bataille de Milazzo, débarquement en Calabre, offensive à Reggio Calabria

Toutes ces phases, comme la précédente, représentent des exemples d'événements aberrants et isolés déterminés par la combinaison du hasard et de l'action anti-platonique. Cette combinaison rend toute cette phase également aberrante pour les Bourbons et les observateurs, et seulement en partie aussi pour Garibaldi. À Milazzo, Garibaldi a la chance de découvrir à l'avance les plans de l'ennemi, puis utilise cet avantage pour le surprendre par une manœuvre d'encerclement et d'action depuis la mer, avec le *Tuckery*. À Reggio Calabria, le débarquement commence par un malheureux accident du bateau sur lequel se trouve Bixio, mais Garibaldi réussit à transformer l'accident en opportunité grâce au stratagème de l'utilisation du drapeau américain. La manœuvre suivante, par laquelle Garibaldi trompe les troupes bourbonniennes en débarquant là où elles ne s'attendaient pas, puis les pousse à se concentrer sur Reggio, puis les encercle et les bat, est un autre exemple de manœuvre offensive anti platonique.

Risques courus par Garibaldi

Ni les tentatives d'assassinat dont Garibaldi a été la cible, ni les dangers auxquels il a été exposé dans les combats n'ont entraîné sa mort grâce à une combinaison de chance et d'interventions providentielles de ses volontaires. Dans l'ensemble, le fait que toutes les tentatives aient échoué et que les incidents n'aient pas eu de conséquences fatales pourrait à son tour être considéré comme une aberration.

	Hasard Objectif	Hasard Subjectif	Hasard Chaotique	Hasard Frictionnel	Action anti platonique	Événement isolé / aberrant pour :		
						Garibaldi	Bourbons	Observateur externe
Navigation de Quarto à Marsala	x	x	x	-	-	x	x	x
Débarquement à Marsala	x	-	-	-	-	x	x	x
Bataille de Calatafimi	x	x	-	-	x	?	x	x
Diversión à Piana dei Greci	?	-	-	-	?	?	x	x
Bataille de Palerme	x	-	-	?	x	?	x	x
Bataille de Milazzo	x	-	-	x	x	?	x	x
Debarquement en Calabre	x	-	-	-	-	?	x	x
Bataille de Reggio Calabria	-	-	-	-	x	?	x	x
Risques courus par Garibaldi	x	x	-	-	-	?	?	?

En résumant dans le tableau ci-dessus l'analyse développée, on peut remarquer que toutes les phases sont caractérisées par des événements conformes à la première caractéristique d'un Cygne Noir, c'est-à-dire isolés, aberrants, parfois pour les deux acteurs impliqués, parfois seulement pour la partie qui subit l'initiative, toujours pour un observateur extérieur. En outre, deux éléments d'un grand intérêt émergent :

- le hasard frictionnel est presque absent : à la seule exception de Milazzo et peut-être de Palerme, il n'y a presque pas de confrontation entre volontés opposées, entre les hasards subjectifs associés aux deux parties du conflit. L'offensive de Garibaldi ne trouve presque jamais l'opposition d'une volonté en mesure de lui résister, et cela en raison des effets de type 2 que nous allons traiter en détail dans la section suivante. Nous nous limitons ici à dire souligner que la nature des effets de type 2, les grandes déviations, la croissance exponentielle d'une quantité aléatoire, constituent à leur tour en eux-mêmes une anomalie, une aberration ;

- si l'on exclut la phase de navigation, l'élément d'aberration dû au hasard n'est presque jamais le seul à se présenter, mais est associé à un autre élément d'aberration, introduit délibérément par la stratégie de Garibaldi. Nous reviendrons sur cet aspect dans la dernière section de ce chapitre, en analysant en détail les caractéristiques de cette stratégie.

2. Un impact extrêmement important / effets type 2:

La catégorie de « hasard 2 » développée par Nicholas Taleb et adoptée dans notre cadre théorique s'est révélée très pertinente dans son application au déroulement de l'Expédition des Mille. Au cours de notre analyse, nous l'avons appliquée, en particulier, aux deux quantités scalables les plus importantes en jeu : la première est l'accueil et le soutien de la population sicilienne à l'Expédition et aux idéaux du *Risorgimento* qu'elle incarne, la seconde est le niveau de cohésion, de discipline et de moral dans le champ d'influence de l'Armée des Bourbons.

- a. En ce qui concerne la première quantité, l'Expédition commence à avoir une dimension sociale, interactive, juste après le débarquement de Marsala. Nous avons vu comment, ici, l'accueil de la population avait été très froid, et si celui de Salemi avait été meilleur, ce n'était pas à cause d'une adhésion aux idéaux révolutionnaires du *Risorgimento*, mais à cause du soutien intéressé de la noblesse. Même avant la bataille de Palerme, à Piana dei Greci, nous ne sommes pas face à un soutien massif de la part d'une population enflammée par des idéaux révolutionnaires : les effets de type 2 sur la population ne sont pas encore clairement visibles. Plus que par une motivation idéale, les couches sociales les plus pauvres de la société en Sicile sont mobilisées en masse par les nobles siciliens, dont le soutien intéressé au *Risorgimento* se répandra progressivement sur toute l'île en conséquence d'un calcul politique, pas de façon aléatoire ou exponentielle mais graduellement.

C'est après la conquête de Palerme que l'on assiste, pour la première fois, à un élargissement extrêmement rapide du soutien à Garibaldi, un phénomène de propagation type 2 : du 24 mai 1860 au 20 août 1860, plus de vingt expéditions navales sont documentées, pour un total d'environ 21.000 volontaires. A ces expéditions s'ajoutent l'arrivée de nombreux navires avec des matériaux et des armes, et les aides financières de l'Italie et de l'étranger. Cette croissance exponentielle s'accompagne à de celle tout aussi impressionnante du soutien de la population liée à des quantités aléatoires scalables de nature sociale, informative, interactive et récursive, correspondant à la définition d'effets de type 2 que nous avons adoptée : le mythe de Garibaldi, la volonté de participer à ses victoires, à une page fondamentale de l'histoire, la volonté de gloire et d'honneur, l'adhésion aux idéaux de la Révolution, la possibilité de pouvoir obtenir un profit ou un avantage personnel, qu'il soit économique ou social.

b. Nous avons décrit la dynamique type 2 analysée ci-dessus « secondaire » : ses effets type 2 arrivent à se déclencher seulement après la rupture du barrage du champ d'influence des Bourbons ; c'est donc dans ce dernier que nous avons individué les effets « type 2 » primaires, qui agissent sur la cohésion, de discipline et le moral. Ces derniers se déclenchent immédiatement après la bataille de Calatafimi, une bataille qui marque le moment de la transition du « Mediocristan » au « Extremistan ». Au moment où le Général Landi et ses troupes se replient sur Palerme, ils racontent à leurs camarades leur expérience de bataille, leur défaite, l'impression qu'ils avaient eu d'avoir été confrontés à une grande armée de « diables rouges » : cette perception se répand rapidement dans l'Armée des Bourbons, et la contagion va s'enflammer de manière exponentielle, exactement selon un mécanisme type 2, en affaiblissant encore plus un « champ d'influence » déjà compromis.

Cette contagion se poursuit avec la signature du deuxième accord pour le cessez le feu à Palerme : le découragement monte ici en puissance, les désertions sont de plus en plus fréquentes et le pessimisme atteint la Cour à Naples. Avec la phase suivante, celle du débarquement en Calabre, les effets du type 2 deviennent de plus en plus évidents, les soldats et les officiers ne ressentent plus la force de leur devoir, la Division du Général Ghio se rend toute entière, près de Catanzaro, et la démoralisation, qui ne cesse de croître, conduit l'Armée à la ruine la plus complète. Garibaldi, finalement, prend le contrôle de toute l'Italie du Sud en quelques jours et pratiquement sans combattre.

	Hasard	Action anti platonique	Événement isolé / aberrant pour :			Effet type 2 pour :	
			Garibaldi	Bourbons	Observateur externe	Champ d'influence Garibaldi	Champ d'influence Bourbons
Navigation de Quarto à Marsala	x	-	x	x	x	-	-
Débarquement à Marsala	x	-	x	x	x	-	-
Bataille de Calatafimi	x	x	?	x	x	-	x
Diversión à Piana dei Greci	?	?	?	x	x	-	-
Bataille de Palerme	x	x	?	x	x	x	x
Bataille de Milazzo	x	x	?	x	x	?	?
Debarquement en Calabre	x	-	?	x	x	-	-
Bataille de Reggio Calabria	-	x	?	x	x	?	?
Risques courus par Garibaldi	x	-	?	?	?	-	-

Dans le tableau ci-dessus, obtenu en intégrant dans le précédent les résultats de l'analyse présentée dans cette section⁴⁵⁴, on constate qu'il est possible d'associer les deux premières caractéristiques d'un Cygne Noir à deux événements historiques en particulier : la bataille de Calatafimi et celle de Palerme. Pour les deux, le hasard ou une action anti-platonique ont joué un rôle fondamental, ce qui les a rendus aberrants / isolés. Tous les deux, d'ailleurs, ont déclenché des effets de type 2, la bataille de Calatafimi de type primaire (dans le champ d'influence des Bourbons), celle de Palerme de type secondaire (dans le champ d'influence de Garibaldi).

3. Une probabilité rétrospective

Le troisième élément qui permet d'identifier un Cygne Noir est le fait que, dans la perspective de l'historien, celle du « processus d'analepse », nous en élaborons après-coup des explications, le rendant ainsi fallacieusement explicable et prévisible (probabilité rétrospective). Le concept de probabilité rétrospective auquel fait référence Taleb est profondément lié à celui de probabilité subjective de Vendryès, défini par ce dernier comme un jugement personnel sur la probabilité d'une relation de cause à effet que l'historien développe pendant une analyse. Nous avons vu comment cette probabilité reste profondément affectée par des biais cognitifs qui conduisent à une sous-estimation systématique du rôle du hasard et à une mauvaise compréhension de la dynamique impliquant des quantités scalables et des grandes déviations. Dans cette section, nous analyserons comment et dans quelle mesure le problème de la probabilité subjective a influencé la narration par les sources de l'Expédition des Mille, en partant des deux principaux courants exploités tout au long de notre analyse : la narration mythique du *Risorgimento* et celui pro-bourboniens. Nous étendrons notre analyse, ensuite, à l'historiographie de l'Expédition et du *Risorgimento* développée postérieurement, jusqu'à nos jours.

- a. Dans le cas de la narration mythique, nous avons souligné comment les choix lexicaux utilisées par les sources analysées représentent un indicateur très intéressant pour comprendre si et comment elles prennent en compte le rôle du hasard : quand les événements les obligent à révéler son importance, mais qu'un tel constat est peu compatible avec les exigences d'un récit mythique, il devient un élément accessoire, constamment minimisé : c'est le cas de l'opération de sectionnement des lignes du télégraphe avant le départ de l'Expédition, ou de la trahison des deux contrebandier qui devaient ravitailler Garibaldi en fusils et munitions au large de Quarto, ou encore de la décision de l'approvisionnement en munitions et charbon à Talamone et Orbetello ; en revanche, quand le rôle du hasard peut servir les objectifs de la narration mythique,

⁴⁵⁴ Dans la colonne « hasard », pour des raisons de synthèse, tous les types de hasard précédemment détaillés ont été regroupés.

celui-ci devient lui-même un élément constitutif de la narration. C'est sur ce dernier aspect de la question, plus articulé, que nous nous concentrerons ci-dessous.

Dans une seule circonstance, le rôle du hasard est utilisé pour minimiser la contribution des puissances étrangères à l'opération sur Palerme, même si son importance apparaît comme l'hypothèse la moins fragile. C'est un exemple de biais WYSIATI⁴⁵⁵, pour reprendre la terminologie de Daniel Kahneman, ou du problème de Diagoras, pour reprendre celle de Nicholas Taleb⁴⁵⁶ : les sources exploitent l'absence de preuves d'une intervention directe des services secrets et de la diplomatie étrangère pour fournir des explications alternatives qu'elles peuvent facilement documenter, mais qui restent néanmoins beaucoup moins crédibles. Dans de nombreux autres passages, le rôle du hasard en tant qu'élément fonctionnel du récit mythique est au contraire utilisé d'une manière différente, qui mérite d'être approfondie : ainsi, après le départ, la Fortune est imaginée s'adresser à Garibaldi en lui murmurant « *Ose, et je serai avec toi, parce que je t'aime* »⁴⁵⁷, la flotte des Bourbons n'arrive pas à intercepter l'Expédition parce que « *le Piémonte naviguait superbement, comme s'il avait conscience de la fortune qu'il portait* »⁴⁵⁸. La collision entre les deux bateaux est évitée grâce à « *la bonne fortune d'Italie* »⁴⁵⁹, et au moment du débarquement, « *la Fortune était complètement du côté de Garibaldi* »⁴⁶⁰. Le débarquement à Marsala est défini comme « *une féconde conclusion, due à un heureux contretemps* »⁴⁶¹. Les références au hasard se multiplient également dans les étapes suivantes de l'Expédition : le lexique utilisé par Abba souligne le rôle de la Fortune quand le Colonel Bosco et Von Mechel rentrent à Palermo juste après que le Général Lanza a décidé le cessez-le-feu : « *Oh ! S'ils étaient arrivés un petit peu plus tôt [...], qui sait quel sort échappé à ce jeune Sicilien, courageux et plein d'ingéniosité ?* »⁴⁶². De même, Bandi déclare que « *la victoire à Milazzo me semble encore aujourd'hui un miracle* »⁴⁶³, et que « *le débarquement en Calabre n'a pas été moins audacieux, ni moins chanceux que celui de Marsala* »⁴⁶⁴. Et encore, à Volturno, « *à force de tirer la fortune capricieuse par les cheveux, qui menaçait de nous abandonner, la victoire était à nous* »⁴⁶⁵. Dans le cas de l'opération de débarquement en Calabre et de la conquête de Reggio de Calabre, Felice Cuniberti fait également référence à la chance comme seule explication possible lorsqu'il admet que « *Garibaldi a fait appel à la chance, qui aide toujours les audacieux* »⁴⁶⁶. Enfin, le rôle de la fortune est aussi ponctuellement souligné dans la description de toutes les tentatives d'assassinat de Garibaldi ou les risques qu'il a courus, de Calatafimi à Palerme et au Volturno. Peut-on donc parler de probabilité subjective, d'explications

⁴⁵⁵ *What You See Is All There Is* (cfr. Chap. II, par. 3)

⁴⁵⁶ Cfr. Chap. II, para. 1

⁴⁵⁷ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 40

⁴⁵⁸ Giuseppe Cesare Abba, *Da Quarto al Volturno: noterelle di uno dei Mille*, Sellerio, Palermo 1993, pag. 26

⁴⁵⁹ Giuseppe Bandi, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, p. 75

⁴⁶⁰ Giuseppe Cesare Abba, op. cit., p. 230

⁴⁶¹ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 98

⁴⁶² Giuseppe Cesare Abba, op.cit., p. 57

⁴⁶³ Giuseppe Bandi, , op. cit., p. 235

⁴⁶⁴ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 255

⁴⁶⁵ Giuseppe Bandi, op. cit., p. 295

données *a posteriori* si, en réalité, ces sources renvoient constamment au rôle de la fortune et du hasard ? En effet, dans le cas de la narration mythique, ce qui se passe semble apparemment le contraire de la probabilité rétrospective : très souvent, le caractère extraordinaire et inexplicable des événements, leur, est souligné, pas nié. Mais c'est exactement là, avec un paradoxe qui n'est pourtant qu'apparent, qu'intervient le mécanisme de la probabilité subjective. Le rôle du hasard est souligné et exalté seulement pour cautionner une erreur de narration encore plus puissante : la dimension mythique et presque surnaturelle de Garibaldi et des Mille, leur héroïsme, le miracle, la prédestination d'une grande nation à un avenir de liberté, d'unité et d'indépendance.

Il en va de même pour les effets de type 2 : les grandes déviations, tant dans le champ des Bourbon que dans celui de Garibaldi, sont observées, décrites, mais on ne cherche pas à les comprendre. Au contraire, elles sont décrites et exaltés par les sources, non pas en tant qu'élément de compréhension en soi, mais au contraire pour faire ressortir un élément d'inexplicabilité, d'aberration qui puisse ensuite être résolu par l'appel au mythe, au miracle, à la dimension surnaturelle du Général.

- b. Cette propension à exalter la nature héroïque de l'Expédition a exposé la narration mythique à la critique des sources pro-bourboniennes, qui ont pu facilement se concentrer sur ses évidentes faiblesses logiques. Le courant pro-bourbonien et révisionniste, contrairement à celui de la narration mythique, n'exploite pas le hasard, la chance. Au contraire, pour redimensionner le caractère héroïque de l'Expédition, il le nie et s'efforce de fournir des explications *a posteriori* apparemment fort rationnelles, tout d'abord celle de la trahison : nous avons vu, notamment, comment la défaite des Bourbons à Calatafimi s'explique selon Raffaele De Cesare⁴⁶⁷ et Giuseppe Buttà⁴⁶⁸ par une trahison du Général Francesco Landi qui, face à l'évidence d'un ennemi qu'il croyait nettement supérieur, aurait été corrompu en acceptant de se rendre aux Garibaldiens contre rémunération. La retraite de Von Mechel à Corleone est attribuée par Giuseppe Buttà⁴⁶⁹ à un ordre du Commandement suprême de Palerme, confirmant ainsi l'hypothèse de la trahison, cette fois du Général Lanza. La même hypothèse est reformulée par Buttà, une fois de plus, pour expliquer la dynamique du premier cessez-le-feu lors de la bataille de Palerme⁴⁷⁰. Au cours de notre analyse historique, nous avons approfondi les raisons pour lesquelles ces explications apparemment rationnelles présentent des erreurs narratives au moins aussi importantes que celles du récit mythique.

Il est important de souligner, à ce stade, comment cette dichotomie entre les explications mythiques et les explications pro-bourboniennes, qui concerne en premier lieu les sources,

⁴⁶⁶ Felice Cuniberti, , op. cit., p. 98

⁴⁶⁷ Raffaele De Cesare, *La fine di un regno*, Milano, Longanesi, 1909, p. 210

⁴⁶⁸ Giuseppe Buttà, *Un viaggio da Boccadifalco a Gaeta. Memorie dalla rivoluzione dal 1860 al 1861*, Michele Savastano, Napoli, 1875, p. 20

⁴⁶⁹ Giuseppe Buttà, op. cit., p. 27

⁴⁷⁰ Giuseppe Buttà, op. cit., p. 62

s'est largement prolongée dans l'historiographie italienne de l'Expédition des Mille et plus généralement du *Risorgimento*, changeant de formes et de modèles mais restant profondément ancrée dans cette fracture. C'est à l'analyse de la dite fracture que sera consacrée la dernière partie de cette section.

- a. Sur le front des explications téléologiques, le récit mythique a progressivement laissé place à l'historiographie libérale italienne, dont l'expression la plus élevée est représentée par Benedetto Croce. Dans les années vingt du XXe siècle, Benedetto Croce a écrit deux grands ouvrages historiques qui fixent très bien sa reconstruction et son jugement sur les événements de l'histoire de l'Italie libérale et de l'Europe du XIXe siècle.⁴⁷¹⁴⁷² Dans ses essais, l'expérience du *Risorgimento* est replacée dans le contexte européen de son temps, que Croce considère comme caractérisé par l'affirmation d'une véritable « religion de la liberté » qui devait nécessairement s'imposer dans l'histoire du continent. L'Expédition des Mille, dans cette perspective, perd son importance historique autonome, elle est en quelque sorte absorbée par cette religion de la liberté, elle en devient une conséquence nécessaire, obtenue par déduction. Ce n'est pas le succès d'une expédition militaire qui, selon une logique inductive, crée les conditions de l'affirmation d'un nouvel État libéral. Au contraire, c'est la nécessité historique de l'affirmation de la liberté qui fait nécessairement réussir l'Expédition des Mille.

Cette thèse de l'historiographie libérale représentée par Croce est contrée par la reconstruction historique marxiste réalisée par Antonio Gramsci⁴⁷³, tout aussi idéologique et téléologique : pour lui, le *Risorgimento* est une révolution passive, dans laquelle les libéraux conservateurs ont stratégiquement pris le dessus sur les libéraux révolutionnaires en s'accommodant de l'ordre féodal existant. Mais le prix de ce compromis a été la scission permanente entre l'État et la société civile, caractérisée par une instabilité politique chronique et un désordre social endémique. Ici aussi, l'Expédition des Mille est une conséquence, obtenue par déduction, d'une mécanique historique nécessaire, celle de la lutte des classes.

Pendant le fascisme, un grand groupe d'historiens a développé une recherche historique alternative d'intonation nationale et fasciste, dans laquelle se situe l'œuvre de Giovanni Gentile.⁴⁷⁴ Son interprétation du *Risorgimento* mettait en évidence les éléments de continuité entre l'expérience garibaldienne et la « révolution fasciste »⁴⁷⁵, les deux étant des mouvements « religieux » en opposition au libéralisme individualiste.

⁴⁷¹ B. Croce, *Storia d'Italia dal 1871 al 1915*, Bari, Laterza, 1928

⁴⁷² B. Croce, *Storia d'Europa nel secolo decimonono*, Bari, Laterza, 1932

⁴⁷³ Antonio Gramsci, *Quaderni del carcere*, Roma, Ed. Riuniti, 1991

⁴⁷⁴ G. Gentile, *I profeti del Risorgimento italiano*, Firenze, Vallecchi, 1923

⁴⁷⁵ A. M. Banti, *Il Risorgimento italiano*, Roma-Bari, Laterza, 2004, p.140

Une fois de plus, les éléments d'explication idéologiques, les liens de cause à effet et la nécessité historique sont introduits *a posteriori*, selon une vision mécanique et téléologique de l'histoire, qui absorbe et annule la pertinence historique de l'Expédition des Mille en elle-même.

Après la Seconde Guerre mondiale, la comparaison entre les interprétations de Croce et de Gramsci finit par polariser tout le débat historiographique sur le *Risorgimento* qui resta donc purement idéologique. Ainsi, les historiens libéraux majeurs, dont Rosario Romeo⁴⁷⁶ et Alfonso Scirocco⁴⁷⁷, se concentrèrent respectivement sur l'impossibilité d'une révolution agraire dans le sud de l'Italie et sur l'incapacité des anciens États, avec leur absolutisme, à résister aux transformations historiques en cours.

- b. le courant révisionniste pro-Bourbon a continué à développer une historiographie qui oscille toujours entre la nostalgie d'un âge présumé d'or et la recherche d'explications rationnelles qui racontent le *Risorgimento* en l'interprétant du côté des vaincus et en controverse avec l'historiographie traditionnelle. Les premières traces de ce courant se retrouvent dans certains ouvrages polémiques écrits par des historiens comme Alfredo Oriani⁴⁷⁸ en 1913, qui définit le processus de formation de l'État italien comme une conquête pure et simple du Sud de l'Italie par le Royaume de Vittorio Emanuele II. C'est un filon qui trouve un écho profond jusqu'à nos jours⁴⁷⁹, dont la principale limite consiste en l'absolutisation d'explications qui maintiennent, toutefois, des éléments d'intérêt profond.

Il est évident, d'après l'analyse précédente, que la téléologie de l'approche marxiste et libérale d'une part et l'approche révisionniste d'autre part ont fini par empêcher toute analyse historique divergente. L'importante production intellectuelle qui consiste à ramener le processus historique du *Risorgimento* à une mécanique nécessaire, ou à la nostalgie d'un passé perdu, reste une référence essentielle mais trouve ses limites dans la dynamique psychologique et cognitive que nous pouvons associer au concept de « *state of flow* non directionnel » analysé dans notre cadre théorique⁴⁸⁰.

Les tentatives pour surmonter les limites idéologiques du débat sur le *Risorgimento* sont principalement dues à l'historiographie internationale. L'historiographie anglaise est celle qui s'intéresse le plus à la question. L'intérêt est né au début du siècle avec les essais de G. M. Trevelyan⁴⁸¹, auteur d'ouvrages sur l'unité italienne, Mazzini, et

⁴⁷⁶ R. Romeo, *Risorgimento e capitalismo*, Roma-Bari, Laterza, 1998

⁴⁷⁷ A. Scirocco, *In difesa del Risorgimento*, Bologna, Il Mulino, 1998

⁴⁷⁸ A. Oriani, *La lotta politica in Italia*, 3 ed. Firenze, Libreria della "Voce", 1913

⁴⁷⁹ Cfr. L. Del Boca, *Maledetti Savoia, Il vero Risorgimento non è quello che ci hanno insegnato a scuola*, Casale Monferrato (AL), Ed. Piemme, 2001; L. Del Boca, *Indietro Savoia! Storia controcorrente del Risorgimento italiano*, Casale Monferrato (AL), Ed. Piemme, 2003; G. Di Fiore, *I vinti del Risorgimento. Storia e storie di chi combatté per i Borbone di Napoli*, Torino, UTET Università, 2004; G. Di Fiore, *Controstoria dell'Unità d'Italia. Fatti e misfatti del Risorgimento*, Milano, Rizzoli, 2007

⁴⁸⁰ Cfr. Chap. II, para. 3

⁴⁸¹ G. M. Trevelyan, *Garibaldi e i Mille*, Zanichelli, Bologna, 1910; G. M. Trevelyan, *Garibaldi e la formazione dell'Italia*, Zanichelli, Bologna, 1913

Garibaldi, qui sont toutefois à leur tour souvent liés au récit mythique. Les plus grands progrès ont été réalisés dans les années 1950 avec l'historien Denis Mack Smith. Le *Risorgimento* est ici décrit comme un processus historique aux résultats controversés, Garibaldi est son seul vrai, grand protagoniste et, dans son analyse, le hasard retrouve une place centrale : « *le Risorgimento a été plutôt un de ces mouvements complexes qui se développent selon des lignes parfois très éloignées des intentions des participants. Son succès a été beaucoup plus fortuit, que ce que beaucoup de ses protagonistes ont aimé admettre ensuite* »⁴⁸².

Des efforts de renouvellement ont été enregistrés, depuis les années 1980, dans l'historiographie italienne : les termes du débat sur le *Risorgimento* et en général sur le XIXe siècle ont complètement changé ; une nouvelle génération d'historiens a abandonné la simple reconstruction des événements politiques et idéologiques du *Risorgimento* pour consacrer plus d'espace l'analyse des transformations qui ont eu lieu au niveau démographique, économique, social et psychologique⁴⁸³. Cependant, dans ce cas aussi, il y a un manque d'études et d'analyses sur la guerre et les aspects stratégiques conduits par une approche empirique - sceptique, centrée sur le rôle du hasard.

Nous citons enfin, dans le domaine des ouvrages de vulgarisation, les travaux de Indro Montanelli, Paolo Mieli et Sergio Romano⁴⁸⁴. Ce dernier, notamment, décrit le *Risorgimento* comme « *une histoire de coïncidences, d'événements aléatoires, de mauvais calculs, d'erreurs généreuses* »⁴⁸⁵. Il s'agit donc d'ouvrages qui, dans certains passages, ne manquent pas de souligner le rôle de la chance, ou des dynamiques sociales, sans pourtant arriver à saisir toutes les complexités que seul un cadre théorique plus articulé peut mettre en lumière.

L'analyse développée ci-dessus montre clairement à quel point le problème de la probabilité subjective a influencé l'historiographie du *Risorgimento*, de l'Expédition des Mille et de Garibaldi, en en faisant parfois une figure mal comprise et métabolisée, et parfois rejetée, dans la conscience collective italienne.

En intégrant ces résultats dans le tableau ci-dessous, nous constatons qu'aux mêmes événements déjà mis en évidence dans le paragraphe précédent, à savoir la bataille de Calatafimi et celle de Palerme, il est possible d'associer aussi la troisième caractéristique qui identifie un Cygne Noir.

Dans le cas de la narration mythique, le rôle du hasard est exalté pour pouvoir l'expliquer par l'héroïsme, le miracle, la nature presque surnaturelle de l'Expédition. Pour la narration pro-bourbonienne, l'explication *a posteriori* est présente dans la référence constante aux

⁴⁸² D. Mack Smith, *Il Risorgimento italiano*, Roma-Bari, Laterza, 1999, p. XIX.

⁴⁸³ Pour l'analyse de la "Nouvelle Histoire", cfr. L. Riall, *Il Risorgimento: storia e interpretazioni*, cit., p. 41; A. M. Banti, *Il Risorgimento italiano*, cit., p. 143

⁴⁸⁴ S. Romano, *Storia d'Italia dal Risorgimento ai nostri giorni*, Milano, Longanesi, 1998; P. Mieli, *Storia politica.*

Risorgimento, fascismo e comunismo, Milano, Rizzoli, 2001; I. Montanelli, M. Nozza, *Garibaldi*, Milano, Rizzoli, 2007.

⁴⁸⁵ S. Romano, op. cit., p. 11

trahisons de la hiérarchie militaire. Nous avons amplement exploré comment ces deux erreurs de narration, bien que sous des formes différentes, ont continué à caractériser le débat historiographique sur l'Expédition des Mille et sur le *Risorgimento* jusqu'à aujourd'hui.

	Hasard	Action anti platonique	Événement isolé / aberrant pour :			Effet type 2 pour :		Probabilité rétrospective	
			Garibaldi	Bourbons	Observateur externe	Champ d'influence Garibaldi	Champ d'influence Bourbons	Narration mythique	Narration pro-bourbonienne
Navigation de Quarto à Marsala	X	-	X	X	X	-	-	X	X
Débarquement à Marsala	X	-	X	X	X	-	-	X	-
Bataille de Calatafimi	X	X	-	X	X	-	X	X	X
Diversion à Piana dei Greci	?	?	?	X	X	-	-	X	-
Bataille de Palerme	X	X	-	X	X	X	X	X	X
Bataille de Milazzo	X	X	-	X	X	?	?	X	-
Debarquement en Calabre	X	-	-	X	X	-	-	X	-
Bataille de Reggio Calabria	-	X	-	X	X	?	?	X	-
Risques courus par Garibaldi	X	-	?	?	?	-	-	X	-

4. L'Expédition des Mille, un Cygne Noir de l'Histoire?

L'analyse conduite jusqu'ici, basée sur l'étude des caractéristiques spécifiques à chaque étape clé de l'Expédition, est très utile car elle permet une synthèse efficace de toutes les réflexions développées. Il faut, cependant, considérer que chaque événement est étroitement lié à un autre et, d'un point de vue théorique, il n'est pas correct de le considérer individuellement : la navigation de Quarto à Marsala ou le débarquement en Sicile n'intègrent peut-être pas toutes les caractéristiques d'un Cygne Noir, mais sans elles, la bataille de Calatafimi n'aurait pas eu lieu. La bataille de Milazzo, ou celle de Reggio de Calabre, n'ont pas en elles-mêmes provoqué d'effets de type 2, mais elles ont certainement confirmé et amplifiés ces effets. Il est donc beaucoup plus correct de considérer l'Expédition dans son ensemble, et ce faisant, la grande utilité de la théorie du Cygne Noir en tant qu'instrument supplémentaire pour l'analyse historique apparaît pleinement.

En cohérence avec l'approche intellectuelle empirique-sceptique adoptée dans ce Mémoire, l'ensemble des conclusions auxquelles nous sommes parvenus ne doit toutefois pas être considéré comme une confirmation du fait que l'Expédition des Mille est un Cygne Noir, mais plutôt comme une réfutation des narrations idéologiques et révisionnistes. Si, comme Nicholas Taleb lui-même admet, la théorie des Cygne Noir

maintient en soi une composante irréductible de narration⁴⁸⁶, il s'agit pour autant d'une narration nécessaire : l'Expédition des Mille n'est pas *seulement* un Cygne Noir, elle est *aussi* un Cygne Noir.

5. La stratégie de Garibaldi

Cette dernière section sera consacrée à l'analyse de la stratégie⁴⁸⁷ adoptée par Garibaldi lors de son Expédition. Comment fait-il face au hasard ? Quels sont les choix qu'il fait pour modeler la partie de la chance qu'il peut contrôler ? Est-il possible de repérer des régularités, les caractéristiques d'un comportement, d'une logique stratégique cohérente ?

Le premier point, le plus important à clarifier, est lié au contexte dans lequel Garibaldi a commandé son armée. Il est absolument nécessaire d'approfondir tout d'abord les circonstances historiques de son action stratégique, car ce sont ces circonstances qui fixent le cadre de référence au sein duquel une stratégie peut être considérée comme efficace : l'importance du contexte est d'ailleurs « *la leçon la plus importante de Clausewitz, celle qui résume toute la logique stratégique* »⁴⁸⁸.

L'Expédition des Mille se déroule dans un environnement caractérisé par la présence et l'interaction de plusieurs champs d'influence ayant un niveau élevé d'indépendance entre eux. Les relations du Royaume de Savoie avec la France de Napoléon III sont tendues en raison des conséquences de la II^{ème} Guerre d'Indépendance italienne et parce que ces deux Etats n'entretiennent pas les mêmes relations avec l'Etat pontifical, celles avec l'Angleterre sont indirectes, celles avec le Royaume des Deux Sicile sont en crise ouverte, celles avec l'Etat pontifical sont de méfiance réciproque. Aucun système d'alliance stable ne structure de façon organique les relations entre ces acteurs, qui au contraire sont parfois en situation d'opposition ouverte (Grande-Bretagne contre Bourbons, France contre Grande-Bretagne). Le niveau d'indépendance entre ces acteurs est accru par l'action transversale de la Maçonnerie, qui a comme but l'effondrement du Concert européen issu de la Restauration et donc exerce une action corrosive sur les relations entre les acteurs mentionnés.

De plus, les champ d'influence que chacun de ces acteurs est en mesure d'exercer dans sa sphère propre est affaibli par leur action croisée et de direction contraire sur les mêmes individus, ce qui crée, comme nous l'avons vu, des trous de pouvoir, des degrés de

⁴⁸⁶ Nassim Nicholas Taleb, *Le Cygne Noir*, Paris Les Belles Lettres 2018 pp. 21-22

⁴⁸⁷ nous utilisons ici le concept de stratégie dans son sens étymologique original d'avancer (*agein*) une armée (*stratos*).

⁴⁸⁸ Martin Motte, G. Soutou, J. de Lespinois, O. Zajec, *La Mesure de la Force*, Tallandier, Paris 2018, p.74.

Dans son Traité, Clausewitz affirme notamment que : « *le premier, le plus important, le plus décisif acte de jugement qu'un homme d'état ou un Commandant en chef exécute consiste dans l'appréciation correcte du genre de guerre qu'il entreprend, afin de ne pas la prendre pour celle qu'elle n'est pas et de ne pas vouloir en faire ce que la nature des circonstances lui interdit d'être* » cfr. Carl Von Clausewitz, *De la Guerre*, Les Editions de Minuit, Paris 1955, p. 68

liberté, des systèmes de loyauté concurrents : Giuseppe Bandi déserte de l'Armée de Savoie en Toscane mais garde son uniforme parce qu'il se sent loyal à la cause italienne, à Garibaldi et au Roi. L'aide du Lieutenant Giorgini à Talamone est possible pour des raisons similaires. Les préparatifs et le départ de l'Expédition sont possibles et tolérés par le Gouvernement du Royaume de Sardaigne parce que l'action de la Maçonnerie est capillaire et que la dimension idéale du *Risorgimento* mobilise une grande partie de la population du Nord de l'Italie.

Le contexte dans lequel s'inscrit la stratégie de Garibaldi est donc caractérisé par la présence de champs d'influence indépendants, souvent faibles, et pour cette raison, en accord avec la conception théorique probabiliste appliqué à l'histoire⁴⁸⁹, avec un coefficient d'aléatoire élevé. La stratégie de Garibaldi, développée et probablement affinée pendant ses années d'expérience de guerre en Amérique du Sud, est particulièrement efficace dans ce type de contexte, mais totalement inadaptée pour faire face à des situations différentes. En effet le Général, après l'Expédition des Mille, continuera à conduire ses batailles selon la même stratégie, la seule qu'il savait pratiquer, même après que le contexte avait profondément changé, se trouvant ainsi confronté à des défaites systématiques. Notamment, les opérations de Garibaldi pour conquérir Rome en 1862 (journée d'Aspromonte) et 1867 (bataille de Mentana) seront un échec total.

Après avoir affronté le problème du contexte, de la nature des circonstances dans lesquelles l'action de Garibaldi se développe, nous pouvons passer à la recherche des caractéristiques de ses comportements et de ses choix récurrents, qui peuvent être liés à une stratégie précise. Grâce à l'analyse historique effectuée, il nous semble possible d'identifier quatre de ces caractéristiques :

- a. La première caractéristique est la création d'un fort champ d'influence sur ses hommes et sur leur façon de penser et d'agir. À Villa Spinola le Général amène les hommes qui lui sont plus proches et fidèles, des hommes dont il avait souvent une connaissance intime pour avoir partagé avec eux l'expérience du champ de bataille. À Talamone, Garibaldi organise ses hommes, il les motive, il exerce son autorité avec force si nécessaire, il conforte leur moral et leur motivation idéologique, aidé en cela par l'aura de mythe qui le précède et qu'il sait constamment renforcer. Il nous est décrit comme un commandant très charismatique, qui communique par sa présence, ses égards et ses gestes plus que par les discours, dont néanmoins il sait se servir quand nécessaire. « *Personne ne pourrait dire qu'il avait jamais vu Garibaldi contraindre ses soldats à l'obéissance par la force ou les menaces [...]. Il y avait en cet homme, si serein, si simple dans son comportement, quelque chose de majestueux, charmant et gentil en même temps. En l'écoutant, on tremblait à sa présence et l'on se sentait entraînés à l'aimer et à courir heureux vers la mort, comme s'il était beau et divin de tomber regardés et admirés par lui* »⁴⁹⁰. Son style de commandement nous est décrit,

⁴⁸⁹ Cfr. Chap. I, para. 1

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p. 335

contrairement à celui de Nino Bixio, comme celui d'un homme qui savait se commander soi-même avant de commander ses hommes⁴⁹¹. Les sources soulignent dès le début de l'Expédition que, sans lui, il aurait été impossible de conduire l'Expédition⁴⁹². Un autre aspect intéressant avéré dès les premières phases de l'opération est que la création du champ d'influence n'est jamais, pour Garibaldi, un but en soi. Il s'agit d'un moyen pour préserver sa liberté d'action. Ce champ d'influence est renforcé au fur et à mesure qu'il voit ses possibilités d'action augmenter, mais quand il n'est pas nécessaire, Garibaldi l'affaiblit. L'encadrement de ses volontaires est organisé seulement à Talamone, le discours sur le *Piemonte* seulement après l'appareillage du navire⁴⁹³, les mesures de discipline les plus sévères sont prises après les erreurs de ses hommes, jamais avant: à Talamone, après leur premier encadrement en Compagnies, les volontaires sont laissés libres dans la petite ville et se laissent aller à toutes sortes d'indiscipline, sans que les Officiers réussissent à les arrêter. C'est seulement l'intervention directe de Garibaldi qui rétablit l'ordre⁴⁹⁴. Garibaldi a une conception du pouvoir dynamique, il s'agit d'un instrument, pas d'un but. Et quand il n'est pas engagé dans la bataille, il nous est décrit comme un commandant presque réticent.

Se référant aux moments précédant la bataille de Milazzo, Charles Stuart Forbes nous fait comprendre que le charisme et le champ d'influence sont fondamentaux pour comprendre la stratégie du Général : « *Leur foi en leur chef équivaut presque à une superstition : quoi qu'il dise, et où qu'il apparaisse, la victoire suit naturellement. Ce sentiment [...] a été la clé de voûte des succès de Garibaldi, et des victoires remportées au mépris total de toutes les tactiques militaires établies par Jomini et d'autres théoriciens des principes de la guerre* »⁴⁹⁵. Nous avons vu comment, pendant la bataille du Volturno, « *le Grand Capitaine était partout ; il menait tous les assauts, il prenait toutes les positions ; il courait en avant, courait en arrière, poussait tous ses soldats, les conduisait à l'attaque* »⁴⁹⁶. Et quand de véritables affrontements risquent d'éclater dans son champ d'influence, tant parmi ses meilleurs Officiers qu'à Palerme, seule la direction du Général permet de reprendre le contrôle de la situation. « *L'œil et l'autorité de Garibaldi étaient parmi nous plus nécessaires que la faveur de la divine Providence, et là où cet œil et cette autorité faisaient défaut, il fallait s'attendre, à tout moment, à une réédition de la Tour de Babel* »⁴⁹⁷.

Nous pouvons donc affirmer que la force du champ d'influence créé par Garibaldi est un élément central de sa stratégie : avec sa cohésion interne, il représente un puissant facteur de rupture dans l'environnement dans lequel il est immergé, un

⁴⁹¹ **Giuseppe Bandi**, op. cit., p. 331

⁴⁹² *Ibid.*, p. 333

⁴⁹³ **Augusto Elia**, op.cit., p. 20

⁴⁹⁴ **Giuseppe Bandi**, op. cit., pp. 52-53-54

⁴⁹⁵ **Charles Stuart Forbes**, *The campaign of Garibaldi in the Two Sicilies*, William Blackwood and Sons, Edimburgo, 1861, p. 117.

⁴⁹⁶ **Giuseppe Bandi**, *I mille: quei ragazzi che andarono con Garibaldi*, op. cit., p. 295

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 273

système en équilibre instable, caractérisé au contraire par des champs d'influence faibles et indépendants, que le Général arrivera à menacer directement en exerçant sa liberté d'action.

- b. La deuxième caractéristique qu'il est possible de repérer dans le comportement de Garibaldi est sa capacité de prendre des risques, de se confronter avec la partie du hasard que l'homme ne peut pas contrôler.

La tendance que nous avons à nous concentrer seulement sur les succès de Garibaldi est le résultat du biais WYSIATI⁴⁹⁸ et du problème de Diagoras introduit dans le Chapitre II. On pourrait en effet avoir l'impression que le déroulement de l'Expédition fut une succession de victoires, mais nous avons montré au cours de notre analyse historique que, au contraire, il y a beaucoup à apprendre de ses insuccès : et pour chaque entreprise de Garibaldi qui a été couronnée de succès, il y en a au moins une autre similaire qui a échoué. Ainsi l'opération de Zambianchi dans l'Etat pontifical, l'expédition de Giuseppe Missori et de Benedetto Musolino en Calabre, la tentative de saisir le navire Bourbon dans le port de Castellammare di Stabia, avant le débarquement en Calabre. La logique de la stratégie de Garibaldi semble être toujours la même: dans un environnement très incertain, avec des champs d'influence faibles, il profite des opportunités en lançant des missions à haut risque, potentiellement capables de décider du sort de la bataille mais qui, même en cas d'échec, ne peuvent pas porter préjudice à l'opération dans son ensemble. Ce n'est donc pas la chance qui constitue la clé de son succès. C'est sa propension, son appétence à accepter systématiquement des risques, à prendre l'initiative en économisant en même temps l'emploi de ses forces. Il est intéressant d'approfondir ce dernier aspect. Garibaldi semble constamment balancer le risque à prendre avec l'enjeu qu'il est concrètement possible d'obtenir en l'assumant : contrairement à ce que nous pourrions penser, dans toute la première phase de l'Expédition, Garibaldi ne risque en réalité presque rien, et cela parce qu'il est le premier à avoir conscience qu'il est encore beaucoup trop loin de son objectif final. Jusqu'à son départ, l'Expédition est largement protégée par le réseau de la Maçonnerie, et par la couverture politique discrète mais fondamentale du Roi lui-même. Pendant la navigation, comme nous l'avons vu, la route que Garibaldi suit est pensée pour essayer de dissimuler de façon crédible l'Expédition. S'il n'avait pas pu s'approvisionner en munitions à Talamone où à Orbetello, il aurait facilement pu renoncer ou reporter l'Expédition sans grandes conséquences. Dans les Expéditions de Zambianchi qu'il lance dans l'Etat pontifical, comme en celle qu'il lance en Calabre, il utilise de petites unités, pensées pour exploiter des opportunités sans porter atteinte à la concentration de forces et à la masse nécessaires pour l'effort principal. C'est seulement quand l'enjeu concret de l'Expédition se matérialise, à partir du débarquement à Marsala, que Garibaldi commence à prendre des risques de plus en plus importants pour soi et ses hommes. En effet, la bataille de Calatafimi est la seule où l'enjeu est total, et il risque tout.

⁴⁹⁸ *What You See Is All There Is* (cfr. Chap. II, par. 3)

- c. L'aspect lié à la pondération du risque nous conduit à la troisième caractéristique de la stratégie de Garibaldi, le fait que, lorsqu'il est contraint de prendre des risques importants, il adopte de brillantes stratégies contre aléatoire défensives pour garder en tout cas sa liberté d'action : avant la bataille de Palerme, la manœuvre de Garibaldi est vraiment une référence de ce point de vue. La partie la plus importante des hommes de Garibaldi, avec tout l'armement lourd, ne se joint pas au Général vers Palerme, mais reste avec Felice Orsini, sur les collines à l'intérieur de la région. En cas d'échec de la manœuvre sur Palerme, si la rébellion de la population n'avait pas eu lieu, Garibaldi aurait pu rejoindre Orsini, sans compromettre définitivement l'issue de toute l'Expédition. Il aurait pu compter sur sa réserve contre aléatoire, une « *régulation qui confère l'indépendance par rapport au hasard* »⁴⁹⁹, c'est-à-dire la liberté d'action.

Les stratégies défensives contre-aléatoires de Garibaldi ont beaucoup moins de succès sur le plan politique et social : nous avons vu à la fin du chapitre V comment celles adoptées en Sicile ont été un échec complet, et si elles ont fonctionné à Naples, avec Liborio Romano, c'est surtout à cause du rôle joué dans ce cas par Cavour.

- d. Nous avons vu comment les trois premières caractéristiques de la stratégie de Garibaldi consistent en sa capacité à maintenir un champ d'influence, à assumer et à gérer le risque en exploitant l'effet de surprise généré par le hasard à son propre avantage. Mais la chance n'aide pas toujours Garibaldi. Et c'est précisément lorsque le hasard joue contre lui, que la quatrième caractéristique de sa stratégie apparaît, celle que nous avons identifiée comme action contre aléatoire anti platonique et sur laquelle nous nous sommes longuement penchés au cours de notre analyse. Garibaldi s'impose face à la chance et il réussit à la tourner à son avantage créant des événements et des situations tactiques contre intuitives, qu'il est le seul à connaître, ce qui lui permet d'anticiper les mouvements de l'adversaire. Il adopte cette approche constamment, tout au long de l'Expédition et en particulier, à Calatafimi, Palerme, Milazzo, lors de la traversée du détroit de Messine et de l'assaut de Reggio Calabria.

Nous avons ainsi identifié quatre caractéristiques, et autant de déclinaisons des principes généraux de la stratégie dans un contexte spécifique, celui à faible champ d'influence et à fort caractère aléatoire dans lequel les Cygne Noirs peuvent apparaître. Ce sont également quatre leçons sur la façon de conduire une armée dans ce contexte, leçons d'un grand homme et d'un grand Général, qui nous semblent particulièrement actuelles et très pertinentes dans certains des scénarios de guerre contemporains.

Dans la direction de prolepse, celle du chef militaire, le paradigme du Cygne Noir peut donc être particulièrement utile pour faire face à un contexte de guerre caractérisé par un coefficient d'aléatoire élevé. Dans le cas de Garibaldi et de l'Expédition des Mille, l'adoption du paradigme du Cygne Noir contribue à rendre à la grandeur historique de

⁴⁹⁹ Pierre Vendryès, *De la Probabilité en Histoire*, Economica, Paris, 1998, p. 287. Cfr. Chap II, para. 2.

Garibaldi sa nature la plus concrète, la plus profonde et la plus humaine, en la plaçant dans un cadre théorique qui fait ressortir sa capacité, extraordinaire mais non surnaturelle ou mythique, à gérer et à exploiter le hasard, en devenant lui-même, à certains moments, un Cygne Noir pour son adversaire.

CONCLUSIONS

1. Cygne Noirs et Histoire probabiliste: la puissance de l'imprévisible

Le paradigme du Cygne Noir représente l'un des points d'arrivée les plus féconds du courant de pensée empirique-sceptique à la base du cadre théorique adopté dans ce mémoire. Non seulement ce paradigme intègre les concepts de hasard, probabilité et incertitude, mais il permet d'identifier le rôle essentiel de la puissance de l'imprévisible en tant que moteur de l'histoire: une histoire probabiliste, qui place au cœur de son analyse l'indépendance et la complexité des choix et du domaine d'action de l'homme et qui arrive finalement à identifier ces deux caractéristiques, indépendance et complexité, comme étant eux-mêmes les déterminants clés du hasard.

Sur la base des résultats de cette réflexion théorique, nous avons identifié quatre catégories différentes de hasard, sur la base de ses causes:

- hasard objectif, lié à l'indépendance entre éléments d'un champ d'influence et entre champs d'influence différents;
- hasard subjectif, lié au choix d'action de l'homme;
- hasard frictionnel, lié au choix d'action de deux acteurs antagonistes dans le cadre de la dialectique de leurs volontés en guerre;
- hasard chaotique, lié aux perturbations des conditions initiales dans un système complexe.

Nous avons également repris les deux catégories de hasard identifiées par Nicholas Taleb, sur la base de leurs effets:

- hasard type 1: effets linéaires, sur quantités aléatoires non scalables ;
- hasard type 2: effets exponentiels, sur quantités aléatoires scalables, de nature sociale, informative, interactive et récursive.

À toutes ces catégories s'applique indifféremment la définition fondamentale du hasard donnée par Pierre Vendryès, qui l'identifie en tant que forme contingente, crépusculaire de la coupure entre présent et passé, la cause de l'illisibilité du temps aussi bien dans la direction du processus d'analepse, du présent au passé, que dans celle de prolepse, du présent au futur.

2. Analepse: l'Expédition des Mille

Ce mémoire a été consacré à l'application du paradigme du Cygne Noir dans la première direction, celle de l'analyse historique, en l'occurrence à l'Expédition des Mille de Garibaldi, l'entreprise militaire qui a conduit à l'unification politique de l'Italie en 1861, après plusieurs siècles de divisions et de domination étrangère. La question fondamentale à laquelle nous avons tenté de répondre est la suivante: en quoi et jusqu'à quel point l'Expédition des Mille peut elle-même être considérée comme un Cygne Noir de l'Histoire?

Toutes les phases de l'Expédition sont caractérisées par des événements conformes à la première caractéristique d'un Cygne Noir. Il s'agit en effet d'une succession rapide, voire frénétique jusqu'à la Bataille de Palerme, d'événements isolés, aberrants, qui se situent en dehors du cadre des attentes ordinaires: l'élément d'aberration, première caractéristique d'un Cygne Noir, est déterminé par le rôle prépondérant du hasard, associé très souvent à un élément supplémentaire d'aberration, introduit délibérément par la stratégie de Garibaldi:

- le choix fait par Garibaldi de lancer l'Expédition est largement impondérable, le fruit du hasard subjectif; ensuite, pendant la navigation de Quarto à Marsala, l'opération de ravitaillement à Talamone est mal organisée, improvisée et son issue positive due en grande partie à la chance; le retard initial dû à l'indécision de Garibaldi déterminera un enchaînement d'événements qui se révéleront tous nécessaires pour la réussite de la traversée: il s'agit d'un exemple de hasard chaotique; la nuit du vol simulé du *Piemonte* et du *Lombardo*, c'est encore grâce au rôle du hasard objectif que Nino Bixio et ses hommes échappent aux contrôle des autorités piémontaises. Le hasard objectif reste important dans toutes les phases suivantes de la navigation, et résulte notamment de l'absence d'organisation dans la Marine des Bourbons, qui n'arrive pas à intercepter les vapeurs de Garibaldi. C'est encore par le rôle du hasard objectif que, la nuit entre le 9 et le 10 mai, les deux bateaux de l'Expédition risquent une collision, ou de s'attaquer par erreur, et c'est enfin par une combinaison d'événements accidentels que Garibaldi parvient à son choix final du port de débarquement en Sicile;
- l'issue de la bataille de Calatafimi est déterminée par une combinaison complexe de différents types de hasards dans les deux champs d'influence opposés. Dans celui des Bourbons émerge une combinaison de hasard objectif (le Chef de Bataillon Sforza bloque la marche de Garibaldi par hasard) et subjectif (Sforza prend une initiative contraire aux ordres de son Général). Face à ces développements Garibaldi adopte une stratégie offensive contre-intuitive, doublement destinée à bouleverser les modèles platoniques des Bourbons. Une première fois, parce que Garibaldi décide de se confronter directement avec l'ennemi même s'il est en condition d'infériorité numérique. Une deuxième fois, parce qu'il attaque suivant des modalités inattendues;

- le succès de la manœuvre de diversion de Garibaldi à Piana dei Greci, avant la bataille de Palerme, fut un évènement aberrant, soit que nous le considérons le résultat d'une stratégie contre aléatoire délibérée soit le résultat du hasard;
- le déroulement de l'action de Garibaldi pendant le Bataille de Palerme montre différentes caractéristiques en ligne avec celles d'un évènement aberrant dû à une manœuvre anti platonique: en déplaçant la bataille dans la ville, Garibaldi contraint les Bourbonniens à choisir entre la destruction de la ville et la capitulation. À ce premier effet aberrant s'ajoute la chance liée à l'arrivée tardive de Von Mechel à Palerme, trop tard pour empêcher la conclusion de la première trêve;
- la Bataille de Milazzo, le débarquement en Calabre, l'offensive à Reggio Calabria représentent tout aussi des exemples d'évènements aberrants et isolés déterminés par la combinaison du hasard et de l'action anti-platonique. À Milazzo, Garibaldi a la chance de découvrir à l'avance les plans de l'ennemi, puis utilise cet avantage pour le surprendre par une manœuvre d'encerclement et d'action depuis la mer, avec le *Tuckery*. À Reggio Calabria, le débarquement commence par un malheureux accident du bateau sur lequel se trouve Bixio, mais Garibaldi réussit à transformer l'accident en opportunité grâce au stratagème de l'utilisation du drapeau américain. La manœuvre suivante, par laquelle Garibaldi trompe les troupes bourbonniennes en débarquant là où elles ne l'attendaient pas, puis les pousse à se concentrer sur Reggio, puis les encercle et les bat, est un autre exemple de manœuvre offensive anti platonique ;
- ni les tentatives d'assassinat dont Garibaldi a été la cible, ni les dangers auxquels il a été exposé dans les combats n'ont entraîné sa mort grâce à une combinaison de chance et d'interventions providentielles de ses volontaires. Dans l'ensemble, le fait que toutes les tentatives aient échoué et que les incidents n'aient pas eu de conséquences fatales pourrait à son tour être considéré comme une aberration.

La deuxième caractéristique d'un Cygne Noir, le fait que l'évènement isolé, aberrant ait un impact extrêmement important en déclenchant des effets type 2, a été identifié pour les deux quantités scalables les plus importantes en jeu: la première est l'accueil et le soutien de la population sicilienne à l'Expédition et aux idéaux du *Risorgimento* qu'elle incarne, la seconde est le niveau de cohésion, de discipline et de moral dans le champ d'influence de l'Armée des Bourbons. En ce qui concerne la première quantité jusqu'à la victoire de la bataille de Palerme, nous ne sommes pas face à un soutien massif de la part d'une population enflammée par des idéaux révolutionnaires : les effets de type 2 sur la population ne sont pas encore clairement visibles. Plus que par une motivation idéale, les couches sociales les plus pauvres de la société en Sicile sont jusqu'ici mobilisées en masse par les nobles siciliens, dont le soutien intéressé au *Risorgimento* se répandra progressivement sur toute l'île en conséquence d'un calcul politique, pas de façon aléatoire ou exponentielle mais graduellement. C'est après la conquête de Palerme que l'on assiste, pour la première fois, à un élargissement

extrêmement rapide du soutien à Garibaldi, un phénomène de propagation type 2. Cette croissance exponentielle s'accompagne de celle, tout aussi impressionnante, du soutien de la population lié au mythe de Garibaldi, à la volonté de participer à ses victoires, à une page fondamentale de l'histoire, à la volonté de gloire et d'honneur, à l'adhésion aux idéaux de la Révolution, à la possibilité de pouvoir obtenir un profit ou un avantage personnel, qu'il soit économique ou social.

Nous avons décrit la dynamique type 2 analysée ci-dessus « secondaire » : ses effets type 2 arrivent à se déclencher seulement après la rupture du barrage du champ d'influence des Bourbons ; c'est donc dans ce dernier que nous avons individué les effets « type 2 » primaires, qui agissent sur la cohésion, la discipline et le moral. Ces derniers se déclenchent immédiatement après la bataille de Calatafimi: au moment où le Général Landi et ses troupes se replient sur Palerme, ils racontent à leurs camarades leur expérience de bataille, leur défaite, l'impression qu'ils avaient eu d'avoir été confrontés à une grande armée de « diables rouges » : cette perception se répand rapidement dans l'Armée des Bourbons, et la contagion va s'enflammer de manière exponentielle, exactement selon un mécanisme type 2, en affaiblissant encore plus un « champ d'influence » déjà compromis. Cette contagion se poursuit avec la signature du deuxième accord pour le cessez le feu à Palerme : le découragement monte ici en puissance, les désertions sont de plus en plus fréquentes et le pessimisme atteint la Cour à Naples. Avec la phase suivante, celle du débarquement en Calabre, les effets du type 2 deviennent de plus en plus évidents, les soldats et les officiers ne ressentent plus la force de leur devoir, la Division du Général Ghio se rend toute entière, près de Catanzaro, et la démoralisation, qui ne cesse de croître, conduit l'Armée à la ruine la plus complète. Garibaldi, finalement, prend le contrôle de toute l'Italie du Sud en quelques jours et pratiquement sans combattre.

La troisième caractéristique d'un Cygne Noir est que l'évènement isolé, aberrant ayant un impact extrême en raison d'effets type 2 doit aussi être considéré comme prévisible, explicable rétrospectivement, selon les dynamiques psychologiques associées à la probabilité subjective et aux biais cognitifs, qui conduisent à une sous-estimation systématique du rôle du hasard et à une mauvaise compréhension de la dynamique impliquant des quantités scalables. Ce problème a influencé profondément les sources des deux principaux courants, celui qui célèbre le *Risorgimento* sur un mode mythique et celui, pro-bourbonien, qui le dénigre. Dans le cas de la narration mythique, le rôle du hasard est exalté pour pouvoir l'expliquer par l'héroïsme, le miracle, la nature presque surnaturelle de l'Expédition. Pour la narration pro-bourbonienne, l'explication *a posteriori* est présente dans la référence constante aux trahisons de la hiérarchie militaire. Cette dichotomie entre les explications mythiques et les explications pro-bourboniennes, qui concerne en premier lieu les sources, s'est largement prolongée dans l'historiographie italienne de l'Expédition des Mille et plus généralement du *Risorgimento*, changeant de formes et de modèles mais restant profondément ancrée dans cette fracture.

Sur le front des explications téléologiques, le récit mythique a progressivement laissé place à l'historiographie libérale italienne contrée par une reconstruction historique

de matrice marxiste, tout aussi idéologique et téléologique. L'Expédition des Mille, dans cette perspective, perd son importance historique autonome, elle est en quelque sorte absorbée par la nécessité historique de l'affirmation de la liberté ou de la lutte des classes; elle en devient une conséquence nécessaire, obtenue par déduction. Ce n'est pas le succès d'une expédition militaire qui, selon une logique inductive, crée les conditions de l'affirmation d'un nouvel État. Au contraire, c'est la nécessité historique qui fait nécessairement réussir l'Expédition des Mille. Pendant le fascisme et après la Seconde Guerre Mondiale, ce sont également les explications idéologiques qui prévalent : encore une fois, les liens de cause à effet et la nécessité historique sont introduits *a posteriori*, selon une vision mécanique et téléologique de l'histoire, qui absorbe et annule la pertinence historique de l'Expédition des Mille en elle-même. Le courant révisionniste pro-Bourbon, de son côté, a continué à développer une historiographie qui oscille toujours entre la nostalgie d'un âge présumé d'or et la recherche d'explications rationnelles qui racontent le *Risorgimento* en l'interprétant du côté des vaincus et en controverse avec l'historiographie traditionnelle. C'est un filon qui trouve un écho profond jusqu'à nos jours, dont la principale limite consiste en l'absolutisation d'explications qui maintiennent, toutefois, des éléments d'un intérêt profond. Les tentatives pour surmonter les limites du débat sur le *Risorgimento* sont principalement dues à l'historiographie internationale, avec les plus grands progrès réalisés dans les années 1950 grâce à l'historien Denis Mack Smith. Des efforts de renouvellement ont été enregistrés dans l'historiographie italienne depuis les années 1980, sans pourtant arriver à se focaliser sur la guerre et les aspects stratégiques conduits par une approche empirique - sceptique, centrée sur le rôle du hasard. La probabilité rétrospective a donc continué à caractériser le débat historiographique sur l'Expédition des Mille et sur le *Risorgimento* jusqu'à aujourd'hui, en faisant parfois de Garibaldi une figure mal comprise et métabolisée, et parfois rejetée, dans la conscience collective italienne.

De l'analyse effectuée, il est donc possible d'associer les deux premières caractéristiques d'un Cygne Noir à deux événements historiques en particulier: la bataille de Calatafimi et celle de Palerme. Pour les deux, le hasard ou une action anti-platonique ont joué un rôle fondamental, ce qui les a rendus aberrants / isolés. Tous les deux, d'ailleurs, ont déclenché des effets de type 2, la bataille de Calatafimi de type primaire (dans le champ d'influence des Bourbons), celle de Palerme de type secondaire (dans le champ d'influence de Garibaldi). Aux mêmes événements il est possible d'associer aussi la troisième caractéristique qui identifie un Cygne Noir, celle de la probabilité rétrospective. Il faut, cependant, considérer que chaque événement est étroitement lié à un autre et, d'un point de vue théorique, il n'est pas correct de le considérer individuellement: la navigation de Quarto à Marsala ou le débarquement en Sicile n'intègrent peut-être pas toutes les caractéristiques d'un Cygne Noir, mais sans elles, la bataille de Calatafimi n'aurait pas eu lieu. La bataille de Milazzo, ou celle de Reggio de Calabre, n'ont pas en elles-mêmes provoqué d'effets de type 2, mais elles ont certainement confirmé et amplifié ces effets. Il est donc beaucoup plus correct de considérer l'Expédition dans son ensemble, et ce faisant, la grande utilité de la théorie du Cygne Noir en tant qu'instrument supplémentaire pour l'analyse historique apparaît pleinement. En cohérence avec

l'approche intellectuelle empirique-sceptique adoptée dans ce Mémoire, cette conclusion ne doit pas être considérée comme une confirmation du fait que l'Expédition des Mille est un Cygne Noir, mais plutôt comme une puissante réfutation des narrations idéologiques et révisionnistes. L'Expédition des Mille n'est pas *seulement* un Cygne Noir, elle est *aussi* un Cygne Noir.

3. Prolepse: la stratégie de Garibaldi

En conclusion du mémoire, nous avons introduit des réflexions sur l'application des résultats de l'analyse historique effectuée au domaine des stratèges et des chefs militaires, appelés à « lire et comprendre » les événements dans la direction opposée à celle des historiens: du présent au futur, selon le processus de prolepse. Cela nous a permis d'apprécier l'utilité générale du cadre théorique adopté comme « outil supplémentaire » tout aussi pour le stratège et le chef militaire, outre que pour l'historien, afin d'anticiper, mitiger et exploiter le rôle du hasard. Nous avons notamment individué dans le comportement de Garibaldi tout au long de l'Expédition des choix récurrents, des régularités qui peuvent être liés à une stratégie précise. Il s'agit de quatre caractéristiques, et autant de déclinaisons des principes cardinaux de la stratégie dans un contexte spécifique, celui à faible champ d'influence et à fort caractère aléatoire dans lequel les Cygnes Noirs peuvent apparaître. Ce sont également quatre leçons sur la façon de conduire une armée dans ce contexte, leçons d'un grand homme et d'un grand Général, qui nous semblent particulièrement actuelles et très pertinentes dans certains des scénarios de guerre contemporains:

- la première caractéristique est la création d'un fort champ d'influence sur ses hommes et sur leur façon de penser et d'agir. Garibaldi organise ses hommes, il les motive, il exerce son autorité avec force si nécessaire, il conforte leur moral et leur motivation idéologique, aidé en cela par l'aura de mythe qui le précède et qu'il sait constamment renforcer. Il est un commandant très charismatique, qui communique par sa présence, ses égards et ses gestes plus que par les discours, dont néanmoins il sait se servir quand nécessaire. La création du champ d'influence n'est jamais, pour Garibaldi, un but en soi. Il s'agit d'un moyen pour préserver sa liberté d'action. Ce champ d'influence est renforcé au fur et à mesure qu'il voit ses possibilités d'action augmenter, mais quand il n'est pas nécessaire, Garibaldi l'affaiblit. La force du champ d'influence créé par Garibaldi est un élément central de sa stratégie : avec sa cohésion interne, il représente un puissant facteur de rupture dans l'environnement dans lequel il est immergé, un système en équilibre instable, caractérisé au contraire par des champs d'influence faibles et indépendants, que le Général arrivera à menacer directement en exerçant sa liberté d'action;
- la deuxième caractéristique qu'il est possible de repérer dans le comportement de Garibaldi est sa capacité de prendre des risques, de se confronter avec la partie du hasard que l'homme ne peut pas contrôler. On pourrait en effet avoir l'impression que le

déroulement de l'Expédition fut une succession de victoires, mais nous avons montré au cours de notre analyse historique qu'au contraire, pour chaque entreprise de Garibaldi qui a été couronnée de succès, il y en a au moins une autre similaire qui a échoué. La logique de la stratégie de Garibaldi semble être toujours la même: dans un environnement très incertain, avec des champs d'influence faibles, il profite des opportunités en lançant des missions à haut risque, potentiellement capables de décider du sort de la bataille mais qui, même en cas d'échec, ne peuvent pas porter préjudice à l'opération dans son ensemble. Ce n'est donc pas la chance qui constitue la clé de son succès. C'est sa propension, son appétence à accepter systématiquement des risques, à prendre l'initiative en économisant en même temps l'emploi de ses forces ;

- l'aspect lié à la pondération du risque nous conduit à la troisième caractéristique de la stratégie de Garibaldi, le fait que, lorsqu'il est contraint de prendre des risques importants, il adopte de brillantes stratégies contre aléatoire défensives pour garder en tout cas sa liberté d'action: avant la bataille de Palerme, sa manœuvre est vraiment une référence de ce point de vue. La partie la plus importante des hommes de Garibaldi, avec tout l'armement lourd, ne se joint pas au Général vers Palerme, mais reste avec Felice Orsini, sur les collines à l'intérieur de la région. En cas d'échec de la manœuvre sur Palerme, si la rébellion de la population n'avait pas eu lieu, Garibaldi aurait pu rejoindre Orsini, sans compromettre définitivement l'issue de toute l'Expédition;
- la chance n'aide pas toujours Garibaldi, et c'est précisément lorsque le hasard joue contre lui que la quatrième caractéristique de sa stratégie apparaît, celle que nous avons identifiée comme action contre aléatoire anti platonique et sur laquelle nous nous sommes longuement penchés au cours de notre analyse. Garibaldi s'impose face à la chance et il réussit à la tourner à son avantage créant des événements et des situations tactiques contre intuitives, qu'il est le seul à connaître, ce qui lui permet d'anticiper les mouvements de l'adversaire.

Même dans la direction de prolepse, celle du chef militaire, le paradigme du Cygne Noir peut donc être particulièrement utile pour faire face à un contexte de guerre caractérisé par un coefficient d'aléatoire élevé. Dans le cas de Garibaldi et de l'Expédition des Mille, l'adoption du paradigme du Cygne Noir contribue à rendre à la grandeur historique de Garibaldi sa nature la plus concrète, la plus profonde et la plus humaine, en la plaçant dans un cadre théorique qui fait ressortir sa capacité, extraordinaire mais non surnaturelle ou mythique, à gérer et à exploiter le hasard, en devenant lui-même, à certains moments, un Cygne Noir pour son adversaire.

Nous espérons que l'application de ce paradigme à la figure de Garibaldi et à l'Expédition des Mille puisse contribuer à la revalorisation d'un pilier fondamental de la culture stratégique italienne, souvent écrasé entre des modèles et des traditions exogènes peu métabolisés ou, encore pire, sacrifié sur l'autel d'une dangereuse négation de l'existence même de la guerre.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

I - Sources

- Giuseppe Cesare Abba**, *Da Quarto al Volturno, noterelle di uno dei mille*, Bologna, 1932
- Giuseppe Cesare Abba**, *Storia dei Mille*, Firenze, R. Bemporad & Figlio Librai editori, 1910
- Giuseppe Cesare Abba**, *Garibaldi*, Vallardi, Milano-Roma-Napoli, 1907
- Giuseppe Bandi**, *I Mille. Da Genova a Capua*, Firenze, Adriano Salani Editore, 1903
- Giuseppe Buttà**, *Un viaggio da Boccadifalco a Gaeta: memorie della rivoluzione dal 1860 al 1861*, Brindisi, Edizioni Trabant, 2009
- Agostino Bertani**, *Cassa centrale soccorso a Garibaldi resoconto 1860*, Genova, Tipografia di Lodovico Lavagnino, 1860
- Agostino Bertani**, *Le spedizioni di volontari per Garibaldi cifre e documenti complementari al Resoconto Bertani*, Genova, Tipografia e litografia dei fratelli Pellas & C., 1861
- Francesco Borghese**, *I sessantacinque giorni della rivoluzione di Palermo nell'anno 1860 memorie storiche*, Palermo, 1860
- Giacinto Bruzzesi**, *Una Parola Sulle Molte Storie Garibaldine: Lettera di Giacinto Bruzzesi a Biagio Cognetti, Sui fatti politico militari della rivoluzione siculo-napoletana dal 1860*, Napoli, Androsio, 1869
- H. Durand-Brager**, *Quatres mois de l'Expédition de Garibaldi en Sicile et en Italie*, Parigi, E. Denteur Éditeur, 1861
- Giuseppe Capuzzi**, *Garibaldi in Sicilia Memorie di un volontario*, Palermo, Stabilimento tipografico di Francesco Lao, 1860
- Salvatore Castiglia**, *Memorie relative al marinaio Salvatore Castiglia* (prefazione di B. Lodi)
- Francesco Crispi**, *Crispi per un antico parlamentare col suo diario della spedizione dei mille*, Roma, Edoardo Perino, Editore-Tipografo, 1890
- Felice Cuniberti**, *La Spedizione dei Mille. Studio Militare.*, Palermo, P. Montaina & c., 1880
- Mariano D'Ayala**, *I nostri morti in Napoli e Sicilia*, Napoli, Stabilimento Tipografico del cav. Gaetano Nobile, 1860
- Mariano D'Ayala**, *Vite degli italiani benemeriti della libertà e della patria morti combattendo*, Firenze, Coi tipi di M. Cellini & c., 1868
- Giovanni delli Franci**, *Cronica della campagna d'autunno del 1860 fatta sulle rive del Volturno e del Garigliano dall'Esercito Napolitano*, Napoli, Per tipi di Angelo Trani, 1870
- Alexandre Dumas (père)**, *Les Garibaldiens – Révolution de Sicile et de Naples*, Michel Lévy Frères Libraires Éditeurs, Paris, 1868
- Augusto Elia**, *Un garibaldino – Note autobiografiche e storiche*, Bologna, Zanichelli, 1898
- Giovanni Battista Fauché**, *Giambattista Fauché e la Spedizione dei Mille, Fb&c Limited (ristampa 2017), 1905*
- Giovanni Battista Fauché**, *Una pagina di storia sulla spedizione dei Mille*, Roma, Guerra e Mirri, 1882
- Giuseppe Garibaldi**, *I Mille*, Torino, Tip. e Lit. Camilla e Bertolero, 1874
- Giuseppe Garibaldi**, *Memorie autobiografiche*, 7° ed. G. Barbera, Firenze, 1888
- Giuseppe Garibaldi**, *Epistolario, vol. I (1834-1848)* a cura di Giuseppe Fonterossi, Salvatore Candido e Emilia Morelli, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, Roma, 1973
- Giuseppe Garibaldi**, *Epistolario vol. III* a cura di Giancarlo Giordano, Istituto per la storia del Risorgimento italiano, Roma, 1981
- Giuseppe Garibaldi**, *Scritti e discorsi politici e militari*, Edizione Nazionale, Cappelli, Bologna, 1937
- Giuseppe Guerzoni**, *Garibaldi, Vol. I*, G. Barbera, Firenze, 1882
- Giuseppe La Masa**, *Alcuni fatti e documenti della rivoluzione dell'Italia meridionale del 1860 riguardanti i siciliani e La Masa*, Torino, Tipografia Scolastica Sebastiano Franco e Figli, 1861
- Temistocle Mariotti**, *L'epopea italiana del 1860-61 - commemorata nel 1° cinquantenario*, Perugia, S. Lapi, 1912
- Ippolito Nievo**, *Lettere garibaldine*, Firenze, Sansoni, 1961
- Ippolito Nievo**, *Diario della spedizione de Mille*, Milano, Mursia, 2010
- Nicola Nisco**, *Storia del Reame di Napoli*, Napoli, Alfredo Guida Editore, 1894

Rodney Mundy, *H.M.S. Hannibal at Palermo and Naples during the Italian Revolution 1860-61*, London, John Murray Albemarle Street, 1868
Giacomo Oddo, *I Mille di Marsala. Scene Rivoluzionarie*, Milano, Giuseppe Scorza Di Nicola Editore, 1863
Osvaldo Perini, *Storia documentata della liberazione della bassa Italia*, edita per cura di F.Candiani, 1861
Carlo Pession conte di Persano, *La presa di Ancona: Diario privato politico-militare*, Edizioni Studio Tesi, Pordenone, 1990
Giuseppe Ricciardi, *Da Quarto a Caprera – Storia dei Mille narrata al popolo*, Stamperia del Vaglio, 1875
Liborio Romano, *Memorie politiche*, Giuffrè, Milano 1992
Wilhelm Rüstow, *La guerra italiana del 1860 descritta politicamente e militarmente - prima traduzione italiana*, Venezia, Tipografia di Gio Cecchini editore, 1861
Domenico Sampieri, *Storia e storie della prima spedizione in Sicilia*, Venezia, Tip. del Tempo, 1887
Guido Sylva, *Cinquant'anni dopo la prima spedizione in Sicilia: Impressioni e ricordi di un bergamasco dei mille*, Isnenghi, 1910
Emilio Zasio, *Da Marsala al Volturmo. Ricordi di E. Z.*, Padova, Tipografia editrice Sacchetto, 1868
Antologia di scrittori garibaldini, a cura di **Gaetano Mariani**, Universale Cappelli, Bologna 1962
Anonimo (lettere di Eber al Times tradotte), *La Rivoluzione siciliana raccontata da un testimone oculare*, Napoli, Stabilimento tipografico delle belle arti, 1860

II - Bibliographie

– Historiographie italienne, libérale et marxiste, des origines:

G. Gentile, *I profeti del Risorgimento italiano*, Firenze, Vallecchi, 1923
P. Gobetti, *Rivoluzione liberale*, Bologna, Cappelli, 1924
B. Croce, *Storia d'Italia dal 1871 al 1915*, Bari, Laterza, 1928
B. Croce, *Storia d'Europa nel secolo decimonono*, Bari, Laterza, 1932
A. Gramsci, *Il Risorgimento*, Torino, Einaudi, 1964
Gustavo Sacerdote, *La vita di Giuseppe Garibaldi secondo i risultati delle più recenti indagini storiche con numerosi documenti inediti*, Rizzoli & C., Milano, 1933

– Historiographie italienne, libérale et marxiste, récente:

A. M. Banti, *Il Risorgimento italiano*, Roma-Bari, Laterza, 2004
G. Carocci, *Il Risorgimento*, Roma, Newton Compton, 2006
R. Romeo, *Risorgimento e capitalismo*, Roma-Bari, Laterza, 1998
R. Romeo, *Il Risorgimento in Sicilia (4^a ed.)*, Roma-Bari, Laterza, 2001
A. Scirocco, *L'Italia del Risorgimento 1800-1871*, Bologna, Il Mulino, 1993
A. Scirocco, *Garibaldi. Battaglie, amori, ideali di un cittadino del mondo*, Roma-Bari, Laterza, 2007
Ugolini, Romano, *Garibaldi. Genesi di un mito*, Istituto per la storia del Risorgimento, Edizioni dell'Ateneo, Roma, 1982

– “Nouvelle Histoire”:

L. Riall, *Il Risorgimento: Storia e interpretazioni*, Roma, Donzelli, 1997
A. M. Banti, *Immagini della nazione nell'Italia del Risorgimento*, Roma, Carocci, 2002

– Historiographie Révisionniste:

Cesare Bertolotti, *Il Risorgimento visto dall'altra sponda*, Napoli, Berisio Editore, 1967
Renata de Lorenzo, *Borbonia felix*, Roma, Salerno editrice, 2013
Lorenzo del Boca, *Maledetti Savoia*, Casale Monferrato, Piemme, 1998
G. Di Fiore, *Controstoria dell'Unità d'Italia. Fatti e misfatti del Risorgimento*, Milano, Rizzoli, 2007
Roberto Martucci, *L'invenzione dell'Italia unita: 1855-1864*, Sansoni, Firenze, 1999
A. Pellicciari, *Risorgimento da riscrivere. Liberali e massoni contro la Chiesa*, Milano, Ares, 1998
A. Pellicciari, *I panni sporchi dei Mille. L'invasione del Regno delle Due Sicilie*, Roma, Liberal, 2003
Aldo Servidio, *L'imbroglio nazionale: unità e unificazione dell'Italia (1860-2000)*, Napoli, Guida, 2000
M. Viglione, *La rivoluzione italiana: storia critica del Risorgimento*, Roma, Il Minotauro, 2001
M. Viglione, *Libera Chiesa in libero Stato? Il Risorgimento e i cattolici: uno scontro epocale*, Roma, Città

– Historiographie anglo-saxonne:

- Harold Acton**, *Gli ultimi Borboni di Napoli (1825-1861)*, Firenze, Giunti Editore, 1997
Noel Blakiston, *Inglese e italiani nel Risorgimento*, Bonanno Editore, Catania, 1973
Jasper Ridley, *Garibaldi*, Constable, Londra, 1974 (edition Italienne, Mondadori, Milano, 1975)
Jessie White Mario, *Vita di Giuseppe Garibaldi*, Milano 1882.
Jessie White Mario, *Garibaldi e i suoi tempi*, introduzione di Giovanni Spadolini, A. De Dominicis, Napoli, 1982. [ristampa dell'opera risalente al 1884]
L. Riall, *Garibaldi. L'invenzione di un eroe*, Roma-Bari, Laterza, 2007
D. Mack Smith, *Il Risorgimento italiano*, Roma-Bari, Laterza, 1999
D. Mack Smith, *Garibaldi e Cavour nel 1860*, Torino, Einaudi, 1958
Charles Stuart Forbes, *The campaign of Garibaldi in the Two Sicilies*, Edimburgo-Londra, William Blackwood and Sons, 1861
G. M. Trevelyan, *Garibaldi e i Mille*, Zanichelli, Bologna, 1910
G. M. Trevelyan, *Garibaldi e la formazione dell'Italia*, Zanichelli, Bologna, 1913
Henry Remsen Whitehouse, *Collapse of the Kingdom of Naples*, New York, Bonnel, Silver & Co., 1899

– Historiographie française:

- Max Gallo**, *Garibaldi la forza di un destino*, Rusconi, Milano, 1982
G. Pécout, *Il lungo Risorgimento La nascita dell'Italia contemporanea (1770-1922)*, Milano, Mondadori, 1999

– Ouvrages de vulgarisation:

- P. Mieli**, *Storia politica. Risorgimento, fascismo e comunismo*, Milano, Rizzoli, 2001
I. Montanelli, *L'Italia del Risorgimento (1831-1861)*, Milano, Rizzoli, 1998
I. Montanelli, M. Nozza, *Garibaldi*, Milano, Rizzoli, 2007
S. Romano, *Storia d'Italia dal Risorgimento ai nostri giorni*, Milano, Longanesi, 1998
Giovanni Spadolini, *I radicali dell'Ottocento : da Garibaldi a Cavallotti*, Le Monnier, Firenze, 1963

– Autres ouvrages couvrants l'Expédition des Mille:

- Carlo Agrati**, *I Mille nella storia e nella leggenda*, Milano, Arnoldo Mondadori editore, 1933
Tito Battaglini, *Crollo militare del Regno delle Due Sicilie*, Modena, Società tipografica modenese, 1938
Tito Battaglini, *Gli avvenimenti di Sicilia, secondo i diari dello Stato Maggiore borbonico*, Modena, Direzione della nuova Antologia, 1913
Adolfo Colombo, *L'Inghilterra del Risorgimento italiano*, Milano, Casa Editrice Risorgimento, 1917
Giacomo Emilio Curatolo, *Garibaldi, Vittorio Emanuele, Cavour nei fasti della Patria – Documenti inediti*, Bologna, Zanichelli, MCMXI
Alberto Dallolio, *La Spedizione dei Mille nelle memorie bolognesi*, Bologna, Zanichelli, 1910
Raffaele de Cesare, *La fine di un regno – vol. II*, Città di Castello, S. Lapi tipografo editore, 1900
Raffaele de Cesare, *Una famiglia di patrioti - Ricordi di due rivoluzioni in Calabria*, Roma, Forzani & C. tipografi del Senato, 1900
Giacinto De Sivo, *Storia delle Due Sicilie in 5 volumi*, Roma-Verona-Viterbo, Tipografia Salviucci vol.I, 1863-1867
Leone Fortis, *Francesco Crispi*, Editore Enrico Voghera, 1895
Federico Donaver, *La Spedizione dei Mille*, Genova, Libreria Nuova di F. Chiesa, 1910
Francesco Guardione, *Il dominio dei Borboni in Sicilia dal 1830 al 1861. - Vol.II*, Torino, Società Tipografico-Editrice Nazionale, 1907
L.E.T., *L'insurrezione siciliana (aprile 1860) e la spedizione di Garibaldi*, Milano, Tipografia Fratelli Borroni, 1861
Marc Monnier, *Garibaldi e la rivoluzione delle Due Sicilie*, Napoli, Alberto Dekten Editore, 1861
La Cecilia, *Storia dell'insurrezione siciliana e dei successivi avvenimenti per l'indipendenza e l'unione d'Italia*, Milano, Libreria di Francesco Sanvito, 1861
Pasquale Materazzi, *Avvenimenti politici militari dal settembre al novembre 1860*, Napoli, Tipografia di G. Cardamone, 1861
Romano Aurelio Manibrini, *Documenti della rivoluzione di Napoli 1860-62*, Napoli, Stabilimento Tipografico del cav. Gaetano Nobile, 1864
Piero Mattigana, *Storia del Risorgimento d'Italia dalla pace di Villafranca alla proclamazione del Regno d'Italia*, Milano, Legros e Marazzani Editori, 1865
Mario Menghini, *La Spedizione Garibaldina di Sicilia e Napoli*, Torino, Società Tipografico Editrice Nazionale, 1907

Franco Mistrali, *Storia popolare della Rivoluzione di Sicilia e della impresa di Giuseppe Garibaldi*, Milano, Francesco Pagnoni Editore, 1860
Franco Mistrali, *Storia aneddotica politica militare della guerra d'Italia (1860)*, Milano, Editore Francesco Pagnoni, 1863
Gianni Oliva, *Un regno che è stato grande*, Milano, Arnoldo Mondadori, 2012
Arrigo Petacco, *O Roma o Morte. 1861-1870 : la tormentata conquista dell'unità d'Italia*, Milano, Arnoldo Mondadori Editore, 2010
Paolo Piccione, *Le navi di Garibaldi. I piroscafi Piemonte e Lombardo e la spedizione dei Mille*, Genova, Sagep Editori, 2011
Raffaello Ricci, *Memorie della Baronessa Olimpia Savio*, Milano, Fratelli Treves Editori, 1911

– Autres ouvrages d'histoire, stratégie et philosophie :

Anonimo, *Gli avvenimenti d'Italia del 1860: cronache politico-militari dall'occupazione della Sicilia in poi, Vol. 1*, Tipografia G. Cecchini, Venezia, 1860
Francesco Barbagallo, *Mezzogiorno e questione meridionale (1860-1980)*, Napoli, Guida Editori, 1982
L. Bozzo, *Studi di strategia : Guerra, Politica, Economia, Semiotica, Psicoanalisi, Matematica*, Egea, Milano 2012
Massimo Coltrinari, *L'ultima difesa di Ancona, 7-29 settembre 1860*, edizioni Nuova Cultura, Roma, 2012
Carl Von Clausewitz, *De la Guerre*, Les Editions de Minuit, Paris 1955
Vincenzo Consoli, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Mondadori, Milano, 1987
Benoit Durieux, *Clausewitz en France: deux siècles de réflexion sur la guerre*, Economica, Paris, 2008
Antonio Fiore, *Camorra e polizia nella Napoli borbonica (1840-1860)*, Napoli, FedOAPress, 2019
Daniel Kahneman, *Thinking, Fast and Slow*, Penguin Books New York 2011
Nicolo' Machiavelli, *Il Principe*, Mondadori, Milano 2005
Aldo A. Mola, *Storia della Massoneria in Italia dal 1717 al 2018*, Bompiani, Milano, 2019
Martin Motte, G. Soutou, J. de Lespinois, O. Zajec, *La Mesure de la Force*, Tallandier, Paris 2018
Frans P.B. Osinga, *Science, Strategy and War – The Strategic theory of John Boyd*, Routledge, New York 2007
Popper Karl R., *La Logique de la découverte scientifique*, Payot, Paris 1989
Popper Karl R., *Conjectures and refutations: the growth of scientific knowledge*, Routledge, London 1995
Popper Karl R., *Misère de l'historicisme*, Presses Pocket, Paris 1988
Costanzo Rinaudo, *Il Risorgimento Italiano*, Tipografia Oliviero, Torino, 1910
Alberto Santoni, *Storia e politica navale dell'età moderna: XV-XIX secolo*, Ufficio storico della Marina Militare, Roma, 1998
Cesare Sinopoli, *Storia della Calabria*; ed. a cura di **Francesco Giuseppe Graceffa**, Rubbettino, Soveria Mannelli, 2004
Nassim Nicholas Taleb, *Le Hasard sauvage. Comment la chance nous trompe*, Paris Les Belles Lettres 2010
Nassim Nicholas Taleb, *Force et fragilité. Réflexions philosophiques et empiriques*, Paris Les Belles Lettres 2010
Nassim Nicholas Taleb, *Antifragile. Les bienfaits du désordre*, Paris Les Belles Lettres 2013
Nassim Nicholas Taleb, *Le Cygne Noir. La puissance de l'imprévisible*, Paris Les Belles Lettres 2018
Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Il Gattopardo*, Universale Economica Feltrinelli, Milano 2005
Pierre Vendryès, *De la Probabilité en Histoire*, Economica 1998, Paris 1952
S. Zaghi, *Il Trattato sulla natura umana di Hume ed il problema della causalità nel XVII e XVIII secolo*, Paravia, Torino 1991